

ÉMILE RAUDRAC DU BRAY

**PRIVILÈGE
DE NÉCESSITÉ**



9 791096 721115

ISBN : 979-10-96721-11-5

CARRAUD-BAUDRY

Carraud-Baudry
17 BIS, rue de Bois-Billières — 37230 Fondettes — France

ÉMILE RAUDRAC DU BRAY

**PRIVILÈGE
DE NÉCESSITÉ**

ISBN : 979-10-96721-11-5

Copyright © 2000, Patrick Émile Carraud

Carraud-Baudry
17 BIS, rue de Bois-Billières — 37230 Fondettes — France

Résumé de *PRIVILÈGE DE NÉCESSITÉ*

Le commandant Bertrand Guethencar, nouvellement retraité, se trouve subitement veuf. Lors de l'inventaire des vieilleries encombrant le grenier de sa demeure campagnarde, il redécouvre le vieux cahier que Carmen Bourranet lui avait autrefois dicté.

Il se souvient de Carmen, de cette belle femme qui fut jadis, avant même qu'il ne fréquentât la faculté, sa maîtresse, son *initiatrice*.

Carmen était une femme originale et ténébreuse. Il se souvient qu'il fût son disciple. Il se souvient des engagements qu'il prît autrefois.

Il apprit d'elle d'étranges pratiques, et pas seulement à connotations érotiques. Initiée par un vieil homme lui ayant légué tout son savoir, elle se voulait dépositaire d'un enseignement ésotérique de la plus haute antiquité.

Carmen avait proposé à Bertrand de lui transmettre le don qu'elle-même avait reçu. Il avait accepté. Et elle l'avait comblé !

Alors n'était-il qu'un adolescent inconscient et immature. Il s'était engagé à exercer le don qu'elle lui avait fait, à le transmettre.

Sur les pages du vieux cahier se trouvent exposés d'hermétiques rudiments nécessaires à l'exercice du don accepté par lui alors ; et qu'il négligea par la suite.

Son veuvage, un lamentable litige avec ses enfants, indignes, le mettent hors de lui ! Et le don, si longtemps oublié, ce don, dont l'effcience se manifeste lors de ses emportements trop souvent inconsidérés, lui devient rapidement un fardeau difficile à supporter.

Quel est la nature de ce don énigmatique accepté inconsidérément ? Et quel est la nature des forces susceptibles d'être mises en jeu ? Bertrand Guethencar n'en a qu'une idée très confuse. Mais leur caractère coercitif ne tarde pas à lui paraître évident !

Carmen se montra un professeur dissipé. À l'exercice du don, à sa transmission, il fut mal préparé. Et il ne s'y est pas préparé lui-même.

Que faire, alors que la guérisseuse à l'inquiétante réputation, habitant le voisinage, elle-même, *une fille de sorcière* prétendant ne pratiquer que la magie blanche, refuse que Bertrand ne fasse d'elle la légataire de ce don, qu'après la lecture du vieux cahier, elle juge trop funeste ?

Que faire, donc, alors que, malgré lui, le don soudainement s'impose à lui ?

En fin de volume, une table synoptique propose un résumé plus détaillé de l'ouvrage.

Cet ouvrage dépeint un univers imaginaire : les personnages de ce roman, les faits et gestes qui leur sont attribués, les contextes dans lesquels ils sont censés avoir évolué, et d'autres de ses éléments encore, relèvent essentiellement d'un domaine fictionnel. Toute ressemblance des personnages de cette fiction avec des personnages réels, ayant vécu, ou vivant encore, serait purement fortuite.

Les marques citées dans cet ouvrage sont, pour certaines d'entre elles, des marques commerciales ou déposées de leurs détenteurs respectifs.

Copyright © 2000, Patrick Émile Carraud

Carraud-Baudry
17 BIS, rue de Bois-Billières — 37230 Fondettes — France

PRIVILÈGE DE NÉCESSITÉ

ROMAN

Copyright © 2000, Patrick Émile Carraud

CHAPITRE PREMIER

Il releva la tête. Il écouta le martèlement de la pluie sur la toiture. Dans la pénombre fraîche du vieux grenier il demeurait songeur et préoccupé.

L'effronterie de ses enfants lui avait été insupportable ! Quelle insolence ! Lui portaient-ils donc si peu d'estime ?

À lui, qui n'avait trompé son épouse qu'une seule fois, sans y trouver grand plaisir de plus, lui reprocher de ne pas avoir été un époux modèle ! Et elle, avait-elle été une épouse exemplaire ? Et elle, combien de fois l'avait-elle cocufié ? Elle, qui, depuis leur lointain mariage, avait eu ses habitudes avec cinq amants au moins, cinq amants identifiés !

Le savaient-ils seulement, que celle qu'ils paraient depuis sa mort de tous les attributs de la vertu, de la sainteté, avait été une amoureuse ardente ne sachant que difficilement résister à la tyrannie de ses sens ?

Lui parler sur ce ton ! Lui réclamer leur part d'héritage ! Se chamailler, devant lui, si tôt après la cérémonie, à propos de la possession par l'un ou par l'autre de certains des menus objets qu'affectionnait leur mère, et qu'ils convoitaient !

Et lui faire ces reproches insensés ! Inconvenants ! Lui reprocher de ne pas l'avoir suffisamment aimée, de l'avoir trop souvent délaissée ! C'était bien elle qui avait refusé de le suivre dans ses différentes affectations ! C'était à sa demande qu'il avait acheté cette demeure campagnarde, loin des frontières,

loin des casernes où il avait accompli toute sa carrière ! Et c'était elle seule qu'il avait aimé sans désespérer, malgré tout !

Tous ces griefs abjects ! Il ne s'était pas assez occupé d'elle les derniers temps ! Qu'en savaient-ils ces enfants indéliçats ? Ce n'était pas par leurs rares et courtes visites qu'ils avaient pu s'en assurer ! Les gredins !

Fort heureusement le contrat de mariage, le régime matrimonial, le protégeait de la rapacité de ces charognards !

Et l'héritage n'était pas un dû ! S'il le pouvait il prendrait soin de ne rien leur laisser, que des dettes ; la faculté de payer ou de le refuser, cet héritage ! Quand il sentira approcher l'heure, quand viendra le temps...

Les vauriens ! Et de quelle manière lui avaient-ils dit tout ce qu'ils avaient sur le cœur ! Ce ton hargneux, haineux !

Sa réaction, pour violente qu'elle fût, se justifiait à ses yeux. Sa dignité, le respect qu'il se portait, qu'il portait à sa pauvre femme décédée si douloureusement, loin de ces enfants qu'elle chérissait tant, la lui avaient commandée. Il avait eu raison de les foutre dehors ! Et sans ménagement ! Quand bien même cela aurait pu dégénérer, quand bien même sa fille poussait des glapissements hystériques et que son fils avait manqué perdre le peu de sang froid lui restant encore et en venir aux coups ! Ah, la chair de sa chair !

La chair de sa chair ?... Peut-être pas après tout... Peut-être pas. Il n'y aurait eu là rien d'étonnant à ce que... Ni le père de cet imbécile de Joseph ! Ni de cette gourde de Marielle ! C'était tout à fait probable ! S'il n'était pas leur père... Probablement ces deux-là étaient-ils même de deux géniteurs différents !

Lui, un époux, un père indigne ? Et eux, quel type de fille, quel type de fils étaient-ils ? Et leurs immondes progénitures, si précoces à les en croire, qui avaient trouvé le moyen de s'insinuer jusque sous ces combles en vue sûrement d'y

inventorier tous les trésors susceptibles de s'y trouver dissimulés ? Quelle vermine !

À toute cette engeance il avait interdit, lui vivant, de remettre les pieds dans cette demeure ! Et bon débarras !

Ah, les bandits ! Des étrangers ! Ils étaient devenus pour lui des étrangers ! Et peut-être l'avaient-ils logiquement toujours été.

Il souhaitait leur mort ! Leur mort ! Il souhaitait que tous les malheurs possibles s'abattissent sur eux, sur ces enfants qui n'étaient peut-être pas les siens, et sur leurs propres enfants, ces lamentables produits de leurs gonades, ces impolies, ces toujours gigotantes, braillardes et répugnantes créatures ! Il souhaitait les voir mourir, dans la douleur, dans l'affliction, avant que de partir lui-même ! Et il tordait dans ses mains moites d'émotion un vieux cahier à la couverture de couleur incertaine dans la lueur blafarde de la lampe à l'ampoule nue pendant d'un chevron ; le vieux cahier extrait à l'instant d'une vieille cantine métallique où se serraient des souvenirs d'adolescence, de jeunesse.

Il avait baissé les yeux sur le cahier... Oui, il s'agissait bien du *vieux cahier* ! Il déglutit.

Sans plus rien voir du grenier ombreux aux poutres tortueuses il considéra avec inquiétude tout à coup son passé, un passé si distant qu'il l'avait oublié... Un passé qu'il avait cru oublié.

À la contemplation du cahier, de sa couverture terne dans l'éclairage jaunâtre, il se souvenait de ce vieil été où, tout juste sorti de l'adolescence, à peine adulte, encore ingénu, il avait commencé à apprendre la vie, où lui avaient été révélées certaines dimensions jusque-là inconnues, du normal ou de l'anormal. Il se souvenait de ces temps anciens, de son insouciante jeunesse se terminant un bel été où l'enfant qu'il avait été, s'était mué en homme...

Il regardait, fasciné, le vieux cahier. Il se rappelait y avoir consigné sous la dictée de la belle et grave, et vigilante, Carmen, Carmen Bourranet, le contenu d'un autre cahier qu'elle avait en sa possession.

Carmen était plus âgée que lui, d'une quinzaine ou d'une vingtaine d'années. Elle avait été fiancée à l'un de ses oncles, avait fréquenté la famille. L'oncle avait trouvé la mort avec l'une de ses collègues de travail dans un terrible accident routier. Mais la famille avait continué à inviter aux réjouissances qui la réunissaient l'inconsolable Carmen Bourranet, seule désormais.

Malgré sa beauté, la ténébreuse Carmen ne suscitait pas la convoitise des hommes, et les femmes ne la ressentait pas comme une rivale. On connaissait l'attachement sincère, excessif prétendaient certains, qui l'avait liée au disparu. En sa mémoire on la respectait. On la plaignait.

Indépendamment de son sexe, se méfiait-on peut-être aussi de cette femme fière, un peu distante, un peu farouche, d'un niveau social un peu plus élevé.

Une cousine s'était mariée ce bel été. Carmen Bourranet fut invitée. Et lui également. À la suite d'absences imprévues il se trouva promu au rang de cavalier de la belle « veuve » à la peau claire, au regard sombre. Ils échangèrent d'abord quelques propos réservés, puis bientôt, malgré la différence d'âge, se livrèrent davantage et sympathisèrent. Le mariage de la cousine fut le prélude d'un bel été, d'une relation torride, enfiévrée !

Souvent il revit Carmen, et découvrit une personne charmante, une amante volontaire, une personnalité originale et ensorcelante ! Carmen Bourranet se révéla une égérie exigeante, un singulier mentor.

Il découvrit avec une émotion durable la passion, l'enthousiasme, la sensualité, l'érotisme ! Il l'aima, l'admira, la vénéra !

Elle tint à garder leur relation secrète, quand lui l'aurait bien proclamé urbi et orbi ! Il respecta son désir, sans s'interroger sur ses motivations. Il respectait d'ailleurs tous ses désirs et s'efforçait de tous les satisfaire ! Elle le recevait chez elle, toujours, dans un intérieur cossu et douillet. Après l'amour ils s'alanguissaient, se laissaient aller, se confiaient l'un à l'autre.

Il s'ouvrit à elle, lui parla de ses centres d'intérêts, de son goût d'alors pour l'histoire, l'histoire ancienne, pour l'histoire religieuse de l'humanité, sa fascination pour les civilisations disparues, sa fascination à l'égard des doctrines ésotériques les plus étranges, le folklore, le merveilleux. Il lui dit se désoler de la méconnaissance que l'on avait de nos véritables racines occidentales. Il lui fit part de ses interrogations d'ordre philosophique, d'ordre existentiel.

Elle lui disait qu'il était nécessaire de se poser des questions, de s'interroger, mais qu'il fallait se méfier de l'apparent confort de la réflexion si l'on ne voulait pas s'y enliser, que l'action devait nécessairement suivre et transcender les simples intentions, les sages opinions. Il fallait « préférer à la continence, à toute forme de contention, morale ou physique, la miction ou la défécation, la masturbation ou la fornication, en un mot : l'action ! ». Il fallait agir. Agir, quand bien même nos actions semblaient ne pas avoir tout le retentissement voulu. Il fallait agir, car nos gestes, nos intentions en cela même qu'ils constituaient des actions devaient provoquer des réactions, aussi infimes et inappréciables fussent-elles. La théorie du battement d'aile du papillon des antipodes, aux conséquences, peut-être ténues, mais planétaires ! Il fallait agir, car, bonnes ou mauvaises, nos actions nous rendaient présents au monde, à nous-mêmes, justifiaient notre existence, toute futile qu'elle pût paraître, lui donnaient un sens ! Il fallait agir pour ne pas subir ! Aux questionnements il convenait de préférer les agissements !

À l'automne il avait rejoint l'université mais continué ses visites à sa belle maîtresse. Un soir, pour la taquiner, la provoquer un peu, il lui demanda comment elle agissait sur le monde, comment elle s'y prenait pour faire coïncider théorie et pratique. Elle lui répondit qu'elle agissait, à ce qu'il lui semblait, au moins sur les sens, sur les sentiments, sur le corps et sur l'esprit, sur l'âme de son jeune amant !... Qu'elle tâchait d'en faire plus. Mais qu'elle avait présumé de ses forces, de sa détermination.

Avant l'oncle de Bertrand, Carmen Bourranet avait connu un autre amour.

L'homme qu'elle avait aimé, qui l'avait aimée auparavant lui avait donné soif de la vie, soif d'exister, d'agir ! C'était un homme plus âgé qu'elle. Un vieil homme qui se montra toujours vert et galant. Et il le fut jusqu'au bout. Après une nuit agitée où, en l'honorant, il se dépensa plus qu'à l'accoutumée, après un petit-déjeuner tardif, alors que Carmen était déjà parvenue sur son lieu de travail, il s'endormit, un sourire aux lèvres, sur une banquette du bar où il avait ses habitudes, pour ne plus jamais s'éveiller.

Cet homme lui avait transmis son secret, lui avait appris son art, sa science. Cet homme en avait fait sa bonne amie, son apprentie, lui avait confié le « don » qu'il avait lui-même autrefois reçu d'une femme depuis longtemps disparue. Elle avait tenté de se montrer digne de la confiance qui avait été mise en elle. Mais elle se sentait incapable de mener à bien ses engagements, de poursuivre l'œuvre de celui qui avait été son maître.

Carmen avait révélé quelques bribes de l'enseignement de son vieil amant. Devant l'intérêt, l'engouement de Bertrand, elle lui en dit davantage. Elle l'initia. Elle lui dicta le contenu du vieux cahier. Et lui, comme la chose se devait, prit les engagements qu'il devait prendre, avec peut-être trop de

légèreté et d'inconscience. Depuis, il était dépositaire du « don ». Et ce don, qu'il avait reçu, il s'était engagé à l'exercer, et à le transmettre. Il n'avait pas encore tenu ces engagements, formels cependant.

L'entreprise où travaillait Carmen Bourranet avait fermé sa succursale de Tours. Quelque temps Carmen avait accompli quotidiennement le trajet entre Tours et Orléans, puis avait déménagé. Ensuite elle avait obtenu une promotion à Toulouse. Et Bertrand l'avait perdue de vue, ne l'avait plus rencontrée. Ses courriers finir par lui être retournés. Carmen Bourranet avait déménagé encore une fois, et quitté son emploi.

Ses avant-bras s'appuyaient sur ses cuisses. Le cahier se faisait lourd entre ses doigts. Assis sur une vieille chaise poussiéreuse et grinçante Bertrand se redressa. Un peu plus tard, après être demeuré songeur un moment encore, debout sous l'ampoule il ouvrit lentement la couverture aux motifs affadis. Il la referma vivement. Il avait froid tout à coup. Et pourtant il transpirait abondamment. Il se pencha et glissa le cahier à la place dont il l'avait extrait, dans l'interstice entre deux ouvrages épais. La pluie continuait de tomber. Il percevait le ronflement des gouttes s'écrasant sur les ardoises et les tuiles de la toiture. Les yeux agrandis il fixait la surface éclairée d'une poutre, l'extrémité des chevrons qui y reposaient, les liteaux où s'accrochaient les éléments de la couverture. Il frissonna et sortit de la rêverie où il s'égarait toujours.

Il prit conscience d'un bruit régulier, un petit bruit se distinguant du doux bourdonnement de la pluie allant en s'amenuisant.

Il tourna la tête, et se déplaça, à plusieurs reprises s'immobilisa, attentif. Il s'approcha d'un recoin obscur.

« La voilà, la fuite ! »

Il descendit bientôt les marches et les remonta aussitôt avec un seau en plastique et un morceau de craie. Il repéra sur le chevron, de chaque côté, la trace humide laissée par l'infiltration.

« Dès qu'il fait beau : localisation, ascension, réparation ! Ah, mais ! »

Le lendemain il put monter sur le toit. Face à l'endroit supposé de la fuite il plaça dressa l'échelle. Perché à son extrémité appuyée contre la bavette de zinc de la gouttière il examina la couverture et repéra le bout de l'aiguille à tricoter qu'il avait engagé entre les tuiles au plus près des repères tracés la veille.

Il reprit son escalade avec la légère échelle de toit qu'il poussa avec précaution sur la surface inégale. Il en mit les pieds bien en appui au fond de la gouttière havraise courant sous les rangs d'ardoises au plus bas du toit.

Un examen attentionné des tuiles près de l'aiguille révéla la cause de la fuite. Des fentes, peu visibles, traversaient deux des petites tuiles plates. Après avoir dévalé les échelles, choisi deux tuiles neuves dans la réserve stockée dans l'atelier, il grimpa à nouveau sur le toit. Le remplacement effectué il se livra à une rapide inspection des tuiles alentour. Puis il releva la tête. Son regard se porta sur le faîtage, les cheminées, leurs solins.

Ensuite il se tourna à droite et à gauche vers la compagne environnante. Au-delà des cimes des arbres, en contrebas, il aperçut la toiture de la demeure des Favier, et sur l'autre flanc de la vallée, à mi-pente, derrière une haie, la très vieille maisonnette des Coudeyre. Plus haut, plus loin derrière, au-delà des champs aux environs du hameau, dont la plupart des maisons s'abritaient, invisibles, dans le vallon, sur la rive

gauche de l'Ansice, commençait la forêt couvrant le plateau. Il distingua le chemin de terre qui à l'orée des bois rejoignait la route en direction de Langeais.

Quand après leur première visite à l'étude notariale il avait cherché à voir la maison mise en vente dans le secteur, il avait, avec son épouse, emprunté ce chemin. Les indications qu'on leur avait fournies s'étaient révélées imprécises ou avaient été mal interprétées. Les antiques bâtiments et leurs annexes troglodytiques au bout du chemin n'étaient pas à vendre. Ils étaient habités par une femme, une veuve, à la réputation sinistre de voyante, de guérisseuse comme on le leur appris plus tard. Depuis, la dame à la triste réputation était morte. Sa fille vivait là. Là-bas, là-haut, cachée derrière ses vieux murs que masquait la forêt, la fille poursuivait l'activité de sa mère.

Bertrand vit un véhicule en provenance de Langeais surgir du dernier virage entre les arbres, ralentir, tourner et s'engager dans le chemin et y disparaître. Il avait déjà aperçu des voitures se diriger vers l'« antre de la sorcière » ! En évoquant la femme et le lieu de sa résidence, à voix basse, pour lui-même, il ne ressentit pas cette fois-ci encore la moindre alacrité. Contrairement à sa défunte épouse jamais il n'avait tourné en dérision ni la mère ni la fille, pas plus que leur activité. Il murmura dans le vent chaud du printemps finissant.

« Elle a pas mal de clients, on dirait, la dame du fond des bois ! »

CHAPITRE II

Il décida de sortir. Pour faire des achats. Et, parce que seul depuis si peu de temps, il s'ennuyait pourtant déjà. Même si la perte de Philippine l'affectait en fait moins que ce à quoi il s'était attendu. Ceci, peut-être, parce que l'obnubilait encore et toujours l'altercation qu'il avait eue avec ses enfants.

Le ton de la malédiction qui lui échappa lui révéla à quel point il en était venu à les haïr.

« Qu'ils crèvent ces charognards ! Ces charognards qui ne sont même pas de moi ! Et leurs morpions aussi ! »

Il n'y avait aucune urgence véritable à faire des provisions, mais il rédigea une longue liste et se rendit à Langeais. Dans les rayons du Codec les articles et les marques qui habituellement le satisfaisaient ne trouvèrent pas grâce à ses yeux. C'est à Tours qu'il emplit son coffre.

De retour chez lui, après avoir déchargé, rangé victuailles et articles divers, il tournait en rond en maugréant. Il avait besoin de se changer les idées ! Retraité, seul, il avait tout le temps de s'ennuyer. Ou de s'occuper ; en bricolant, par exemple. Dans une vieille demeure les travaux à effectuer ne manquaient pas, impératifs ou non ! La fuite dans la toiture le démontrait ! Il gagna son atelier encombré et examina ses outils. Il remarqua des manches très endommagés, des lames très oxydées... Peu

après au volant de sa Peugeot il partait vers Langeais, sa zone marchande et artisanale. Il en revint sans avoir fait aucune dépense. Ses velléités de bricolage n'avaient pas résisté à une brève estimation de la somme à investir en un outillage neuf et performant.

Il roulait lentement, portant son attention aux bas-côtés, à l'ombre sous les branches, dans l'espoir d'apercevoir quelque animal sauvage. À la sortie des bois, surpris, il avisa, ayant dégagé la chaussée, une voiture à l'arrêt dans le débouché du chemin de l'« antre ». Une femme essayait, sans y parvenir, à première vue, de débloquer les écrous d'une roue. Il ralentit. Il hésita. Un peu plus loin, après avoir dépassé l'intersection et la femme en détresse, il s'arrêta enfin, descendit de sa Peugeot et s'approcha.

« Bonjour Madame ! Une crevaison ? ! Voulez-vous de l'aide ? Vous ne...

— Je vous remercie, Monsieur. Mais je pense pouvoir me débrouiller seule.

— Ça ne me dérange pas ! Je suis à la retraite. Je peux bien perdre cinq minutes pour déserrer quelques écrous et démonter une jante. Et en remonter une autre. Et aider quelqu'un ce n'est jamais perdre son temps !

— Sur ce modèle de véhicule, ce ne sont pas des écrous, mais des vis. Je vais y parvenir. Sinon je...

— Ne vous en faites pas. Tout va bien se passer. J'habite le hameau de l'autre côté de l'Ansice, de l'autre côté de la petite vallée qu'il y a par là. Ce ne sera pas long. On crève de moins en moins souvent. On ne change pas souvent les roues. Alors tout ça, ça se grippe. Vous devez vivre seul pour connaître la différence entre vis et écrou. Une femme ne se soucie généralement pas de ce genre de détail. S'il vous plaît, donner moi la clef... »

Il vérifia le positionnement du cric, et s'assura que le sol était suffisamment stable pour supporter le poids de la grosse Citroën.

« Avez-vous passé une vitesse et serré le frein à main convenablement.

— Oui.

— Pouvez-vous ouvrir votre malle arrière que je puisse prendre la roue de secours et ranger celle-ci après dépose. »

Il dut fournir des efforts assez intenses, qui lui donnèrent chaud et provoquèrent une certaine transpiration. Il acheva sa besogne.

« Ce n'était pas si évident. C'était bien serré et bien collé. Je me demande si, seule, vous seriez parvenue à...

— J'aurais trouvé des morceaux de tubes, là-bas, et je les aurais ramenés pour allonger le manche de la clef. J'aurais pu, ainsi. »

La femme, du menton, avait désigné le chemin s'enfonçant entre les arbres.

« Êtes-vous... euh !... une cliente de... la dame ?

— Non. Je suis... la dame en question.

— Ah !...

— Oui. Je vis ici. Ce chemin conduit chez moi. »

Bertrand demeurait sans voix. La femme le remercia.

« Vous, Monsieur, il me semble bien que je vous ai déjà croisé par ici, et vu au bourg aussi... Oui ! Vous êtes le militaire

qui habite la maison sur l'autre versant, en haut. La maison au bout de l'allée, dans les virages, dans la côte ! Monsieur Guethencar... J'ai appris, pour votre épouse. Toutes mes condoléances.

— Merci ! Mais ce n'est rien !... Je veux dire... C'est comme ça. Voilà tout. »

La femme avait baissé le regard sur les mains de Bertrand.

« Si je ne vous fais pas peur, comme à la plupart des gens du voisinage, Monsieur Guethencar, montez ! Je vous conduis chez moi pour que vous puissiez vous laver les mains. Pour vous offrir un verre, ou une tasse de café. En dédommagement de votre peine. »

Il se laissa convaincre facilement. Elle lui procura un chiffon propre avec lequel il manipula la portière.

Les tasses fumaient devant eux. Bertrand saisit la sienne et la porta à ses lèvres. Il regretta aussitôt d'avoir montré un peu trop de spontanéité, trop peu de déférence à l'égard de son hôtesse.

Il se comportait là comme il s'était comporté avec Philippine, son épouse. Peut-être l'avait-il insuffisamment aimée, peut-être, du moins, ne lui avait-il pas suffisamment manifesté son amour, par de petites attitudes respectueuses, par suffisamment de galanterie, par suffisamment de tous ces petits riens, ces attentions, peu démonstratives, mais tout de même révélatrices... Avait-il aimé sa femme, tout compte fait ?... Il se sentait prêt, pour un peu, sans attendre plus longtemps, à en aimer une autre !

Il reposa sa tasse, attendit que sa voisine posât sa cafetière et s'installât confortablement.

Un véhicule s'immobilisa sous les fenêtres.

« Quelle distraction ! C'est... Oui, c'est déjà l'heure du rendez-vous ! Excusez-moi. Finissez tranquillement votre café. Voici des biscuits. Dès que j'en ai fini avec ma cliente, je vous reconduis. En principe ce ne sera pas long. Mais...

— Prenez votre temps ! Si vous n'êtes par de retour dans cette pièce avant le crépuscule, je retournerai à pied jusqu'à ma voiture. Sans me perdre, j'espère. »

La « sorcière » abandonna Bertrand Guethencar dans la cuisine de son antre. Elle y revint peu après avec une jeune femme qui accompagnait sa cliente. Bertrand patienta en compagnie de cette jeune personne à qui l'on servit également un café bien corsé. Il la salua avec la fermeté toute militaire marquant voilà peu encore ses rapports avec ses subalternes, ou, habituellement, ses rapports avec les inconnus importuns, les fâcheux.

Guethencar trônait à une extrémité de la longue table. De son siège, aux accoudoirs proéminents et tourmentés, au haut dossier, il examinait la jeune femme recroquevillée devant sa tasse, baissant les yeux sur la table, tournant parfois brièvement vers lui la tête en la relevant un instant.

Cette fille lui avait paru bien faite, bien proportionnée, jolie. Mais assez peu sophistiquée. Simple... Il se taisait. Elle toussota. Elle but quelques gorgées du liquide tonique qu'elle avait fortement sucré. Elle s'enhardit à lui adresser la parole.

« Je suis venue avec une amie. Elle... Elle a des soucis... Et ça ne s'arrange pas. Pas vraiment. Malgré les... les interventions de... Malgré ce qui est fait. Il faudrait quelqu'un de plus fort, je pense. Je ne sais pas... Vous êtes le mari de... ? Je croyais qu'elle n'était pas mariée. Vous êtes son mari ?

— Non, chère Mademoiselle. Je ne suis pas le mari de la dame. Je ne suis ici que pour l'avoir aidée tout à l'heure.

— Ah ! Vous l'avez aidée ! Elle a eu besoin d'aide ! Je m'en doutais ! Elle n'est pas toujours assez forte pour ce qu'elle entreprend. Vous, vous l'avez aidée... Et vous avez réussi à... à faire ce que vous aviez à faire ?

— Oui. Ce n'était qu'une question de... force pure, de force brute ! »

Bertrand avait gloussé de façon enjouée, avant de répondre. Et il souriait d'un air entendu. La fille le regarda un moment fixement, les yeux ronds, la bouche entrouverte.

« Je crois bien que c'est quelqu'un comme vous qu'il lui faudrait à ma copine ! Vous, vous pourriez arranger ça mieux que... la dame d'ici. Ça traîne. Peut-être même que ça s'aggrave ! Si je vous disais... Et ça commence à y coûter ! Moins qu'avec l'autre d'avant encore, mais quand même. Avec vous je suis sûre que...

— La dame qui la reçoit est très capable, soyez en convaincue. Les... choses ne sont pas toujours aussi simples qu'il y paraît. Patience ! Et confiance ! »

Un peu avant que ne tombât le soir, en s'excusant de la longueur de son entretien avec sa cliente, la guérisseuse avait reconduit Bertrand à sa Peugeot.

Cette femme lui avait fait bonne impression, malgré tout. Elle était dix, ou quinze ans même, vingt ans peut-être, plus jeune que lui. Sa mise austère, sévère voire, le lieu où elle résidait, cette grande et antique demeure appuyée à une petite falaise percée de très anciens locaux troglodytiques, son regard franc et droit, ses yeux noirs ou presque, son visage expressif, ou au contraire, parfois, au masque impassible, lui conféraient

une allure originale, et traduisaient une personnalité hors du commun. Bertrand l'avait trouvée sympathique.

Sympathique aussi la jeune femme amie de la cliente ! Non pas pour des raisons comparables. En y repensant Bertrand se souvenait d'elle comme une jeune femme ravissante qui gagnerait encore en beauté à se mettre en valeur par un maquillage, une mise plus élaborée ; mais une jeune femme un tantinet naïve, un peu niaise. Il estimait que cette fille, pour s'émanciper, pour gagner en assurance, pour progresser, aurait eu besoin d'un généreux pygmalion. Et si cette belle fille le lui avait demandé à genoux, ses beaux yeux embués de larmes, il eut certes été prêt à assurer ce rôle d'éveilleur, de directeur de conscience, de mentor désintéressé ! Désintéressé... Désintéressé ?... D'une certaine façon. Simplement, dans un tel cas de figure, il eut été logique qu'en contrepartie de son éducation, cette jolie fille offrit ce qu'elle avait à offrir !

Bertrand sentait renaître en lui le désir d'un corps de femme ! D'un beau corps de femme, jeune et ferme, et gracieux, et sinueux à souhait ! Ah ! S'offrir une petite jeunette ! En plus, ô joie, cela aurait fait enrager ses salopards d'enfants !

Il déglutit et se leva. Les mains, moites, dans les poches afin de faciliter l'effacement de quelques plis indiscrets de son pantalon, il sortit dans l'air plus frais du soir. Au-dessus des arbustes, entre les arbres de son coteau il scrutait l'autre versant, les bois à son sommet, vers le sud-ouest. Et il imaginait la vieille ferme, le vieux manoir, l'ancre de la guérisseuse.

Les modulations insistantes du téléphone le tirèrent de sa rêverie. Il entra et referma derrière lui la porte. Sa bru l'appelait ! Elle tenait des propos hachés. Elle était de toute évidence agitée, bouleversée.

La réaction avait été longue ! Enfin l'appelait-on pour manifester quelque regret d'une attitude impardonnable, à la suite sans doute d'une dispute sur ce thème avec ce grand connard de Joseph !... Non. Il ne s'agissait pas de cela ; du tout !

« Oh ! Oh ! Ça va bien maintenant, hein ! Calmez-vous, Laure ! Je n'y comprends rien ! Respirez profondément, plusieurs fois ! Comptez lentement jusqu'à dix, pour vous-même, et recommencez depuis le début, doucement, en articulant ; la ligne n'est pas si bonne. »

Non, pas de regrets pour la scène déplorable, vieille de plus d'une semaine, pas de regrets pour leur attitude ! Laure l'informait, et pourquoi elle, et pas Joseph ou Marielle, de « catastrophes » survenues récemment « dans la famille » !

« Quelle famille ?

— La nôtre ! Celle de Joseph ! Et celle de Marielle ! La vôtre ! »

La voiture de Joseph avait quitté la route, un matin, alors qu'il se rendait au travail.

« Il est toujours en retard. Incapable de partir à temps ! Il devait encore rouler comme un malade ! »

Laure sanglotait à l'autre bout du fil. Bertrand s'impatientait.

« L'essentiel... L'essentiel, c'est qu'il soit vivant. Reprenez-vous Laure ! La voiture est foutue, si je comprends bien, mais cela n'est pas grave. Il est vivant, c'est le principal.

— On m'a laissé entendre qu'il pourrait avoir des séquelles. Sûrement aura-t-il des difficultés pour marcher... correctement. Sa jambe...

— ... C'est un coriace. Il va surmonter ce petit handicap. Et de plus, dans son job, au bureau, ça ne devrait pas le gêner tellement.

— Quand même, vous rendez-vous compte ! ? ! Et Eulalie qui a pris mes comprimés ! Que j'ai dû appeler les pompiers ! Un lavage d'estomac à l'hôpital ! »

Quelle idée saugrenue avaient-ils eu, de gratifier leur sale gamine d'un tel prénom !

« Elle est jeune. Elle récupère déjà. Vous ne devriez pas laisser traîner...

— C'était dans ma table de nuit. Dans le tiroir !

— Ce que j'en dit...

— Et le petit Julien, sa chute de vélo contre un trottoir ! Sa vilaine plaie à la tête, ses dents cassées ! Et Marielle, votre fille, qu'une voisine prévient de l'accident de son fils, qui tombe dans les marches en descendant de l'étage ! Tous les deux à l'hôpital ! Tous à l'hôpital ! Vous avouerez que c'est pas croyable, tout d'un coup, ce mauvais sort qui s'abat sur nous, qui s'acharne sur nous ! Y a que moi... Il n'y a que moi, Bertrand, à... à ne pas encore...

— Laure, remettez-vous ! Remettez-vous. Il n'y a pas de raison... Il n'y a pas, a priori, de raison pour que vous aussi... pour que vous aussi, vous... »

Laure avait été la seule à adopter un profil bas lors de l'altercation. Et, quand Joseph, son mari, avait failli frapper Bertrand, elle, s'était interposée ! Marielle, avec son époux Georges, avait pris le parti de son frère ! Les gosses

braillaient ! Non ! Il n'y avait pas de raison pour que Laure ait à redouter...

Le visage entre les mains, debout auprès du téléphone, Bertrand courbait la nuque. Pas Laure ! Pas Laure, cette pauvre fille, pas si mauvaise, qui se gavait de somnifères pour supporter la promiscuité de la chambre conjugale.

Bertrand se souvenait de Carmen, de Carmen Bourranet qui s'était ouverte à lui des remords qu'elle nourrissait vis-à-vis de l'oncle Raymond, l'oncle de Bertrand, qu'elle avait tant aimé. Qui l'avait trahie ! Qui avait brisé son cœur en la trompant avec une femme travaillant dans la même entreprise que lui ! Quand elle avait appris cela, Carmen avait dit avoir souhaité leur mort !...

Bertrand ne l'avait pas prise très au sérieux, malgré la gravité du sujet évoqué. Il n'avait pas vraiment compris pourquoi Carmen avait fini par vouloir transmettre le « don » qui lui avait été fait. Il n'avait pas voulu comprendre, pas voulu admettre le pourquoi de cette transmission. Il avait été flatté, honoré, d'avoir été choisi. Et tout le bien fondé de toutes les mises en garde, de tous les avis relatifs à son acceptation du « don » lui avaient peut-être échappé !

Tout cela ne tenait pas debout ! Comment de telles idées pouvaient-elles venir à un esprit sain ? Quel don, quel cadeau Carmen, sous l'emballage somptueux de ses baisers, de ses étreintes, lui avait-elle fait ? N'avait-il été qu'une proie ? Ou un imbécile inconséquent ? Un jeune présomptueux ignare ?

S'il se vérifiait que... que Carmen avait eu raison de vouloir se débarrasser de ce don de son premier et étrange amant...

Le cahier ! Bertrand se précipita à travers le salon, le couloir, le hall. Il gravit quatre à quatre l'escalier, jusqu'à la porte du grenier.

Il relut le cahier ce soir-là. Et, ce soir-là, il n'eut pas beaucoup d'appétit. Il ne dîna pas. Et longtemps, allongé sur le dos, entre les draps frais, sans trouver le sommeil, les yeux grands ouverts sur la nuit de sa chambre, il tenta de sonder des enfers jusque-là insoupçonnés.

CHAPITRE III

Le « don » était aussi un choix. On le choisissait ; ou il vous choisissait, peut-être. Le don était un pouvoir, une force, qu'il fallait, que l'on avait le devoir d'exercer, et de transmettre. Une force coercitive, qui s'imposait à celui, à celle qui l'acceptait ! Et celui à qui on l'avait communiqué devait à son tour la communiquer.

Et le don devait passer de femme en homme, d'homme en femme ! Et cet homme et cette femme ne devaient pas être apparentés, ne devaient pas être « du même sang » !

Les textes du cahier n'étaient peut-être pas que poésie archaïque, simpliste et maladroite. Ils n'étaient pas d'abord toujours très évident, mais ils se montraient néanmoins généralement assez aisément compréhensibles. Et Bertrand s'efforçait de se souvenir des avertissements charitables de Carmen, de ses conseils précautionneux dont il s'était alors sûrement un peu trop désintéressé, qu'il avait négligés.

Tout de même ! Se pouvait-il... ?

Par précaution... Oui, par précaution, ce pouvoir qui s'imposait, qui semblait vouloir s'imposer à lui, il devait à son tour s'en débarrasser... avant qu'un malheur, des malheurs, de plus grands malheurs, dictés par un moment, des moments d'égarement... Oui ! Par prudence il convenait, au plus vite, de transmettre le don !

Carmen et lui-même avaient connu des expériences comparables. Était-il capable, lui, Bertrand, de ne pas s'emporter après quelqu'un ? Était-il capable de ne pas nourrir des sentiments haineux risquant de lui échapper d'une façon ou d'une autre ?

À la lumière du jour ses craintes, d'un autre âge, lui parurent ridicules. Au matin Bertrand avait pris du recul par rapport à toutes ses alarmes de la nuit, et il se traitait de sot !

Il prit le cahier laissé sur sa table de chevet. Après maintes hésitations, il décida de le ranger au fond de la vieille commode du hall de l'entrée. Et il chercha à l'oublier.

Il ne jugea pas utile de visiter Joseph, Marielle ou leurs enfants sur leurs lits de douleur.

« Grand bien leur fasse ! Ça leur apprendra ! »

Quand il s'entendit proférer encore des menaces à peine voilées à l'égard de ces gens dont il avait décidé qu'ils ne représentaient plus rien pour lui, il s'inquiéta. Mais, petit à petit la vie reprit un cours paisible. Revint le temps de refaire la liste des courses.

Fortuitement, devant un rayon de supermarché, à Tours, il rencontra une deuxième fois sa voisine des bois. À cette « spécialiste » il pensa parler du cahier, du don. Il n'en fit rien. Il n'osa pas.

Cette personne seule, autonome, était fière ; un être libre. Elle avait un regard vif et perçant, qui l'intimida, le mit mal à l'aise ; même s'il tâcha de ne pas laisser paraître son trouble.

Libre il l'était également d'ailleurs, et sa propre liberté, il se demandait parfois qu'en faire. Et il songeait à sa voisine, ou encore à la jeune femme dont il avait pu récemment faire la connaissance.

Provisoirement il déposa ses pochons à l'effigie du Mammouth sur le meuble du hall et sur le sol, juste devant. Il entra ensuite la Peugeot au garage. De retour à la maison il rangea ses achats. Un sac restait devant la commode. Bertrand se pencha. Il se redressa.

Il fixait le tiroir. Le tiroir du cahier. Il demeura longtemps immobile. Il donnerait le cahier à sa voisine !

Mais donner le cahier ne pouvait sûrement pas suffire. Il fallait transmettre le don, le pouvoir ! Il fallait que celui-ci fût accepté ! Il fallait instruire la bénéficiaire ! Au moins, imaginait-il, il convenait de lui indiquer les lignes majeures de l'« enseignement » contenu dans les pages de cet embarrassant cahier, les prescriptions les plus fondamentales !

Carmen ! Carmen ?... Carmen aurait pu le conseiller. Il pouvait essayer de la retrouver. Quel âge pouvait-elle alors avoir ? Soixante-cinq ? Soixante-dix ans ? Environ... Carmen l'avait abandonné ! Inutile de la rechercher la vieille Carmen !

Si le don avait une efficacité réelle... Quelle supposition ! De toute manière, réelle ou supposée, il refilerait le don et le cahier à la brave guérisseuse d'à côté, et l'abreuverait de tous les conseils possibles, avec en prime tout ce qu'il savait de l'histoire du don, de l'histoire de Carmen et de son vieux maître !

Il se promenait dans son jardin, le parc sur le versant dominant la maison. Il déambulait sous les arbres. À la lisière de son petit bois il s'arrêta, examina la grande pelouse aux allures de prairie. Il songea un instant y créer un jardin potager. Cette pensée l'abandonna bien vite. Il considéra les deux frênes jumeaux se dressant au milieu de la surface herbeuse, plus bas le vieux noyer, au nord les alignements de pommiers, en face le

bosquet d'érables et de noisetiers, au-delà, au nord-ouest, plus hauts, les chênes bordant la route parvenant sur le plateau.

Entre les cimes des arbres de la parcelle voisine, plus bas, dans les virages, de l'autre côté de la route, et la cime du noyer, il apercevait les prés de l'autre versant de la vallée. Et les bois couvrant son sommet. Il se déplaça. Enfin put-il distinguer au loin la route de Langeais, et son intersection avec l'allée forestière. Sentinelle pétrifiée il demeura longuement en surveillance.

La Citroën ! Elle s'était engagée sur le chemin. Elle y disparut. Il s'ébranla, ralentit le pas, stoppa, puis s'élança à nouveau.

Il s'examina dans le grand miroir au-dessus de la commode. Il retira son polo et gagna la salle de bain où il se rafraîchit le visage, se sécha puis décida de parfaire son rasage.

Il choisit une chemise, une cravate, la même que lors de la première rencontre, et le même costume ! De retour dans l'entrée il s'examina encore, puis inclina la tête vers la commode massive et sombre, le regard sur son tiroir le plus bas.

« Je ne sais pas... Peut-être n'a-t-elle pas eu tout à fait confiance en moi... car elle ne m'a pas cédé son propre cahier. A-t-elle confié le don à quelqu'un d'autre ? Qui l'a exercé, qui l'exerce, ou non ? Si elle l'a confié à quelqu'un qui l'exerce peut-être... peut-être en suis-je dégagé ? Peut-être pourrai-je en être dégagé !... Carmen, elle-même, pourrait peut-être me le dire... Peut-être devrais-je la rechercher, et lui demander comment...

— Sans doute est-il trop tard. Je pense qu'il est trop tard. Et sûrement n'a-t-elle pas d'autre héritier, que vous !

— Vous... Vous voulez dire... ? Vous pensez qu'elle serait...

— Elle était relativement plus âgée que vous... Il serait vain, je crois, d'entreprendre sa recherche. Il vous faut assumer les engagements que vous avez pris, un peu trop à la légère.

— Bon sang ! Je n'arrive pas à croire que... qu'à cause de moi, des gens, les membres de ma famille, et des enfants, même... !

— Vous y croyez. Sinon vous ne seriez pas ici, chez moi, à me faire toutes ces confidences ; dont je vous remercie. Je vous remercie de la confiance que vous me manifestez. Mais, je ne sais pas si je pourrais répondre favorablement à votre attente.

— Vous êtes pourtant une professionnelle ! Ce cahier, s'il a quelque valeur, ne pourra qu'accroître vos compétences, vos... pouvoirs !

— Je vous ai promis de lire le cahier in extenso. Et je le ferai. Mais je ressens... »

Elle feuilleta le cahier lentement, et revint aux premières pages.

« J'ai hérité de ma mère la faculté de soigner certains maux. Je suis une « panseuse ». L'on m'a confié certains autres secrets, des gestes, des formules, qui me permettent de soulager des souffrances, de reconforter. Je suis aussi une confidente, une oreille attentive et patiente, une conseillère pour mes clients. Mais ce que je lis là, par exemple... »

Elle se pencha au-dessus des pages jaunies.

« Contraindre les gens, ou bien les événements,
Facilement cela se peut, assurément.
Par quels moyens, très anciens, cela se peut-il ?
De ces moyens, s'instruire n'est pas difficile. »

Elle se tut, les yeux un moment attachés au texte.

« Cela ne correspond pas, je pense, à ma façon de voir les choses. Et ceci... Au début... bon ! Mais à la fin ?... La fin provoque chez moi un malaise étrange. »

Elle lut un autre passage.

« Crois au souffle qui anime ce monde.
Crois au souffle vital, qui, dans les profondeurs, gronde,
Crois au souffle par lequel l'homme s'anime,
Crois à la force par laquelle il se meut,
Crois à la force vive qui le porte,
Par laquelle encore et toujours il espère et vit.
Aie foi en l'Homme !
Crois à la force qui régit ce monde.
Aie foi en le Prince de ce monde ! »

Bertrand en sueur malgré la fraîcheur sépulcrale de la salle du manoir où on le recevait sentit un frisson glacé parcourir son échine.

« Qui est donc le Prince de ce monde dans l'esprit du rédacteur ? Est-ce l'homme ? L'« Homme », avec un H majuscule ? Ou bien est-ce celui à qui l'on attribue habituellement ce titre ?

— Vous pensez que... qu'il s'agit de Lucifer ? Que ce sont là des textes, des exercices lucifériens ?

— Disons plutôt : Satan ! Et : sataniques !... Comment dire... Si vous me qualifiez de magicienne, dites-vous que je pratique la « magie blanche », et non pas la « magie noire ». De nombreuses formules que j'utilise, sont des invocations aux saints de l'Église catholique, des prières à la Vierge Marie, au

Christ, ou, plus rarement, à Dieu lui-même. Parfois, mes attouchements, mes impositions de mains sur les parties douloureuses s'accompagnent de cercles, de signes de croix, tracés du bout d'un doigt. Et souvent j'utilise du sel bénit, de l'eau bénite ! Il me paraît difficile, malgré toute la sympathie que j'éprouve à votre égard...

— Ah ! Vous êtes chrétienne. Vous croyez en Dieu.

— Les lucifériens et les satanistes, je pense, croient en Dieu... Qu'en sais-je ? Mais, a priori, il ne se range pas sous sa bannière ! Quant à moi, est-ce que je crois en Dieu ? Suis-je chrétienne ?... Franchement : non ! Je ne peux pas dire que je suis chrétienne. Je ne peux pas dire seulement que je crois en Dieu. Pas vraiment, du moins.

« J'estime qu'il y a une sorte de sens dans l'évolution universelle, que l'univers s'est construit, se développe par une complication, une élaboration, par un accroissement de son organisation, de l'indifférencié, de l'amorphe, de l'informe, vers une structuration en augmentation, vers une complexité sans cesse grandissante. À ce stade de l'évolution de l'univers que nous connaissons, à ce moment du temps, à cet instant de l'histoire de l'univers, en cette partie de l'univers que nous habitons ou en son voisinage proche, l'humanité constitue, à mon avis, au niveau de sophistication physique, intellectuelle, spirituelle, où elle est parvenue, le témoin le plus abouti de... de la « force », « universelle », qui anime l'univers, qui anime le cosmos, qui anime nos esprits, les fait raisonner, qui anime nos âmes, les fait résonner au souffle de la démesure qu'elle y insinue ! Je pourrais appeler « Dieu » cette force qui oriente le destin universel, cette force vitale qui l'anime, qui nous anime ! Dieu, Être Suprême, Grand Architecte, Principe Premier, Destin, Fatalité, ou... Hasard !

— La force qui régit ce monde ! Le souffle vital ! Le Principe Premier ! En définitive : le Prince de ce monde !

— ... Donnez-moi un peu de temps. Il est assez épais ce cahier. Et son contenu plus dense sûrement qu'il n'y paraît au premier abord. Je vais le lire. En entier ; promis. À tête reposée et avec attention. Je vais méditer sur son contenu. Et nous en reparlerons. »

Une voiture arriva à vive allure dans la cour. Une femme en descendit avec précipitation, portant un jeune enfant qui pleurait, criait, dans ses bras. Le chauffeur resta au volant. D'un flot de paroles précipitées il ressortit que la femme avait renversé du lait bouillant sur la main et l'avant-bras de l'enfant.

Ne voulant pas se montrer indiscret Bertrand s'excusa, salua brièvement et s'esquiva.

Il ne parvenait pas à trouver un moment de répit. Son esprit demeurait en effervescence. Il se tournait et se retournait dans son lit. Il se souvenait de la dispute avec Joseph et Marielle. Il se souvenait du cahier retrouvé et de Carmen Bourranet. Il pensait aux engagements non tenus, pris vis-à-vis d'elle, vis-à-vis de l'enseignement du cahier, vis-à-vis du « don » qui lui avait été fait. Il se souvenait de la communication téléphonique avec Laure.

« Qu'il ne se trouve pas de guérisseuse, lui, le Joseph ! Qu'il en bave encore ! »

Puis un peu plus tard il se souvint de la jolie fille rencontrée lors de la première visite chez la guérisseuse, dont le nom ne lui revenait pas à l'esprit ; à supposer que son nom lui fut connu. Il se souvenait de la fille dont il aurait apprécié être le pygmalion. Et le calme qu'il commençait à retrouver en fut troublé d'un agréable tourment.

Avant le lever il pensait encore à la jolie fille. Il aurait apprécié de pouvoir partager cette matinée qui débutait avec une femme, avec cette femme, pourquoi pas, bien faite, au visage qu'il savait assez joli !

Pourtant il ne pouvait se rendre compte si ses traits s'étaient bien inscrits dans sa mémoire. Il tentait en fermant les yeux de visualiser le visage de la belle inconnue. Mais... Quelle était la couleur de ses yeux ? De ses cheveux ? S'agissait-il d'une brune ? D'une blonde ?... Des cheveux chatuns ! Clairs ! Et comment était-elle coiffée ? La reconnaîtrait-il seulement s'il la rencontrait à nouveau dans un autre cadre que celui du manoir de la guérisseuse ?

« Aaah ! Une femme ! Une femme !... Ah, les femmes !... Une femme, une gentille et mignonne petite femme ! Bon sang ! Ça manque. Il me manque quelqu'un. »

Il songea à l'entrevue prochaine avec la guérisseuse, à la décision qu'elle allait prendre relativement au cahier et à l'enseignement, la science qu'il enfermait, à la décision qu'elle allait prendre relativement au don !

Le cahier ! Il n'y avait plus guère pensé depuis qu'il s'en était séparé. Sauf en début de nuit... La veille ! Avait-il suffi de le confier à quelqu'un d'autre pour que la malédiction qui semblait s'y attacher le laissât en paix ? À la dame, les tracas ! Un moment il avait voulu le détruire ! Il avait été bien inspiré alors de n'en rien faire ! Car si le sort s'attachait à la transmission immatérielle du don et pas au support de papier, pas aux lignes qui y étaient tracées... comment aurait-il pu ensuite transmettre le don, comment aurait-il pu se débarrasser de la malédiction, de cette propension à faire le mal, malgré lui ? L'enseignement de Carmen remontait à si loin ! Et il avait trop rarement lu les nombreuses pages du cahier. Comment aurait-il pu former un

nouveau disciple, comment aurait-il pu accomplir, sans commettre d'impair, les rites validant la transmission du don ?

Pourquoi diable, attribuait-il tant d'importance à ces fadaïses ? Le décès de son épouse, l'altercation avec ses enfants... Ces événements ne l'avaient-ils pas ébranlé plus qu'il n'y paraissait, plus qu'il ne voulait se l'avouer. Il n'avait jamais « fait de dépression ». Ces inquiétudes, ces problèmes de conscience, ces remords... Cela en constituait-il la manifestation, les symptômes ?

« Quelles conneries ! »

Quoi ? Des conneries, une éventuelle dépression ? Ou cette histoire de cahier et de « mauvais sort », pour reprendre les termes de Laure ?... Carmen aussi, n'exerçant plus le don après la mort de son vieux maître, avait estimé avoir été victime du sort qui s'y attachait ! Elle avait estimé que son souhait malheureux, et fugace, mais, un instant seulement, sincère, avait provoqué la mort de son amant. Le don, non exercé, plus exercé, semblait donc bien s'imposer de lui-même à qui l'avait reçu !

Il en fut convaincu tout à coup : Carmen Bourranet était décédée ! Et elle n'avait laissé derrière elle aucune autre recrue, aucune, en tout cas, exerçant le don !

« Foutaises ! Je débloque complètement, à fond les manettes, ma parole ! Faut que je me trouve quelqu'un, décidément ! Pour un moment ou pour longtemps ! Ça me changera les idées. »

La sonnerie du téléphone ! La guérisseuse allait lui donner sa réponse !... Non ! Il s'agissait, encore, d'un appel de Laure. La veille au soir le fauteuil de Joseph en heurtant de biais la

margelle d'une rampe destinée à l'usage des handicapés, s'était renversé. Joseph s'était fracturé une clavicule et blessé à l'œil. Il souffrait « atrocement ».

Bertrand se souvint de sa réflexion imbécile alors qu'il cherchait le sommeil : « Qu'il en bave encore ! ». Pouvait-il donc ainsi réellement provoquer... ?

« Contraindre les gens, ou bien les événements,
Facilement cela se peut, assurément.
Par quels moyens, très anciens, cela se peut-il ?
De ces moyens, s'instruire n'est pas difficile. »

Tant qu'il s'agissait de Joseph, après tout... Mais dans un moment d'humeur il pouvait infliger n'importe quoi à n'importe qui ! Il lui fallait essayer de dominer son caractère entier et impulsif ; il lui fallait se protéger de ce malheur ! En protéger les autres !

CHAPITRE IV

Il raccrocha le combiné. Elle venait. Il décida de se changer. Dans la salle de bain, devant son lavabo, s'examinant dans un miroir il fignolait l'arrangement de sa mince chevelure, lorsqu'il perçut le bruit du moteur, le crissement du gravier.

Un coup d'œil par la fenêtre le lui confirma : elle était là. La Citroën stationnait dans la cour et la guérisseuse s'approchait à pas lents, tenant à deux mains une grande enveloppe brune. L'estomac noué, les paumes humides soudain, il se hâta à sa rencontre.

Assis face à face dans la pénombre du séjour, ils firent silence. Ils fixaient, entre eux, sur la table à l'épais plateau de chêne sombre, l'enveloppe renfermant le vieux cahier. La première elle reprit la parole.

« Je suis vraiment désolée. Mais je ne peux accepter... un don aussi funeste.

— Je comprends. Je ne vous en veux pas.

— Peut-être suis-je encore trop jeune, ou du moins trop inexperte, pour dominer, maîtriser ce que je pressens être révélé dans ces pages, ce qui semble émaner de ce que je crois avoir compris. C'est là quelque chose avec quoi je ne suis pas familiarisée. Et ce qui peut être mis en jeu, je ne me sens pas capable de le contrôler. Pas capable de le contrôler pour l'employer à bon escient ! Je n'ose pas me risquer à... Je ne

peux pas l'accepter, simplement pour vous décharger de ce fardeau...

— Mais ce fardeau... est-ce que vous voudriez bien... m'aider à le supporter ?

— ... Nous pouvons essayer. C'est là quelque chose, comme je vous le disais, qui est presque aussi étrange pour moi que pour vous. Sinon plus !

— Et... Comment pensez-vous pouvoir m'aider ? Pourriez-vous trouver quelqu'un qui accepterait... ?

— En attendant de trouver, le cas échéant, quelqu'un qui soit digne de recevoir le don que vous avez reçu, et accepté, vous devriez l'exercer. Car c'est bien vous qui, le plus légitimement, êtes en mesure de l'exercer le plus sûrement, avec le plus de sûreté, le plus de sécurité ! Vous, plus que quiconque, pouvez l'exercer avec discernement. Vous devez l'exercer, je crois, afin de pouvoir le contrôler. Cette énergie, cette... fatale vitalité qui s'est insinuée en vous, qui se manifeste par vous, vous êtes la personne la plus à même de la canaliser afin qu'elle ne nuise pas... ou, à tout le moins, qu'elle ne nuise pas injustement !

— Comment pourrais-je dominer cette... tendance... à faire le mal ; cette tendance à faire le mal, cette tendance qui est en moi ?

— Ne vous alarmez pas. Vous n'êtes pas si mauvais. Sinon vous ne tenteriez pas de vous défaire de ce pouvoir réel, ou supposé, qui s'attache à vous ! Malgré vous, ce pouvoir, vous le possédez. Ne vous laissez pas posséder par lui !

« Ce pouvoir, ce don, semble exalter vos pulsions mauvaises... Dirigez-les contre les mauvais ! Contre les méchants ! Puis, peut-être, essayez d'atténuer vos emballements, vos élans, de modérer vos pulsions instinctives, essayer de les corriger. Ce pouvoir, efforcez-vous de le faire servir le bien, plutôt que le mal ! Sans doute cela vaut-il la peine d'essayer. »

Bertrand éructa un soupir brusque et amer.

« Ne me reste plus qu'à trouver un vrai, un grand méchant contre qui me défouler ; pour que les gentils, les pas si méchants que ça n'aient plus rien à craindre ! C'est là votre théorie ?

— Oui. En substance. Et... Je m'étais dit...

— Et... Qu'est-ce donc que vous vous étiez dit ?

— Je m'étais dit, que nous pourrions, si vous le vouliez, travailler ensemble un moment, sur un cas ou un autre, ne serait-ce que pour vérifier l'efficacité de ce don, le bien fondé de ma théorie...

— Vous voulez réellement m'aider, alors ! Vraiment ?... »

Elle hocha affirmativement la tête.

« Merci ! Je vous remercie ! Sincèrement !

— Je ne sais pas si vous faites bien de me remercier... Car, j'avais pensé... Ma proposition n'est pas tout à fait désintéressée. Et j'en appréhende les conséquences...

— C'est à dire ?

— Je connais un méchant sur lequel faire vos armes, mon Commandant. »

Une cliente de la dame avait à subir les agissements d'un macho, d'un gigolo, infidèle de surcroît, dont elle ne parvenait pas à se défaire. De plus, peu avant, le macho en question avait laissé paraître une vocation de maquereau. Et ce poisson d'eau trouble en quête d'une morue docile invitait à la soumission par des arguments très frappants. La cliente, une certaine Judith Ribaud, en avait peur. De plus, elle supposait qu'il nourrissait des visées tout aussi peu avouables vis-à-vis de son amie la

plus proche. Cette amie de la cliente, le commandant Bertrand Guethencar l'avait rencontrée chez la dame le jour de la crevaison.

« Je me souviens d'elle. C'était donc l'amie de cette... Judith Ribaud. Et savez-vous comment elle s'appelle ?

— Raymonde Badaire !... Toutes deux sont revenues me voir récemment. Raymonde Badaire a tenu à s'entretenir avec moi et nous avons eu un petit aparté. Vous lui avez fait grande impression. Votre prestance, votre allure martiale ! Vous lui avez laissé entendre que vous m'aviez aidée, sans préciser la nature de votre aide toutefois, et elle s'est livrée à des supputations hasardeuses quant à vos activités, vos pouvoirs occultes ! Elle m'a demandé de solliciter votre aide.

« Après avoir lu le cahier, après avoir entendu ce que vous avez pu me confier, après tout cela je me suis dit que votre implication dans cette affaire pouvait me conduire à résoudre les problèmes de Judith Ribaud, et vous aider à résoudre vos propres problèmes, peut-être.

« Voulez-vous tenter cet essai ? Voulez-vous tenter de porter secours à Judith Ribaud ?

— Vous me conseillez de m'engager dans cette aventure ?

— Je n'ose pas vous le conseiller. Je ne puis que vous y inviter. Judith Ribaud est impuissante à se libérer de son tourmenteur, de son amant. Elle l'entretient. Et peut-être n'est-elle pas la seule ! Son salaire y suffit à peine. Raymonde Badaire m'a dit qu'elle me payait, tout comme elle avait payé mon prédécesseur, en épuisant ses économies. Elle prélève les sommes nécessaires sur un livret ouvert à la Poste quand elle était plus jeune, alors qu'elle habitait encore chez ses parents. Elle n'a pas fait enregistrer son changement d'adresse. Son amant ne sait rien de ces économies ; sinon...

« Il s'absente. Il revient. Il s'incruste, un temps. Puis disparaît. Pour surgir à nouveau ! Il est jaloux. Il est d'une grande lubricité. Et finit toujours par la séduire ou la soumettre. Et il abuse d'elle autant qu'il le peut ! Dans ses bras, devant lui, elle perd tous ses moyens. Et ses résolutions les plus fermes s'envolent. Elle le craint. Elle le hait. Mais, disons-le, elle est flattée par son désir...

— Il lui faudrait un autre amant. Un bon amant.

— Il est agressif et aux aguets. Il est fort improbable qu'il lui laisse spontanément assez de champ libre...

— Et les revenus qu'il tire de ceux de cette femme ne lui suffisent pas !

— D'après ce que j'ai compris, ce ne sont pas là ses seules ressources. Il est toujours très élégant et roule dans une grosse berline allemande, neuve.

« La dernière fois qu'elles sont venues... Judith Ribaud s'était rendue chez son amie...

— Chez Raymonde Badaire !

— Chez Raymonde, oui... Judith a constaté que l'« autre » l'avait suivie. Judith était si nerveuse qu'elle ne se sentait pas capable de conduire jusqu'ici, jusque chez moi. Elles ont donc utilisé la voiture de Raymonde et c'est celle-ci qui a tenu le volant. Raymonde m'a dit avoir fini par remarquer une BMW dans son rétroviseur. Plusieurs fois. À l'entrée de Tours –elles ont traversé Tours pour venir– la BMW s'était rapprochée. Elle restait toujours derrière. Raymonde s'est dirigée alors vers le centre ville. Et, cette BMW, grâce aux sens uniques, aux feux rouges, et au prix d'une conduite rapide, sans respect toujours du code de la route, elle a pu la semer !

« En arrivant elles étaient particulièrement agitées. Presque hystériques ! Je redoute quelques complications si l'affaire n'est pas bientôt réglée.

— Et ne pouvez-vous rien d'efficace par les moyens qui vous sont habituels ?

— Vous savez que je soigne en général des petits bobos seulement ; ceux que j'ai appris à soigner. Parfois je m'attaque, à des maladies chroniques, à des maux qui ont résisté aux médecins. Dermatologie, gastro-entérologie, par exemple, ne sont pas des points forts de la médecine d'aujourd'hui ; pas plus que de la médecine de l'époque de Molière...

— Et généralement, ça marche ?

— Je connais autant de succès qu'un médecin. Plus, sûrement même, car souvent je m'occupe de cas pour eux insolubles, et ceci, la plupart du temps, à la satisfaction de ceux qui viennent me visiter.

— Mais comment faites-vous cela ? Comment pouvez-vous réussir là où... ?

— En ce qui les concerne, les médecins parlent souvent de l'« effet blouse blanche ». Peut-être y-a-t-il un « effet robe noire » ! J'applique les procédés que l'on m'a enseignés, ceux que l'expérience m'a dictés et qui se révèlent les plus efficaces. Certains sont compréhensibles, s'assimilent à la phytothérapie, ou à l'homéopathie. Pour d'autres il s'agit de suggestion, sans doute. Pour d'autres... je n'ai pas d'explication.

— Le corps médical ne vous fait pas d'ennuis ?

— Ma foi, non ! Mais je ne les concurrence pas vraiment. Il m'arrive même de recommander à certains clients de consulter un médecin diplômé, de demander certains examens. Il ne faut pas se priver de tous les moyens d'investigation à disposition de la médecine officielle, ni de ses avis, dans bien des cas très pertinents. Il y a des médecins, des chirurgiens, très dévoués, très compétents, croyez le bien !

— Mais je n'en doute pas, puisque vous le dites !... Il suffit de mettre le doigt dessus !

— En ce qui concerne Judith Ribaud il ne s'agit pas d'un simple petit bobo au corps ou à l'âme. Cette femme est en danger. L'écoute, les conseils sont impuissants. Elle n'a pas assez de ressources en elle-même que je puisse galvaniser. Il lui faudrait une aide extérieure, un concours résolu et déterminé ; déterminant !

— ... Vous avez lu le cahier... Vous savez que dans l'idéal il conviendrait que je célèbre un certain culte, même assez formel, dans un certain lieu. Ce lieu, autrefois, était aménagé dans le logement de Carmen Bourranet. Il faudrait que je l'aménage. Que je m'y recueille. Et pour les célébrations, selon le cahier, il est bon que l'officiant ait un public. C'est mieux ! Pour différentes raisons. Quand le célébrant est un homme, une femme, au moins ; quand il est une femme, un homme. On peut... en le consacrant d'une certaine façon, dont j'ai oublié les détails, utiliser un animal, une chienne ou un chien, mais...

— Je serai votre public. Je vous assisterai.

— Il va me falloir débarrasser une pièce...

— Vous pourriez aménager votre occultum chez moi. Dans l'une des salles creusées dans le rocher. »

Qu'aurait pensé de lui le colonel de Montambert s'il avait connu ses émois à la lecture du cahier, s'il avait assisté à ses discussions avec Sylvie Armide, la guérisseuse, s'il avait eu connaissance de ses projets ?... Le colonel, avec la bénédiction de l'aumônier, qu'il n'aurait pas manqué d'aviser à l'occasion de la messe dominicale, aurait dressé, ou fait dresser plutôt, un grand bûcher où conduire, baïonnettes dans les reins, le commandant Bertrand Guethencar !

CHAPITRE V

S'il avait pu trouver aisément dans quelques commerces spécialisés de la capitale certains des accessoires destinés à l'aménagement de l'occultum, d'autres faisaient toujours défaut.

À maintes reprises il avait relu, dispersées dans le corps du texte, les lignes du cahier stipulant les éléments à réunir ou y faisant plus ou moins directement référence. Manquait encore le « crâne de baptisé hérétique ou relaps ». En lieu et place du crâne l'on admettait sur l'autel des « ossements humains, recueillis en un lieu béni par bras de prêtre ou main d'évêque, ossements de chrétien mort en l'état de péché, de baptisé rebelle enseveli dans un sol chrétiennement consacré, et profané ». Ces ossements devaient alors être accompagnés de « terre froide et lourde de cimetière ».

Ses visites chez les antiquaires ne lui avaient pas permis de débusquer le moindre squelette ou le moindre crâne esseulé. Au cas où il en aurait trouvé un, il s'imaginait difficilement demander au boutiquier un certificat de baptême relatif à son éventuel achat, ni des éclaircissements concernant la foi du défunt et de ses hypothétiques démêlés avec l'Église.

Un bulletin paroissial qu'une main pieuse glissa dans sa boîte aux lettres lui apprit que la kermesse annuelle organisée par l'association « Prosélytisme chrétien rural » se déroulait cette année-là, non pas dans la cour du presbytère, à cause de travaux y étant entrepris, mais dans la petite prairie en pente

douce en contrebas du jardin de la cure, au pied du clocher de l'église Saint-Philbert, à Navicelles.

Il se souvint de l'ouvrage, publié à compte d'auteur et concernant l'histoire et la géographie locale, qu'il s'était procuré peu après l'achat de la maison. Il en compulsait la table des matières et se plongea dans le chapitre concernant Navicelles.

Le village de Navicelles, sur les rives d'un petit affluent de la Loire, était déjà connu de Grégoire de Tours, qui fut le premier à le mentionner. La voûte de bois de la nef de son église évoquait la carène retournée d'un navire. Accrochée au flanc d'un coteau Saint-Philbert dominait le bourg et la vallée. Une rue, d'abord parallèle au bas de la pente, puis la montant hardiment y menait, la contournait, avant de s'engager, en sinuosités étroites, entre quelques pauvres maisons et de se perdre, dans les bois couvrant la crête, ensuite entre les vignes et les champs. Le coteau soutenant l'église était lui-même soutenu d'un haut mur, d'une épaisse et antique maçonnerie. Et c'est au-dessus de ce mur, au pied du clocher, qu'autrefois les gens de Navicelles enterraient leur morts.

Un frisson glacé lui parcourut le dos. Peu après Bertrand suspendit sa lecture.

Le vendredi, au commencement de l'après-midi, il revêtit un treillis aux nombreuses et profondes poches dont il déboutonna la plupart des rabats. Il enfila par-dessus une vaste veste de parka kaki elle aussi, sans sa doublure. Il monta dans sa Peugeot et gagna Navicelles.

Il leva le pied. C'est en roulant lentement qu'il traversa le bourg tranquille. Il gara la 605 à proximité de la boulangerie-pâtisserie de l'angle, au bas de la « rue de l'église ». Il acheta un pain campagnard massif et un éclair au chocolat.

« C'est fête ce week-end ! Ça va être bon pour vos affaires.

— Heureusement qu'il y a l'église ici, et encore une messe tous les samedis, le soir, et les dimanches. Et les cours de caté en semaine. Il faudrait que leur kermesse, ça revienne plus souvent !

— Ils doivent y travailler en ce moment, je parie, pour dresser leurs stands et mettre tout ça en place !

— Ils en ont monté du fourbi là-haut ! J'ai vu des voitures passer, et une camionnette.

— Je vais aller y faire un tour ? Pour voir. La retraite, c'est bien, mais on s'ennuie un peu, des fois. »

Une rampe empierrée donnait accès à un porche, soutenu par une charpente aux voûtes de bois gris et gercé, précédant la porte à deux battants de l'église. Dans le mur, face à la rampe, au fond du porche, les deux battants d'une autre porte étaient ouverts, ceux-ci. Ils ouvraient sur la prairie, au pied du clocher. Ils étaient ouverts sur l'ancien cimetière de la très vieille bourgade.

Des voix. Des bruits. Des raclements, des chocs.

Debout derrière le parapet, sous le porche, il contempla un instant le paysage paisible en dessous, les toits, la rivière et le pont bossu à trois arches inégales, avec ses piles aux becs effilés, sur l'autre rive les roselières, les bois, les champs au-delà, et l'alignement des grands platanes bordant la route départementale.

Il pénétra sur la prairie en terminant son éclair au chocolat.

« Bonjour Messieurs ! Pardon ! Mesdames et Messieurs ! Y-a-t-il une poubelle dans les parages où je pourrais jeter ceci ? »

Il tenait à hauteur d'épaule, le papier blanc à jolie collerette plissée ayant garanti ses doigts des débordements de crème de

sa friandise. On le regarda fixement. On s'entre-regarda. Puis il lui fut désignée une boîte de carton ondulé.

« Mettez ça là-dedans, si vous voulez.

— J'ai lu dans « Le bulletin de Saint-Philbert » que la kermesse avait lieu bientôt. Je me suis dit que je pouvais aider à la préparer.

— ...

— Pardon ! Je me présente : Bertrand Guethencar, retraité maintenant. J'habite entre Navicelles et Langeais ; à Aiguebraies. »

Quelle bande de pisse-froid ! L'accueil ne se révélait pas chaleureux. Un peu farouches les indigènes ! Tout juste si certains se déridèrent.

« Je suis venu tout exprès pour donner un coup de main !

— Ben, euh !... Si vous voulez.

— Mais oui, que je veux ! Je suis venu pour ça ! »

On enfonça des piquets, des pieux. On creusa pour planter en terre des madriers. On nivela le terrain à l'emplacement de plusieurs stands.

Bertrand scrutait la terre que l'on extrayait, que l'on remuait en ces occasions.

« Il ne restera plus qu'à garnir les stands. C'est presque terminé pour aujourd'hui. »

Le jardin de la cure formait un palier horizontal au sommet de la prairie, à proximité des bâtiments du presbytère. À l'ouest il avait été taillé dans le talus originel, et au sud il s'établissait sur le déblai qui en provenait. Du déblai avait également été

constituée une étroite terrasse un peu plus basse qui dominait la prairie. Un glissement de terrain, récent alors, avait emporté une portion de cette promenade avec l'un des bancs qui l'agrémentait. En remarquant cela Bertrand sentit un frémissement le parcourir, son cuir chevelu se tendre. Il déglutit. Il se tourna vers les autres.

« On pourrait aplanir l'affaissement, là-haut, et redresser le banc ! ? »

L'angélus retentit. Les abat-sons des grandes baies en ogive du clocher trapu leur renvoyaient, allant en s'accélégrant, les battements puissants de la cloche.

Il crut comprendre un nouveau : « Si vous voulez ! », suivi de : « Allez-y, si ça vous amuse ! ».

Soudain les sons s'interrompirent et un bref vacarme se produisit. Tous avaient levé les yeux vers la tour devenue muette. L'un des gentils paroissiens descendit d'un pas vif la prairie et disparut sous le porche. Les autres le suivirent. Bertrand demeura seul. D'un coup d'œil circonspect il s'assura que personne ne se trouvait encore à ses côtés. Il examina brièvement les toits sous lui, deux ou trois fenêtres lointaines, la vallée. Après avoir saisi une pioche puis une pelle, d'une démarche déterminée il se dirigea vers le haut de la pente.

Un peu plus tard le banc se dressait au centre d'une plate forme semi-circulaire que Bertrand agrandissait et régularisait encore sans rien avoir trouvé de ce qu'il cherchait. Il entreprit alors d'abaisser le chemin de la promenade jusqu'à la surface de la nouvelle plate-forme.

Il désespérait que ses travaux de Romain ne lui fussent d'aucune utilité lorsqu'il fit enfin la découverte attendue !

Il était en sueur. Son cœur battait la chamade. L'effort, l'émotion ! Il affecta de se reposer un instant : il se redressa, les

mains se recouvrant sur l'extrémité du manche de la pioche dont le fer reposait à terre. Toujours personne à proximité pour le surveiller, pour le surprendre depuis le jardin, la prairie, le presbytère ou le clocher.

Dans la douce lumière du soir qui approchait, il cligna des yeux. Une clavicule ! Et... un fragment de côte !

Il reposa la pioche. Il prit la pelle et en souleva les ossements et la terre qui les supportait. Il les déplaça. Rapidement il bâcla son entreprise de terrassement. En suite il s'accroupit et, jetant des cailloux, des débris de végétaux, un peu plus loin, sous des arbustes, fignola plus ou moins, à l'aide des mains, l'ouvrage.

À l'abri d'éventuels regards indiscrets, après une brève hésitation, il saisit doucement et délicatement les petits os, puis une poignée de terre.

Il descendit la prairie. Il s'arrêta. D'autres étaient revenus, qui, après avoir tendu les toiles sur les armatures des stands, évacuaient enfin des matériaux divers.

« C'est le battant ! Il s'est détaché !

— Voilà qui n'est pas banal ! Mais on pouvait s'en douter d'après les symptômes.

— Ouais. Vous n'avez pas chômé, on dirait. Mais je me demande si monsieur le curé appréciera la modification du belvédère...

— Hum !... Si ça ne lui convient pas il pourra toujours y remédier lui-même ; au besoin en rétablissant le *statu quo ante*, si ça l'amuse ! Tenez, je vous rends les outils. »

CHAPITRE VI

« Vous avez réuni les éléments essentiels. Bientôt vous pourrez vous exercer aux pratiques du rite.

— Nous pourrons nous y exercer !

— On progresserait plus vite à deux... Mais... J'éprouve toujours une certaine appréhension... Je crains...

— Pourtant vous souhaitez user des compétences que j'ai pu acquérir avec le don... Vous n'allez pas abandonner maintenant. Vous n'allez pas me laisser me débrouiller seul avec... avec ça !

— Je souhaite effectivement abuser de votre bonne volonté, et vous aider à canaliser cette énergie, ce pouvoir qui se révèle à travers vous, dont vous êtes le catalyseur, ou l'instrument.

« Vous jouez... Nous allons jouer avec... le diable... Avec le *Diable*, peut-être. Ou quelque chose d'équivalent. Je voudrais, si je le peux, être votre ange gardien, plutôt que votre « familier » !

— Mon ange gardien, plutôt que d'être mon démon familier ! Le démon familier : celui qui apparaît parfois dans les histoires tel un chat noir ou une espèce de singe griffu au côté du mauvais sorcier que traque le brave chevalier à l'armure blanche, le bon curé exorciste ! Vous ne voulez pas risquer de devenir pour moi un aide infernal ! Une aide infernale !

— Je ne veux pas me défilier. Je me suis engagée... Mais, si j'hésite, si je ne manifeste pas tout l'allant que vous semblez attendre de ma part c'est que... Je vous en avais avisé, je ne

veux pas prendre sur moi votre fardeau. Je ne sais pas si j'en serais capable. Pas encore, en tout cas... Autant vous l'avouer : tout ça me fait peur.

— Ne vous engagez pas plus que ce qui est strictement nécessaire. Mais j'aimerais mieux vous sentir près de moi, pour me conseiller, pour m'éviter d'éventuels impairs. Soyez donc mon ange gardien ! C'est vrai, vous êtes un ange de patience, de dévouement, à mon égard. Et c'est vrai aussi, qu'avoir un joli petit ange à ses côtés c'est plus agréable, on peut le supposer, que d'avoir un affreux petit diable tout noir, cornu et forcément mal embouché et plus ou moins agressif.

« On figure les anges fréquemment en petits garçons. Mais les anges ont-ils un sexe ? Alors que les démons, si ! Il y a les mâles et les femelles, les démons incubes, et les démons succubes ! Vous pourriez faire un charmant démon succube !

— Ne plaisantez pas trop sur le sujet. Le Diable, les démons, ou ce que l'on appelle, ou ce que l'on pourrait appeler comme ça, ne nous apparaissent pas nécessairement repoussants. Au contraire. Et parfois, peut-être, sont-ils fort plaisants, au premier abord du moins, et souvent ne surgissent-ils pas à nos côtés, mais naissent-ils en nous-mêmes, au plus profond de nous !

— Vous êtes bien morose. Cette nuit d'été est pourtant claire. Et c'est la nuit la plus courte de l'année. C'est la nuit la plus courte avec pleine lune ! Un ange gardien ne devrait pas avoir peur dans le noir. Surtout lorsque le noir durera si peu, et qu'il est si peu dense.

— Je n'ai pas peur du noir. Mais le moment est d'importance. Je suis simplement un peu tendue.

— J'imaginai un ange gardien plus guilleret. Une trompette à la bouche ! Des ailes immaculées dans le dos ! Voletant, tout nu, autour de moi ! »

Il s'arrêta. Elle aussi. Ils se tournèrent l'un vers l'autre. Ils se dévisageaient dans la pénombre. Elle l'interrogea à voix basse.

« Qu'y a-t-il ?

— Je vous imaginai courant, toute nue, dans les bois, autour de moi, comme un petit ange, avec dans les mains un arc, une flèche sur la corde... Pardonnez-moi ! Je vous demande pardon. Je fanfaronne, mais je suis nerveux aussi. Et... La nuit... Votre présence... Vous, là, toute proche...

— Si je me souviens bien ce que j'ai lu dans le cahier, vous devez être sage cette nuit-là ! Et faire des efforts de concentration, vous recueillir ! Il n'est pas bon, toujours, de trop se prendre au sérieux. Mais ce que l'on fait, l'on doit s'efforcer de le faire sérieusement.

— Vous avez raison. Reprenons notre marche. »

Ils avançaient lentement dans la nuit, dans l'épaisseur de la forêt. Au-dessus d'eux les branches et les feuilles, à peine agitées par un vent léger, se découpaient sur les cieux sombres baignés de lune, piqués d'étoiles.

Il se souvenait également du contenu du cahier. Et il en connaissait maintenant par cœur de longs passages. Il se récita en silence le texte qui justifiait principalement leur expédition nocturne.

« Dans la forêt sauvage,
 En respectant les vieux usages,
 Fidèle à une pratique sans âge,
 Au milieu de la claire nuit,
 Entre le soir et le matin,
 Sous les nuages qui s'enfuient,
 Et sous la face de la Lune
 Luisante et ronde au firmament,

Avec un fer neuf, une lame inusitée,
 Une fourche de coudrier,
 D'un seul coup, ou de trois au plus,
 Tu couperas,
 Avec un fer neuf, une lame inusitée,
 Une baguette de sureau,
 D'un seul coup, ou de trois au plus,
 Tu trancheras !

Avant que vienne le matin,
 Montrant grande dextérité,
 Avec une tige d'étain,
 La forte verge de sureau
 Tu évideras,
 Ou bien une tige d'argent,
 La riche moelle du sureau
 Tu remplaceras !

Dans la forêt sauvage,
 En respectant les vieux usages,
 Fidèle à une pratique sans âge,
 Toute la nuit demeurant sage,
 La femme à ton côté,
 L'homme à ton côté,
 Tu méditeras.

Dans la forêt sauvage,
 En respectant les vieux usages,
 Fidèle à une pratique sans âge,
 Retiré du domaine des hommes communs,
 Avant que vienne le matin,
 Un lieu sûr des plus élevés
 Tu atteindras.

Et, très haut, comme le sceptre d'un roi guerrier,
 Haut ! Très haut ! Ta neuve baguette,
 Dans le matin pur et magique,
 Tu brandiras !

Dans la forêt sauvage,
 En respectant les vieux usages,
 Fidèle à une pratique sans âge. »

Il se souvenait de la mention, portée en marge du texte, sur la page du cahier. Autrefois, sur l'indication de Carmen, il avait indiqué : « Ou de cuivre. De cuivre, étain, bronze, argent ou or. Pas de laiton. ».

Il avait opté pour le cuivre : le coût de la tige qu'il avait fait façonner dans une usine de décolletage à une cinquantaine de kilomètres de là, en terra incognita, près d'Amboise, lui avait paru suffisamment élevé.

Tous deux posèrent avec précaution au sol, en s'assurant de leur stabilité, leurs lanternes aux flammes tremblantes. Les mèches remontées, la lueur des lampes, aidée de la lueur lunaire filtrée par les bois, fit un peu reculer les ténèbres.

Bertrand tourna le cadran de sa montre vers les lampes. Il serait réellement minuit, entre une heure cinquante-huit minutes et une heure cinquante-neuf minutes. Ceci en tenant compte de la longitude du lieu et de la correction due à l'heure légale d'été.

Il eut des difficultés à reconnaître, dans la relative obscurité, les branches choisies lors de la journée précédente. Il ne les avait pas marquées sur la recommandation de Sylvie Armide afin de ne pas risquer de porter atteinte à leurs « potentialités sacrées » en les touchant prématurément.

Il enveloppa dans les tissus idoines, consacrés selon le rite du cahier, les branches prélevées sur les grands arbustes. De retour à l'occultum, après leur consécration dans les règles de l'art, il procéda au lissage des branches. Il para les extrémités de la fourche de coudrier des deux ferrures aiguës qu'il avait également fait usiner à Amboise.

Il connut quelques difficultés avec la baguette de sureau. Il avait au préalable procédé à une répétition, mais sans utiliser la tige de cuivre. Il avait fait pénétrer au cœur d'une autre branche un tube de laiton qu'il avait trouvé dans son atelier et dont il avait oublié la provenance : tout s'était alors déroulé à peu près selon son attente.

« Avec une tige pleine l'opération est plus délicate.

— J'ai lu cet après-midi un vieux livre, hérité de ma mère, dont un passage donne des indications concernant la confection du même genre de baguette : il y est précisé que la tige doit être chauffée...

— Je ne sais pas si cela facilitera l'opération... Le tube avec lequel je me suis entraîné est d'un diamètre inférieur à la tige ; mais je vais l'utiliser pour faire un avant-trou... Qu'est-ce que vous en pensez ?

— L'esprit des indications fournies par le cahier n'en sera pas notablement altéré, je crois. Quoique... Il vous faudra en tout cas au minimum procéder à la consécration du tube pour l'introduire dans l'occultum. Et ensuite à son exécution avant de le rendre à une destination profane, si vous l'en ressortez. Ne l'oubliez pas.

— Le temps passe ! Et tous ces rituels à accomplir ne vont pas accélérer le processus !

— Après, rangez le tube sous l'autel, alors. Vous l'exécuterez une autre fois. Ne vous en faites pas. Nous serons là-bas au lever du jour ! »

Une fois la tige dans sa gaine de bois de sureau il en habilla les bouts de grosses billes, en cuivre également. Avec son couteau neuf il dut rogner le sureau de deux ou trois millimètres afin de pouvoir les visser à fond.

Son travail achevé, il s'immobilisa un moment et se concentra. Après ce bref instant de recueillement il prit sur l'autel la baguette de cuivre et de sureau, la fourche de noisetier. Il les maintint croisées contre sa poitrine. De la main droite il saisit résolument la poignée de l'épée. Il la tendit, devant lui, vers le nord, vers l'autel, vers le cahier qui y reposait. Après avoir récité les formules prescrites par le rituel, il ouvrit le cercle protecteur qu'il avait fermé aussitôt après qu'ils eurent pénétré dans l'occultum. Il pivota lentement sur lui-même, bras tendu, en sens inverse de la rotation précédente. Sylvie Armide s'agenouilla devant lui une nouvelle fois ; au lieu de, comme lui l'aurait fait, simplement se déplacer, afin de ne pas gêner le mouvement circulaire de l'épée. Et de cette attitude Bertrand éprouva un grand contentement.

Ils quittèrent l'occultum, verrouillant derrière eux la porte. Ils traversèrent un couloir aux parois poudreuses et rejoignirent une cave plus petite donnant sur l'extérieur.

Ils avaient quitté l'abri du rocher et marchaient en silence sous les étoiles. En main leurs lanternes dont ils venaient de remplir les réservoirs, ils montaient à travers bois vers le point le plus élevé du domaine.

Plus ils avançaient, plus le plateau calcaire soulevait son échine. Les arbres s'espaçaient. Les arbustes se rabougrissaient. Arrivés au plus haut, ils firent halte. Ils dominaient à peine les cimes des arbres plus loin dans la nuit, la masse sombre des bois. La lune avait déserté les cieux. Il restait moins d'une heure avant l'aube. Sous les étoiles frissonnant sur la voûte céleste, ils méditèrent. Ils rêvèrent. Ils patientèrent.

Le ciel pâlit. La forêt parut plus profonde peut-être, plus inquiétante. C'était le matin tant attendu. Pas un nuage. Et dans ce matin pur, Bertrand Guethencar dégagea de l'étoffe qui la préservait sa baguette de magiste, et, aussi haut qu'il le put, se hissant même un moment sur la pointe de ces brodequins, il la brandit dans le soleil naissant.

« Nous te saluons, Soleil invincible ! Victoire !
À Toi, honneur, puissance et gloire !

Nous tournons nos masques hâves vers Toi, radieux !
Debout, et fiers, mentons levés, fermant les yeux,
Vers Toi, dans ta lumière, tendus vers les cieux,
Nous élevons haut notre sceptre merveilleux.

Qu'en ce digne sceptre Tu places ton ardeur !
Qu'il soit pour nous un soutien ferme dans la marche,
Un grand pilier où prendre appui !
Qu'il soit la sauvegarde dans l'adversité,
Une lance dans le combat !
Qu'il soit notre secours, un moyen de contrainte,
Un instrument de châtement !

Debout, dressés dans ta lumière,
Vers Toi, vers ton grand feu céleste,
Nous voulons que Tu nous éclaires,
Que Tu nous sauves de l'ombre froide et stérile !
Debout, notre sceptre brandi,
Droits, sur l'axe des mondes, entre ciel et terre,
Nous voulons nous hausser loin de la fange immonde,
Loin du vulgaire, loin des mentalités viles !
Nous voulons être les porteurs de ta lumière !

Nous voulons une âme féconde !
 Nous voulons un esprit fertile !
 Nous voulons que l'homme avance dans la lumière !
 Qu'il perde sa condition fidèle et servile !
 Qu'il s'exalte, lucide, Seigneur de lumière.

Bon Seigneur de lumière, Prince de ce monde,
 Nous t'honorons ! Nous voulons, enfin, ta victoire.
 Nous voulons ton règne et ta gloire. »

Il se tut ; puis baissa les bras. Il inclina brièvement la tête en rouvrant les yeux. Ébloui, il détourna aussitôt le regard. Peu après ils entreprirent de s'en retourner au vieux manoir.

« Je vais vous montrer une mare, oubliée des gens. Nous n'en sommes pas si loin. Il nous suffit de descendre vers le sud-ouest. »

Ils suivirent donc au retour un itinéraire différent. Ils quittèrent la lande, les taillis, pour s'enfoncer au cœur de bois denses et touffus.

« Ce coin de forêt n'est pas entretenu, pas exploité. Je n'ai jamais fait abattre d'arbres par ici. Ma mère non plus. Sans doute suis-je encore la seule à fréquenter ce lieu, à y maintenir par mes allées et venues quelques sentiers. Oui, la seule, avec les animaux sauvages... Je vais vous montrer « la mare aux vœux » !

— Pas étonnant que cet endroit ne soit plus fréquenté. C'est loin de tout, même de chez vous. Pourquoi les anciens amenaient-ils leurs veaux boire par ici ?

— Il n'est pas question de « veaux », mais de « vœux », mon Commandant.

— On venait faire des vœux près de cette mare, autrefois ? C'est ça ! Et quels genres de vœux ?

— Les femmes, seules, ou en groupes, jadis, s'approchaient du bord de cette mare, du bord de l'eau, et là, elles...

— Elles... ? Elles faisaient des vœux ? Un vœu ?

— Oui. Elles s'approchaient du bord, autant que possible. Et là, alors, elles urinaient. En pensant très fort à ceux qu'elles souhaitaient séduire, elles prononçaient à voix basse le nom de ceux qu'elles souhaitaient prendre aux pièges de leurs charmes, qu'elles souhaitaient voir partager leur couche, qu'elles souhaitaient marier. »

Ils étaient parvenus à proximité d'un trou sombre sur lequel se penchaient les arbres, et dans la boue duquel ils plongeaient leurs racines.

Dans la touffeur des bois aux branches mortes, aux fourrés inextricables, dans les odeurs lourdes, devant l'eau noire aux rives spongieuses, dans la lumière rare du matin filtrant difficilement au travers des frondaisons jusqu'à la surface du ténébreux liquide semblable à une épaisse liqueur immobile, l'on croyait assister à l'aube incertaine d'un monde encore en gestation, d'un monde nouveau ; ou au crépuscule d'un monde perdu, d'un monde oublié.

Songeur, en préservant du contact des ronces ou des aubépines le précieux fardeau de sa baguette enveloppée dans un tissu de fin lainage blanc, Bertrand Guethencar progressait lentement. Il suivait, à quelques pas, son aimable voisine. Il cherchait à discerner, à deviner sous ses vêtements sobres, simples, sombres, les formes de son corps souple et nerveux. Il

en oubliait son devoir de concentration sur la cérémonie venant de se dérouler, sur ses implications concernant sa nouvelle vie.

La voisine s'arrêta et se tourna vers lui. Il lui sembla qu'elle lui avait souri. Il s'était à son tour immobilisé. Avait-elle perçu un bruit inattendu derrière elle, derrière eux ? Il se retourna à son tour. Rien !

Elle était repartie. Il reprit sa progression derrière la silhouette menue. Elle s'arrêta de nouveau.

« Excusez-moi. Je n'aurais peut-être pas dû reprendre de tisane hier soir... Et après cette longue veille, ces longues courses, je n'en peux plus. Continuez. Le sentier débouche bientôt dans un autre plus large. Prenez à gauche. Suivez ce sentier plus large : il mène à l'allée qui dessert mon logis. Quant à moi, je vous rattraperai. Il me faut... Une petite pause me soulagera. »

Aussitôt elle retourna sur leur pas, descendit le sentier, et disparut rapidement derrière les troncs. Il reprit l'ascension de la pente douce ; puis il stoppa. Il l'attendit. L'attente lui parut longue. Il s'inquiétait. Il se décida : il dévala en courant sur quelques pas la piste étroite. Il ne souhaitait pas se montrer importun et mettre Sylvie Armide dans une situation embarrassante. Il se tint coi. Enfin elle réapparut.

« Je commençais à me faire du souci ! Vous n'avez pas eu un malaise au moins ? Cette nuit blanche...

— Tout va bien. Rassurez-vous !

— Avez-vous si peur de moi, pour tant vous éloigner afin de seulement...

— Je suis retournée à la mare... Rentrons à la maison. Allons disposer dans l'occultum, à la place qui lui convient et

de la façon qu'il convient, votre « neuve baguette », mon Commandant. »

CHAPITRE VII

Il relisait le cahier. Il méditait de longues périodes, dans l'occultum ou chez lui. Il s'entretenait avec Sylvie Armide ; elle lui faisait part de son expérience.

Elle lui parla également des activités qui avaient été celles de sa mère. Et le champ d'activité de madame Armide mère avait été bien plus vaste que celui de sa fille.

La mère de Sylvie, Sibylle Armide, pratiquait la magie blanche, et tout aussi bien, et sans vergogne, la magie noire. Ainsi s'expliquait sûrement la profusion d'arbustes, de plantes réputés toxiques croissant dans les jardins et aux abords de l'antique manoir : boisjoli, vétrate blanc, sabine, jusquiame noire, boispuant, dompte-venin... Si la plupart présentaient une certaine utilité médicinale, Bertrand doutait que madame Armide mère les ait utilisés seulement pour « traiter » des animaux errants ayant causé trop de dommages ou des chiens jugés trop bruyants par un voisinage peu disposé à la passivité.

« Je n'ai pas en tout suivi l'exemple de ma pauvre mère. Peut-être n'a-t-elle pas toujours procédé dans... son art, avec toute la délicatesse souhaitable. Je ne puis lui en vouloir.

« Elle m'a conseillée autant et aussi bien qu'elle pouvait, qu'elle estimait devoir le faire. Passant parfois rapidement sur ce qui me paraissait essentiel, éludant trop souvent les questions de fond, insistant paradoxalement sur ce qui me

semblait des détails insignifiants. Par exemple, renouveler mon eau bénite tous les solstices ! La dite eau à prélever dans le bénitier d'une église un vendredi ou un dimanche de préférence ! Je ne l'ai pas encore fait, d'ailleurs. Il ne faudra pas que je tarde trop !

— Si j'avais su, j'aurais pu vous en ramener de Saint-Philbert de Navicelles, quand je me suis procuré... ce que vous savez. Vous en auriez eu au moment voulu.

— Selon ma mère ça peut néanmoins attendre jusqu'à la mi-août, l'Assomption. Et je ne vais plus en chercher par ici. Certains me regardent de travers. Une fois on m'a surprise quand... À Navicelles, justement. Et on m'a empêchée d'en prendre. J'ai même cru qu'on allait me frapper ! Je me rends à Tours, ou plus loin.

— Il n'y en a pas forcément beaucoup dans les bénitiers. Il vous en faut combien ?

— Assez peu. Je dois purifier la nouvelle eau bénite. La faire bouillir, en fait, en récitant quelques formules appropriées. Je le ferai en votre présence la prochaine fois, si vous voulez. Puis par « contagion » je fabrique, donc à partir de cette eau bénite, toute l'eau bénite dont j'ai besoin : un peu de l'eau bénite recueilli à l'église, dans de l'eau de puits ou de source ; que j'ai purifiée elle aussi au préalable. En ce qui concerne mon sel bénit, je le mouille légèrement avec de l'eau bénite, provenant de l'église, ou que j'ai fabriquée moi-même, et je le mélange bien ! Par contagion, même principe.

« Ma mère m'avait dit que, pour certaines opérations de magie... de magie noire, l'eau bénite d'église, pure, se montrait plus efficace. Il ne fallait pas la purifier comme j'ai dit tout à l'heure, mais la profaner... en quelque sorte. En fait pas la profaner, non, mais plutôt la... requalifier par une bénédiction spéciale. Je ne l'ai pas pratiquée encore. Mais j'ai vu faire ma

mère. J'ai conservé ses cahiers aussi. Je sais... Je vous montrerai ça également.

— De l'eau, j'irai vous en chercher à Navicelles.

— Ce n'est pas la peine, je peux...

— Non, non ! Ça ne me dérange pas, je vous assure. Au contraire, ça me ferait plaisir.

— ...

— Vous savez, j'ai recommencé à faire du vélo. À mon âge il convient de ménager ses articulations. Je préfère ça au jogging. Ce sera bon pour mon entraînement ! Ne vous en faites pas, oui, ça me fait plaisir de vous rendre ce petit service. »

Il avait repéré son itinéraire sur une carte d'état major. Moins de quinze jours après son expédition en quête d'ossements il retourna à Navicelles. À bicyclette, par les petites routes, par des chemins de traverses, entre champs, prés et landes, en forêt.

Il jugea le sentier descendant le sommet du coteau à travers les taillis, trop pentu, trop raviné et caillouteux. Il abandonna son vélo, le dissimula derrière un fourré et l'enchaîna à un tronc.

À pied il longea enfin un haut mur, et déboucha dans une petite cour, entre l'église Saint-Philbert et le haut du coteau. À droite la porte métallique à deux battants du presbytère était fermée. En face, l'église s'engageant de ce côté dans le sol, et dont on aurait pu saisir la gouttière pour se hisser sur son toit. Plus loin sur la gauche, les grandes portes de bois gris d'une cave creusée dans la craie du coteau. Et une maisonnette. Entre la maisonnette et l'église, à l'est, la sortie de la cour. Au-delà, la petite route étroite montant vers le sommet, les bois.

Les volets de la maisonnette étaient clos. En ce vendredi de début de l'été, personne ! Pas une rumeur venant du bourg.

Seulement le bourdonnement lointain d'un véhicule sur la départementale suivant la vallée, ou celle la franchissant.

Bertrand traversa la cour, contourna l'église en descendant la rue puis en gravissant la rampe donnant accès au porche. Les portes, celles de l'ancien cimetière, le pré en pente de la kermesse qu'il avait contribué à préparer, celles de l'église, étaient fermées.

Il tourna la poignée et poussa. Non verrouillée le battant dans le portail de l'église s'ouvrit en laissant s'exhaler une haleine lourde, d'une fraîcheur sépulcrale. Bertrand s'engagea dans la pénombre. Derrière lui le portillon se referma de lui-même dans son vantail avec un bruit mat.

Il marqua un temps d'arrêt. Ses yeux s'accoutumaient rapidement à la faible luminosité des lieux.

Une grande tribune de bois s'appuyant sur plusieurs piliers formait un étage au-dessus de lui au fond de l'église. Il remarqua les fonds baptismaux, qu'il jugea baroques et mastocs.

Le bénitier se trouvait près des fonds baptismaux. Il se composait d'une vasque de pierre disposée sur une courte colonne, et s'abritait au fond d'une niche dans la muraille, juste au-delà d'une porte.

Bertrand s'avança. Il jeta un coup d'œil vers le chœur, à l'autre extrémité de l'allée centrale, et à son autel aux doubles colonnes torsées, plaquées de stuc imitant le marbre ou le porphyre. Il leva un instant les yeux vers la voûte de bois, les poutres géantes tendues horizontalement et verticalement. Il se remémorait ce qu'il avait récemment lu à propos de Saint-Philbert. Il distingua les gueules de dragons sculptées dans les poutres, là où elles s'appuyaient sur la maçonnerie. Ayant franchi l'axe de la nef il dépassa la porte dans la muraille occidentale.

Arrivé devant le bénitier il sortit des poches de son treillis ses deux flasques métalliques. La vasque et son contenu lui parurent d'une propreté discutable. Il se pencha et huma le bassin douteux. Pas de relents suspects, toutefois ! Mais se justifiaient tout de même les précautionneuses consignes de la défunte madame Armide mère stipulant de faire bouillir l'eau bénite.

Il revissa les bouchons, secoua les flasques et les sécha avec un mouchoir. Il les glissa dans ses poches qu'il boutonna. Il renfila ses gants aux dessus ajourés ; l'un des derniers cadeaux que son épouse lui avait faits.

Un bruit, à proximité ! Derrière la porte toute proche ! Le rythme des battements de son cœur s'accélérait. Il s'approcha de ce qui constituait sûrement l'accès du clocher.

Curieusement un guichet vitré permettait de voir de l'autre côté. Dans une lumière pâle un homme, portant un pansement au front, se redressait. Au sol, près d'une boîte à outils, gisait le battant de la cloche. Bertrand aperçut les deux parties de la bride rompue, des boulons neufs et de grandes rondelles luisant faiblement en reflétant une lampe invisible.

L'homme du clocher avait remarqué sa présence et le dévisageait. Puis l'homme s'approcha d'un air décidé. Bertrand d'un coup d'œil s'assura du sens d'ouverture du battant. L'autre tira la porte à lui.

« C'était vous, avant la kermesse ! Vous venez vérifier les dégâts ! Le plancher défoncé, et tout ! Mais regardez donc ! »

Bertrand estima assez peu amène le ton employé par l'homme. Mais il ne s'en formalisa pas outre mesure. La réparation ne devait pas s'annoncer si facile qu'on l'escomptait. Et il avait pu constater que les chrétiens ruraux du cru ne

savaient pas se montrer sous des dehors affables. Bertrand pénétra dans la partie basse du clocher.

« On vous connaît vous, maintenant ! On vous connaît !

— Bien sûr ! Je suis venu vous aider pour la kermesse ; le jour où le battant est tombé.

— On vous connaît que je vous dis ! Évidemment qu'il est tombé le battant ! Et que vous êtes même pas venu voir ! Mais vous avez tout de suite su que c'était ça ! Pour cause ! Pour vous, pas besoin de venir voir ! C'était de votre faute !

— Pardon ?

— On vous connaît, maintenant, que je vous dis ! Le mauvais œil ! Voilà ce que c'est ! Vous avez jeté un sort sur le clocher ! C'est bien votre genre de combine ! On vous connaît ! Vous fricotez avec l'autre gueuse, cette saloperie de La Hardière !

— Mais... ! Rien ne vous permet de parler comme vous le faites de cette dame ! Je vous demande de bien vouloir faire l'effort de vous ressaisir ! De bien vouloir parler d'elle plus respectueusement ! Et de me parler sur un autre ton ! Et je...

— Qu'est-ce qui se passe ici, enfin ? Où vous croyez-vous ? Pas de tapage ici, hein ! Prenez conscience, enfin, de l'endroit où vous vous trouvez ! Dans une église ! »

Un prêtre, en soutane, les rejoignait. Bertrand s'avança pour le laisser entrer.

« Monsieur le curé, c'est celui qu'on vous a dit ! Celui qui vit avec l'autre sorcière, dans les bois de La Hardière ! C'est lui !

— Je vous ai vu ! Vous vous êtes servi dans le bénitier ! Vous avez pris de l'eau ! De l'eau bénite !

— Ça m'étonne pas de ce genre de type ! Ils en ont besoin pour leurs diableries, ces sauvages !

— Qu'est-ce que c'est que cette animosité ? ! On dirait plutôt que c'est vous les barbares ! Ces cris, ces gesticulations !

— C'est à cause de toi aussi que j'ai failli y passer, le lendemain du jour où le battant il est tombé. Je suis monté là-haut, et le bazar s'est mis en marche. Et la cloche m'a cogné la tête quand je me suis retourné en entendant un ronflement, celui du moteur ! C'est à cause de tes saloperies de sorts !

— Imbécile ! Vous auriez dû déconnecter l'horloge, la commande électrique, couper le courant !

— Évidemment, avec tes combines tu sais comment ça marche, toi ! Tu sais ce qu'il faut faire !

— Pas besoin d'être devin pour avoir une idée de la façon dont tout ce binz fonctionne ! Vous, curé, rappelez ce malade à la raison !

— Il faut tout de même avouer que tout cela est étrange, que tout cela est suspect ! Ces coïncidences. Vos... fréquentations !

— Faudrait l'exorciser, Monsieur le curé ! Même s'il n'a pas peur d'entrer dans une église, même s'il craint pas l'eau bénite !

— J'en ai soupé de vos conneries ! Bien le bonsoir, Messieurs ! »

Bertrand Guethencar n'avait pas fait un pas que l'homme au pansement l'avait repoussé violemment ! Bertrand bascula en arrière. La rampe de l'escalier fatigué montant à l'assaut du clocher s'effondra sous son poids. Il peinait à se relever. Il suffoquait sous le coup de la surprise, de l'indignation.

« Tu bouges pas d'ici avant que je te le dise, connard !

— Pauvre taré ! »

Le taré lui fonça dessus en brandissant un marteau. Bertrand paniqua. En se redressant il saisit le montant de la rampe, constituée d'une simple main-courante et arraché par sa chute. Il s'agissait d'un simple tasseau de bois qui lui parut une arme dérisoire. L'autre allait déjà l'atteindre ! Tout en se déplaçant vivement sur la gauche en pivotant sur lui-même, Bertrand le frappa. Un coup du tasseau sur le crâne ! Dans cet espace réduit l'autre heurta le mur et s'immobilisa. Les jambes du type fléchissaient lentement. Bertrand voulait ramener à lui la barre de bois, pour frapper à nouveau si nécessaire. Mais il se rendit compte alors qu'elle semblait attachée, collée à la tête de l'homme. Il se rendit compte que la tête de l'homme oscillait aux secousses qu'il imposait au morceau de bois. Et ce morceau de bois, Bertrand se refusait toujours à le lâcher !

D'une secousse plus brusque, d'une torsion... le clou se dégagea du crâne. L'homme s'écroula.

Bertrand regardait alternativement la pointe rouillée et sanglante traversant l'extrémité du bout de bois et l'homme affalé, la joue contre le dallage.

Il demeura un instant interdit. Mais les glapissements hystériques du prêtre le tirèrent de son inertie.

Il rejeta la hampe de bois fatale et se pencha sur l'homme allongé au sol. Il voulut tâter son pouls. La main de l'homme se refermait encore sur le manche du marteau. Après que Bertrand eut touché le poignet, les doigts, n'offrant aucune résistance, s'écartèrent doucement, libérant l'outil. Alors retentit derrière lui, au-dessus de lui, un cri, un râle, un long vagissement rageur !

« Malleus maleficorum ! Malleus maleficorum ! »

En un réflexe précis Bertrand referma ses doigts sur le marteau, sur son manche, et il se retourna tout en se relevant, se détendant comme un ressort !

Il distingua la pointe ! Il sentit, au niveau de l'œil, de la pommette, le déplacement d'air provoqué par le tasseau lui frôlant le visage !

Le prêtre reçut le coup de marteau à la tempe. Bertrand restait debout. Il respirait très fort et transpirait abondamment. Il prit conscience que, l'avant-bras à demi relevé, il agitait le marteau comme dans l'attente d'un nouveau coup à assener. Il s'inclina enfin sur le prêtre recroquevillé.

« Eh ! Curé ! Curé !... Ça va ? Curé, ça va ? »

Il examina la blessure à la tempe... La partie la plus étroite du marteau semblait l'avoir profondément défoncée. Bertrand eut un bref vertige et crut qu'il allait s'évanouir. Il ne voulait pas encore croire ce qu'il voyait, pas croire ce qui venait de se dérouler. Il laissa choir le marteau, retira ses gants pour prendre le pouls du prêtre d'abord, et de l'autre.

Ses craintes se confirmaient. L'horrible état de fait s'imposait à lui. Il se redressa en chancelant. Et il regarda ses mains ; ses mains qui venaient de tuer ! De tuer deux hommes ! Mais ce n'était pas ses mains seules, malgré lui, qui avaient tué ! C'était lui, lui qui avait tué ! Il s'efforça d'inspirer, de souffler profondément, de ralentir le rythme de sa respiration qui s'était emballé.

Comment expliquer tout cela ? Comment se tirer de cette affaire, se tirer d'un tel guêpier ? Expliquer aux enquêteurs l'aide pour la kermesse, le battant de la cloche, les os trouvés, l'eau bénite pour Sylvie Armide ? Il retrouva petit à petit un semblant de calme. Un minimum de lucidité lui revint. Il renfila ses gants.

« Sylvie ! Sylvie ! Sylvie Armide !... Oh, Sylvie !... Carmen, bon sang ! Bon sang, Carmen ! »

Ils les avait tués. Tous les deux !

Le heurt d'une porte... Dans l'église, à son autre extrémité, dans la sacristie ! Il avisa l'interrupteur à deux pas de lui. Et repoussa doucement la porte qui pivota silencieusement.

Depuis l'ombre régnant dans le clocher il aperçut au travers du guichet vitré une femme vêtue de gris traverser le chœur, faire une génuflexion en se signant de la croix devant l'autel, et se retourner pour descendre la nef par l'allée centrale. Il se réfugia dans un angle du clocher. Il entendait à peine le bruit des pas. La dame n'était sûrement pas du genre à porter des talons hauts et ferrés. Son âge apparent, sa mise discrète, supposaient plutôt des semelles basses et larges.

Par le guichet filtra une lueur un peu plus intense : on avait ouvert la porte de l'église ! On la referma aussitôt. La lueur s'estompa. Pour s'intensifier de nouveau brièvement. Des Bruits métalliques ! Ceux d'une serrure que l'on verrouillait. La femme après avoir fermé et verrouillé la porte de l'église quitta certainement le bâtiment par où elle était venue, par la sacristie, car Bertrand crut percevoir le léger claquement d'une porte et un autre bruit de serrure.

Il patientait. Il réfléchissait. Par moments il se trouvait presque au bord de la panique, et se ressaisissait, tâchait de retrouver un peu de calme, à défaut de sérénité.

La clef était peut-être restée sur la porte de l'église... Mais il lui semblait préférable de ne pas sortir par là ! Car si plus loin il y avait un mur assez élevé, la rampe d'accès était assez exposée aux regards. On pouvait le voir de la vallée, depuis la rue montant vers l'église. Un quidam passant par là pouvait entendre la serrure et le remarquer avant d'être repéré lui-même

par Bertrand. Quant à la sacristie, elle n'offrait pas d'issue ; la clef serait de l'autre côté de la porte, et si elle n'était pas sur la porte, crocheter la serrure, à condition d'en être capable, n'offrait pas une solution valable non plus. Et il ne se souvenait pas avoir vu de porte au dos de la bâtisse, pas de sortie vers la cour à l'arrière de l'église. D'après ce qu'il avait pu voir des lieux, ce qu'il pouvait en déduire, en supposer, la sacristie donnait directement dans le presbytère, ou dans la cour de celui-ci, derrière son haut mur, son portail de fer... Ou s'évader par un vitrail ? Casser un vitrail pour sortir ? Dangereux, peu discret, inenvisageable !

« Et tout ça pour un litre d'eau ! Peut-être moins ! »

Sortir ! Sortir ! Sortir... par le clocher ? Bertrand se souvint des préparatifs de la kermesse, de ses travaux dans le pré en pente, en contrebas de la cure, au-dessous du clocher. Il essayait de se remémorer l'apparence de l'endroit, l'apparence du clocher.

Il se souvenait. Il se souvenait de ce qu'il avait lu dans son livre, à propos du bourg de Navicelles, de ce qu'il avait lu concernant l'église Saint-Philbert, il se souvenait des illustrations, des photographies, des dessins du livre. Il se souvenait de la carte d'état-major avec laquelle il avait préparé son expédition à bicyclette à travers la campagne ! Cette carte il l'avait sur lui, pliée dans l'une des poches de sa veste de treillis.

La lueur du jour filtrée et colorée par les vitraux paraissait décroître et ne plus guère éclairer le fond de l'église, sous la tribune. De la place qu'il occupait Bertrand ne pouvait plus rien distinguer par le peu de lumière pénétrant au travers du guichet. Des ombres plus ou moins denses, plus ou moins distinctes se fondaient dans l'ombre de cette sinistre tombe !

Doucement, très doucement il revint vers la porte, sans trop s'approcher de la vitre du guichet. Lentement il découvrit la pénombre plus légère où baignait la nef, le chœur au loin.

Depuis combien de temps était-il enfermé ici ? Il se dissimula à nouveau et attendit encore. Enfin il se décida et après un court tâtonnement ralluma l'ampoule au-dessus de la porte du clocher. Il sortit et déplia sa carte. Il réfléchit encore.

Il reprit le marteau, et en remplaça le manche dans la main de l'homme au pansement, lui serra les doigts autour avant de le laisser retomber au sol.

Son regard s'appesantissait depuis un moment déjà sur les deux balais appuyés un peu plus loin contre la paroi. Un en fibre de coco, l'autre en paille de riz. Il finit par en détacher les yeux et s'inclina pour examiner le sol relativement propre : des dalles rugueuses, inégalement usées. Pas de traces de ses pas ! Les marches de l'escalier, en bois, avaient été grossièrement dégratées, particulièrement en leur zone médiane par quelques allées et venues, et peut-être par un balayage superficiel. Sur certaines marches s'étaient répandus des débris de bois et de la sciure provenant des poteaux vermoulus éclatés en leurs parties hautes par l'arrachage de la rampe lors de la chute de Bertrand.

Il prit le balai de paille de riz, puis le reposa. Il opta pour celui de coco dont les fibres ne projetteraient pas la poussière. Et il entreprit le plus précautionneusement possible, afin de ne pas la soulever dans les airs, de balayer les marches les plus basses. Il amassa sur le côté de chaque marche, en montant, la sciure et les débris. Puis il fit descendre cette poussière de la première volée de marches, de marche en marche, jusqu'en bas, où il en confectionna un petit tas. Il avait craint malgré tout d'y laisser des marques trop visibles par la suite, d'en entraîner sous ses pas.

Il ne voulait pas que trop de poussière se répandant dans l'air ne vint se déposer sur les cadavres, il renonça donc à balayer

l'escalier jusqu'en haut. Il examina le dessous de ses semelles. De la poussière y adhérait déjà. Il regarda autour de lui, cherchant quelque idée lumineuse dans la triste lueur glauque. L'armée, si elle préparait à l'idée de la mort, ne préparait pas à de telles situations !

Des chiffons étaient tassés dans le compartiment le plus large de la caisse à outils. Assez grands et résistants, sans tache grasse, il put s'en envelopper les chaussures et les nouer tant bien que mal.

Il transpirait. Il sentit une démangeaison au niveau d'un sourcil, puis du cuir chevelu. Il prévint son geste. Ne pas faire tomber de cheveux, de poils ! Pas ici ! Et se retenir de se gratter exigea de lui de gros efforts. Il demeura immobile un moment, maîtrisant sa respiration. La sueur s'évaporait lentement, les démangeaisons finirent par s'estomper. Un peu plus calme il inspecta encore l'endroit, minutieusement, systématiquement. Il ne laisserait derrière lui aucune trace manifeste, aucune empreinte grâce à ses gants retirés un instant seulement. Aucun indice. Pas ici, en bas, en tout cas.

Pas d'étage intermédiaire dans ce clocher carré et trapu. Pas d'autre point d'éclairage non plus que cette unique ampoule sale devant son abat-jour rond et piqué de rouille. Peu après son entrée ici, puis quand il s'était retourné vers le prêtre, quand il avait perçu son cri, son court baragouinage latinisant, quand il l'avait vu au-dessus de lui, il avait fugitivement remarqué la lueur du jour. La lueur du jour, là-haut, filtrant par le trou du plancher défoncé par le battant de la cloche. Depuis combien de temps ?... Combien de temps avait-il perdu ? À tergiverser, à s'énerver ? Combien de temps l'esprit dans le vide ? Combien de temps en suppurations vaines, en lamentations stériles ? Il faisait nuit.

Il aurait souhaité éteindre la lumière afin que l'attention de la femme, si elle revenait, ne fût pas attirée vers le clocher.

Mais il ne souhaitait pas escalader dans le noir ces degrés, grinçants et mangés par les vers.

Bertrand Guethencar pensa avec émotion à Sylvie Armide que peut-être il ne reverrait pas. Il se morigéna ! Ne pas se laisser aller ! Réfléchir et agir ! L'urgence : ne pas se laisser distraire et ne pas paniquer ! L'eau bénite ? Les flasques étaient toujours là, dans leurs poches boutonnées ! Il palpa ses autres poches. Oui ! Elle était là aussi, sa lampe de poche, plate, avec un feu rouge à l'arrière du boîtier, dont il se munissait pour ses excursions vélocipédiques, en cas de panne d'éclairage ! Il prit soin de l'extraire de sa poche en veillant à ce que rien, pas de déchet d'étoffe, de miette, ou autre chose, ne tombât au sol. Il s'apprêtait à appuyer sur l'interrupteur... Il changea d'avis. Lorsque les corps seraient découverts il était préférable que la lumière fût allumée : l'homme au pansement ne pouvait pas avoir bricolé dans une obscurité trop épaisse, et après sa mort et celle du prêtre il n'y aurait dû se trouver ici personne pour éteindre !

À pas de loup il gravit lentement les marches, tenant à deux mains le manche du balai, se refusant à toucher la rampe.

Il se glissa dans le chevêtre, entre de grosses et antiques poutres en prenant garde d'accrocher ses vêtements à un éclat de bois ou un vieux clou.

Si la structure le supportant paraissait toujours saine, le plancher lui-même, refait sûrement à une époque peu éloignée, de bois tendre bon marché, pin ou sapin, aurait mérité une totale réfection. Que le battant de la cloche ait pu le traverser manifestait l'évidence de sa fragilité. Il s'engagea avec prudence sur la surface rongée par les vers.

Bertrand avait décidé de s'échapper par l'une des grandes baies s'ouvrant dans les flancs du clocher. Heureusement, à Navicelles, même en période estivale, on n'en était pas encore aux spectacles son et lumière ! Pas de son. Que le murmure de

la brise dans le feuillage, dans le faîte du bâtiment. Que le bourdonnement lointain d'une automobile. D'une autre encore. Pas de lumière, que les phares lointains d'une de ces autos, quelques filets lumineux derrière des persiennes tirées.

Il se déplaça derrière les lames de l'abat-sons. Une autre des ouvertures n'en était pas munie. Dans la lueur lunaire il distinguait néanmoins contre la maçonnerie les restes d'un cadre qui avait dû en supporter.

Ses souvenirs se révélèrent à peu près exacts. Un arbre poussait à proximité du clocher. Mais ses branches ne venaient pas en lécher le mur comme, trop optimiste, il l'avait espéré. Les extrémités les plus proches n'en arrivaient qu'à un mètre ou un demi-mètre environ. Il se souvenait qu'il s'agissait d'un frêne. Mais dans l'obscurité il ne pouvait le vérifier. Un ailante, ou un frêne. Il souhaitait qu'il s'agît bien d'un frêne dont le bois avait la réputation d'une grande souplesse et d'une grande résistance.

Le plancher, observé avec la lampe de poche en masquant en majeure partie le réflecteur avec les doigts et en l'abaissant, se révéla effectivement perforé d'une multitude de trous de vers. La poussière, la saleté, les déjections d'oiseaux, avaient été piétinées, mais pas décapées par les allées et venues, autour de la cloche et au débouché de l'escalier.

Ses pieds emmaillotés ne laissaient pas d'empreintes manifestes. Le balai se montrait inutile ; point n'était besoin de nettoyer tout ou partie de la surface pour effacer ses traces ou les rendre inintelligibles. Il balaya un espace restreint pour justifier la présence du balai qu'il abandonnerait là.

À pas de velours il gagna une autre ouverture, au nord celle-ci, donnant sur le presbytère. Entre les lames il apercevait dans l'ombre la bâtisse, un peu plus bas que lui, sur le coteau qui s'élevait encore derrière l'église.

Les interstices de volets laissaient filtrer de la lumière. La fenêtre de la pièce contiguë, dont les volets n'avaient pas été fermés s'illumina. La première lampe fut éteinte. La deuxième s'éteignit à son tour. Mais une lueur diffuse émanait toujours de la fenêtre. On se déplaçait dans la cure. La femme ! La gouvernante du prêtre s'inquiétait de son absence et entreprenait peut-être de le rechercher... Bertrand respira profondément une dizaine de fois. Puis de la démarche de canard qu'il s'imposait pour ne pas monter sur ses chaussons improvisés il s'approcha de la baie ouverte sur le vide, sur la nuit, sur l'arbre.

Il pouvait être vu. C'était improbable, mais possible. Il fallait faire vite. Il hésitait. Il avait adopté le parti de sauter vers l'arbre, de s'accrocher à une branche. Il espérait que celle-ci n'allait pas se rompre, du moins pas brusquement. Il marmonna malgré lui.

« Le frêne, c'est souple ! »

Il s'efforçait de s'en convaincre.

L'épaisseur de la muraille, importante, l'éloignait d'autant de l'arbre. La partie basse de l'ouverture se constituait d'un plan incliné. Très incliné ! Il ne pourrait se tenir debout que sur le bord intérieur, là où le seuil de la haute et étroite baie était plat et horizontal. Avant de se mettre en position il essaya de repérer en dessous de lui, à travers le léger feuillage, à travers l'ombre, une branche susceptible d'être facilement saisie, d'un diamètre suffisant. Il en discerna deux. En sélectionna une, la plus élevée, en tant que première option.

Il hésitait toujours à monter sur le rebord et à se jeter dans le vide. Pourtant, plus que jamais, le temps pressait !

Il reprit le balai, en testa la résistance ; la résistance de la douille, de l'emmanchement sur la brosse. Sa décision était

prise. Plus de tergiversation ! Il bloqua la brosse du balai dans un angle, en bas de l'ouverture, les deux côtés du dos de la brosse contre la pierre, le manche pointant vers l'extérieur. En tirant sur le manche il maintint la brosse ainsi en pression. Il était accroupi sur le rebord, un pied de chaque côté, en butée. Avec lenteur, se penchant de plus en plus en avant, en se relevant petit à petit, en maintenant toujours fermement le manche du balai, en avançant peu à peu, alternativement les pieds, en s'assurant à chaque pas, par une courte pause, de sa stabilité, il descendit le plan incliné dans l'épaisseur du mur.

Penché vers l'arbre, il tenait encore le manche d'une main, de l'autre il pouvait presque toucher les feuilles. Il se concentra, face au vide. Il prit conscience de la fraîcheur de l'air nocturne comme la brise pénétrait sa mince chevelure taillée en brosse et provoquait sur son crâne l'évaporation de sa transpiration.

Il releva un peu son bras gauche avec lequel, en arrière, il se tenait au balai. D'une poussée il projeta le manche vers le haut, vers l'intérieur du clocher. Il se laissa basculer en avant. Il entendit le balai heurter le plancher. Il traversait déjà le feuillage. Déséquilibré peut-être par la projection du balai, peut-être en ramenant son bras vers l'avant, il manqua sa première prise. Il n'eut guère le temps de réfléchir, de savoir si la deuxième branche qu'il saisit, et put retenir celle-là, était bien la deuxième option sélectionnée un peu plus tôt. La branche plia. Il la lâcha. Il tomba au sol, sur les pieds, mais fut emporté dans la pente du terrain sur quelques mètres. Il s'arrêta, enfin, les mains dans l'herbe. Rien de cassé !

Il avait eu l'impression de provoquer un grand vacarme. Le balai, les branches qui lui fouettaient le corps et les bras qu'il tendait devant lui, devant son visage. Pas de blessure, non ! Il ne sentait rien. Peu de bruit en fait ; pas de réaction dans le presbytère.

Dans la nuit, la lueur rare de la lune, plié en deux, il prit sa course à petits pas pressés, vers le haut de la prairie. Il trébucha. Les chiffons ! Il les garda aux pieds ; si jamais on soupçonnait lors de... l'accident la présence d'un troisième homme, si jamais des chiens policiers... Il dut ralentir sa progression. Il gravit la prairie, contourna le jardin. Le roc affleurait. Et il escalada bientôt un chaos rocheux plus abrupt. Il parvint dans les bois. Il n'avait jamais rechigner, plus jeune, devant le parcours du combattant, le franchissement du mur de clôture présenta assez peu de difficulté, contrairement à ce qu'il avait redouté. Les chiffons se dénouèrent plusieurs fois en traversant des taillis, mais il les conserva. Il brûlerait tout ce qu'il portait, et les chiffons aussi, dès son retour ! Il eut de grandes difficultés à retrouver sa bicyclette. Puis il crut un instant avoir perdu la clef de son antivol malgré la chaînette qui la retenait à sa ceinture. Une fois en selle il retira les guenilles qui entouraient ses chaussures. Tous feux éteints, en cette sombre nuit il s'en retourna chez lui.

CHAPITRE VIII

Son voyage nocturne à aucun moment n'avait provoqué d'aboiement. Il n'avait ni croisé, ni aperçu, ni entendu quiconque lors de son périple prudent. Il n'alluma pas. Il ne voulait pas qu'un éventuel rôdeur remarquât la lueur trop vive des néons filtrant par les interstices des volets de son atelier. Il dressa deux vieilles portes devant la fenêtre dépourvue de rideaux.

Le faisceau de la lampe de poche commença à palpiter. C'est à la lumière d'une bougie qu'il finit de se déshabiller et d'enfourner ses vêtements, ses chaussures, ses gants dans le Godin allumé un peu plus tôt. Toutefois il ne quitta ni son slip, ni son maillot de corps.

Il donna un coup d'œil autour de lui. Il hésitait à quitter la pièce avant la fin de la combustion. Au cœur de la nuit, malgré l'été, il faisait frais dans l'atelier. Par instants il tremblait dans la chaleur que dégageait le poêle et dont il sentait sur ses joues le rayonnement. Malgré son dos, sa colonne vertébrale, ses reins qui se trouvaient pénétrés d'un froid mortel, il décida tout à coup de brûler également ses sous-vêtements.

En se détournant il remarqua le vélo, appuyé là, tout près, contre le mur. Et les pneus ! Il quitta l'atelier, il courut dans le couloir. Aussitôt habillé il regagna l'atelier, démontra les pneus et les introduisit dans le foyer. Il activa le feu, secoua la grille du foyer.

Les résidus se consumèrent jusqu'à produire les débris les plus minces, les plus fins. Il avait mis trop de bois pour pouvoir récupérer bientôt les cendres et en dégager les fils métalliques des pneus. Il était épuisé, abattu. Il lui fallait se reposer, essayer de se détendre. Il lui fallait réfléchir. Il gagna sa chambre. Allongé, il sombra dans le sommeil avant de pouvoir déterminer quelle conduite il devait adopter.

Une oppression, comme un poids sur la poitrine !

Un cauchemar le réveilla. Et l'oppression se fit plus intense encore. Les imprévisibles événements de la veille l'obsédaient. Assis sur le rebord du lit, les coudes sur les cuisses, les paumes sur les oreilles, les doigts sur la nuque, il pleura.

En fin de matinée il avait fragmenté l'acier restant des pneus, mêlé les fragments à la cendre extraite du poêle, bêché une plate-bande du jardin en mélangeant les cendres à la terre.

Il monta ensuite sur le vélo d'autres jantes aux pneus usagés, conservées en dépannage. Il essaya le vélo dans la cour ; les dessins des pneus étaient différents. Ensuite il balaya et la cour et l'allée, jusqu'à la route, jusqu'au bitume.

La porte refermée sur lui, il demeura debout, voûté, bras pendant, inertes le long du corps. Il s'avança d'un pas lourd et s'appuya des deux mains sur la commode ; à travers la cire qui les protégeait, il voyait les fines veines du bois luire doucement dans la lumière tamisée. Il leva les yeux. Son reflet dans le miroir du hall le fit se détourner.

« Qu'est-ce que je vais devenir ? Mais qu'est-ce que je vais devenir ? »

L'appétit lui faisait toujours défaut. Il ne put absorber qu'un yoghourt très sucré. Il hésitait à regagner la chambre. Extrêmement las, il n'avait pourtant pas sommeil.

Au salon, installé sur un strict fauteuil LouisXIII il méditait sans profit, ressassant les événements de la veille.

« Que va-t-il m'arriver ? Qu'est-ce que je vais devenir ?... »

Comme s'il avait été un étranger il examinait cet endroit familier. Il le découvrait presque. Les motifs du papier peint, les défauts du plafond, les plinthes, les joints du carrelage, les pieds des meubles, la bibliothèque. Les livres sur les rayonnages. Les livres rangées sur les étagères des anciens placards aménagés dans l'épaisseur des murs, de chaque côté de la cheminée. Le dos des livres, de différentes couleurs. Beaucoup étaient blancs. D'autres rouges. D'autres de teintes incertaines. Reliures agrémentées de photographies ou de reproduction de peintures. Le bleu, foncé, le vert, étaient plus rares. L'orange revenait parfois, qui occupait de petites longueurs ici ou là ; des ouvrages de chez Payot ou Édilarge.

Il avait lu nombre de ces livres qui dormaient là, pleins et silencieux. Il en avait acheté la plupart. De ceux achetés par sa femme, il n'en avait lu que quelques-uns. Mais il les connaissait tous. Là-bas, les Peyramaure. Les Bourin, les Frain. Les Denuzière. Ce gros livre noir, une biographie dense de Catherine de Médicis dont Philippine jamais ne termina la lecture. Il scrutait les dos muets des livres. Il ne distinguait pas tous les titres. Trop éloignés, imprimés en caractères trop petits, il ne pouvait pas tous les lire. Et il n'avait plus les yeux perçants de sa jeunesse. Des volumes étaient couchés sur le sommet des autres, empilés, les titres à l'envers souvent.

Tout en haut, sur l'étagère la plus élevée de l'ancien placard de droite, dans l'angle le plus chargé d'ombre, à contre-jour, des ouvrages à la tranche beige, ou jaunie, claires, entouraient un autre, à la couverture noire, elle aussi, comme celle du livre sur Catherine de Médicis. Le cou tordu il s'interrogeait. Dans

l'angle de son champ visuel la fenêtre l'éblouissait, même si le jour baissait, si le soir, la nuit approchait rapidement.

Noirs, d'une épaisseur, d'un format comparable il localisa à nouveau le tome sur la Médicis, et certains autres, des romans de James Ellroy, Stephen King, Borniche... Mais celui-là, là-haut, près de l'angle... ? Il se leva. Il s'approcha.

Dans la pénombre, à trois mètre de haut, sur le dos noir et vertical, le titre demeurait illisible, composé horizontalement, en lettres ténues.

Il se rendit dans l'entrée, ouvrit le placard, au fond, et en ramena un escabeau de quelques marches. Il le déplia. Il alluma le lampadaire le plus proche. Il stoppa son ascension, redescendit et ferma les volets.

Il avait idiotement mal disposé l'escabeau. Il se trouvait trop éloigné de l'angle. Il remarqua que, comme sur plusieurs autres rayonnages des anciens placards, d'une bonne quarantaine ou cinquantaine de centimètres de profondeur, une deuxième rangée de livres était dissimulée par la première. Ici, également, dans un but de « saturation décorative », selon les mots de cette pauvre Philippine, les livres n'avaient pas été simplement avancés pour être plus visibles.

Plutôt que redescendre et retourner l'escabeau, Bertrand Guethencar étendit le bras et se pencha. Les livres étaient très comprimés les uns par les autres, il peina à l'extraire. Il reprit son aplomb sur la petite plate-forme, serrant entre les doigts de la main droite le livre, tirant de sa main gauche sur le montant du placard auquel il se tenait. Le livre glissa dans sa jaquette noire. Il put le rattraper et imprima une forte secousse à l'escabeau ; il se rattrapa au montant. Et la jaquette, en un vol incertain, tomba au sol.

Un lourd et épais livre gris. Il lut les noms des auteurs ; le titre, les titres ; une date sur la couverture grise. Il transpirait. Un vertige manqua lui faire perdre de nouveau l'équilibre. Il se

souvenait. Il se souvenait ! Ce livre, Carmen Bourranet le lui avait donné. Tout à coup, tout lui revenait en mémoire ! Et lui revenait en mémoire le cri, incompris alors, du prêtre au bas de la tour, au bas du clocher.

« Henri Institoris ». « Jacques Sprenger ». « Le Marteau des Sorcières ». « Malleus Maleficarum ». « 1486 ». « Texte traduit du latin ». Ce livre Carmen Bourranet le lui avait donné ! Le manuel de l'inquisiteur Henri Institoris. Malleus Maleficarum. Le manuel comportant les indications par lesquelles l'inquisiteur brisait les sorcières. Et terrible sous-titre ! « Malleus Maleficarum, maleficas et earum hairesim ut phranea potentissima conteres » ! Bertrand trouva un vieux dictionnaire de latin remontant à son adolescence, à ses humanités. Le maillet qui écrase, la framée qui transperce, les très antiques armes des anciens guerriers germains ! Malleus Maleficarum ! Le marteau des sorcières !... Malleus maleficorum : le marteau des sorciers.

La dernière fois... Non ! L'avant-dernière fois qu'il avait rencontré Carmen, elle lui avait donné cet ouvrage. Pas cet ouvrage seulement ! D'autres aussi. Elle avait insisté. Elle lui avait enjoint de les lire tous. Puis en dernier lieu de lire...

Comment avait-il pu oublier ? Comment ?... Et il avait promis ! Elle avait encore insisté, sermonné. Il avait juré ! Et il n'avait pas tenu ses promesses, ses engagements.

La dernière fois ils firent l'amour comme des damnés. Après qu'elle lui eut demandé où il en était de ses lectures, il avait répondu avoir commencé à lire. Il avait lu. In extenso, ou presque, le Malleus précisément. Le Grand et le Petit Albert, assura-t-il. Il avait certifié avoir commencé la lecture de... de... Il ne se souvenait plus.

Il devait retrouver les autres livres de Carmen. Ces livres devaient se trouver dans la malle, ou dans l'une des malles du grenier.

Mais les ouvrages confiés par Carmen Bourranet ne se trouvaient pas au grenier.

« Ces saloperies de morpions ne les auraient quand même pas... »

Il gravit encore les quelques marches de l'escabeau. Et il les trouva, les livres de Carmen, dans la seconde rangée. Peu après leur emménagement ici, Philippine lui avait dit un jour avoir pris ses vieux bouquins pour garnir les étagères du salon. Elle avait donc tout fouillé !

Au fur et à mesure des achats de livres les vieux bouquins, d'abord classés sur les rayons les plus inaccessibles, s'étaient vus relégués en deuxième rang, dissimulés, oubliés.

Bertrand posa les livres de la première rangée sur le dessus de ceux classés aux étagères inférieures. Il put dégager, extirper de la rangée du fond : « Le Grand Albert », « Le Petit Albert », les « Secrets et Initiation magique de Picatrix », « Le Dragon rouge », « Le Dragon noir », l'« Enchiridion du pape Léon », le « Grémoire du pape Honorius », les « Clavicules de Salomon ».

« Les Clavicules de Salomon » ! « Véritable Secrets des Secrets », « Révélation des Opérations Magiques » ! Bertrand ouvrit le volume et lu : « Souviens-toi, »... « que tu m'es plus cher que toutes les choses du monde »¹. Les larmes brouillaient sa vue. C'était l'ouvrage dont il avait tout juste entamé la lecture, avant de l'abandonner, autrefois. Avant d'être abandonné !

« Carmen ! Carmen, pourquoi m'as-tu abandonné ?
Carmen ! Carmen, *lama sabactani* ? »

1 Clavicules de Salomon. 1825. Préface.

Les volumes semblaient ne jamais avoir été séparés depuis leur arrivée dans ce salon. Déplacés en lot, sûrement. Mais il ne reconnaissait pas parmi ces volumes celui que Carmen lui avait plus particulièrement recommandé. « En dernier lieu » il devait lire... ? Elle lui avait même précisé que les autres ouvrages n'avaient qu'une valeur documentaire.

Quel livre devait-il lire en dernier lieu ? Le titre ne lui en revenait pas en mémoire. Ni son apparence non plus. Ce livre, à quoi ressemblait-il donc ?

Il reconnut d'autres volumes lus dans sa jeunesse. Plusieurs livres de poche parmi eux. Des romans d'espionnage ou de science-fiction, principalement. Il s'apprêtait à redescendre. Mais son regard s'attarda sur l'extrémité de l'alignement des vieux ouvrages poussiéreux. Les romans de science-fiction venaient de basculer dans l'intervalle récemment libéré. Un livre à reliure rigide, marron, restait debout contre le flanc du placard, du côté de la cheminée.

Pas de titre sur le dos plus décoloré. Non plus sur la couverture. Perché sur la tablette, tout en haut des échelons, Bertrand ouvrit le livre, tourna les pages de garde. Une petite feuille s'y trouvait coincée. Dessus, des lignes manuscrites. L'écriture de Carmen !

« Tu en connais le début, Bertrand. Je te l'ai dicté.

Prends et lis. Lis la suite. Toute la suite. Et si cela se peut, que cette lecture te soit profitable ; Κτήμά έίς άεί : un trésor pour toujours !

Un trésor que tu devras faire tien ; qui déjà est tien désormais.

Un trésor qu'il te faudra transmettre. Un don que, le temps venu, il te faudra toi-même donner.

C'est un don, Bertrand, qui t'a été fait, un don que tu as accepté. Mais un don exigeant, un don tyrannique et impérieux.

Carmen »²

Ses genoux tremblaient. Le papier collait à ses doigts moites. Il put le lâcher enfin, et referma le livre. En se maintenant à l'arceau au-dessus de la tablette, il descendit.

Bertrand Guethencar se trouvait assis à la lourde table à l'autre extrémité du salon, l'ouvrage, fermé, posé devant lui.

C'était là le livre ! Ce livre-là, qu'il aurait dû lire autrefois ! L'aspect en était celui d'un épais carnet, d'un registre à la reliure entoillée. Un aspect triste, terne. Une reliure un peu crasseuse, ou lustrée, près des angles.

Il approcha la chaise et ouvrit doucement la couverture. Puis il fit pivoter les pages de garde une à une. Il relut la note de Carmen. Sentant ses yeux s'humidifier il tourna encore les feuilles, avec lenteur et précautions.

Au milieu de la page : « CACEMPHATON MAGISTRI ». Un titre. Manuscrit. Du latin ? Du latin, sûrement ! Il repoussa son siège, courut jusqu'aux rayonnages chargés de livres et retrouva immédiatement son très vieux dictionnaire de latin, son vieux Goelzer, de Garnier Frères. Il revint aussitôt s'asseoir.

« Ca-tchemm-fa-tonn-Ma-djis-tri !...

Ca-tchemm-fa-tonn !... Ca-tchemm-fa-tonn ?...

Mot malsonnant ; obscénité... Obscénité ! ? »

2 « Κτήμά ἐς αἰί » s'écrit en lettres capitales : « ΚΤΗΜΑ ΕΙΣ ΑΕΙ » ; prononciation : ktêma eis aei. Cet aphorisme grec aurait pu être cité sous la forme « Κτήμά ἐς αἰί » (ktêma ês aei ; en effet « ἐίς » est équivalent à « ἐς »). Il s'agit d'une courte évocation de l'ouvrage de Thucydide (-460 environ - -397 environ) intitulé *Histoire de la guerre du Péloponnèse* (Livre I, XXII, 4 : « [...] Κτήμά τε ἐς αἰί μάλλον ἢ ἀγώνισμα ἐς τό παραχρήμα ἀκούειν ἕξγκεῖται. » ; ce qui se prononce : *Ktêma té ês aei mállonn é ágonisma áko-uéïnn xugkeïtai* ; et cela signifie, selon la traduction de Ch. Zevort : « Cet ouvrage est plutôt un bien légué à tous les siècles à venir qu'un jeu d'esprit destiné à charmer un instant l'oreille. » — THUCYDIDE. *Histoire de la guerre du Péloponnèse*. Traduction nouvelle par Ch. Zevort. Quatrième édition. Tome premier. Paris : G. Charpentier, libraire-éditeur. 1883. XIX p. et 461 p. P. 24).

« Cacemphaton Magistri » : Obscénité du maître !

Il tourna les pages suivantes. Tous le corps du texte était manuscrit, lui aussi. D'une écriture large et dense, vigoureuse. Serrée et régulière, connaissant parfois certains emballements. Il ne s'agissait pas là de l'écriture de Carmen. Ces lignes étaient d'une autre main. De celle de son vieux maître ? De celle de la personne... de la femme qui avait transmis le don, l'enseignement au vieil amant de Carmen ?... Une écriture virile ou féminine ? Virile ! Sinon celle d'une femme forte, assurée, déterminée. Et il s'agissait bien du texte, devenu familier, reproduit dans son propre cahier, rangé dans l'occultum de La Hardière.

Cacemphaton Magistri !... Comment fallait-il comprendre ce titre ? Pas une acception au premier degré de la traduction littérale, non ! Plutôt, d'après ce qu'il savait du contenu, convenait-il d'attribuer au titre le sens de « Cynisme du Maître », ou d'« Irrévérence magistrale ». Quelque chose comme ça... Quelque chose comme : « Magistrale Provocation », « Audace magistrale ».

Il parcourut les pages que Carmen lui avait dictées, s'attachant à relire certains passages. Puis il aboutit à une page vierge. Des pages vierges ; une de gauche, une de droite. Son cœur s'affola. Il redouta un moment que tout s'arrêtât là ! Et il redouta tout autant de trouver derrière l'épaisse feuille de papier jauni une suite au texte connu.

Sur la page de droite suivante, le texte reprenait. Et d'autres pages suivaient, couvertes de l'écriture dense mais aisément déchiffrable. Des pages et des pages de lignes nerveuses.

Carmen Bourranet, Bertrand en prit pleinement conscience alors, s'était montrée en définitive une maîtresse plus pressée de transmettre le don, l'enseignement reçu, qu'un professeur

empressé. Elle avait pris trop de hâte à se débarrasser du don qui lui avait été fait !

L'avait-elle réellement aimé ? L'avait-elle aimé, un peu, au moins ?

Machinalement Bertrand tournait les pages, absorbé par ses considérations maussades.

Il finit par fixer son attention.

« L'au-delà est en nous.

En nous. Autour de nous.

En ce monde-ci !

La divinité est ici, en nous.

En notre âme, en notre cœur.

Tout ce qui en ce monde,

Tout ce qui en l'être humain

Lui permet de se dépasser,

De se transcender,

D'accéder à une plus grande dimension

De lui-même, et des autres,

Voilà en quoi réside l'au-delà,

Voilà la divinité. »

Il demeurait immobile, penché au-dessus du livre, les avant-bras contre la table, de chaque côté, le bout des doigts sur les bords des pages. Il sortit de sa méditation et fit pivoter encore quelques feuilles.

« Sois respectueux envers les Dieux, si tu le veux.

Mais, toi, surtout, sois orgueilleux.

Ton orgueil te rendra maître de ta vie,

Maître de ta mort.

Comme tu t'offriras à la Mort,
 Offre-toi à la Vie !
 Ne lui demande rien.
 Prends-la !

De cet instant d'éternité,
 Fais une très grande chose,
 Exemple, si tu le peux.

Mais si tes hauts faits, si ta gloire
 Ne sont pas impérissables,
 Quand bien même tous bientôt t'oublieraient,
 Quand, bien tôt, ton œuvre s'effacerait,
 Au moins que tu sois digne, et droit, et fier.
 Et tu seras un Dieu.

Aime et vis !
 Vis dans l'instant, vis totalement.
 Et tu connaîtras l'éternité.
 Et tu atteindras, tu franchiras les confins des portes du ciel.

Aime et vis ! Et meurs.
 Vis dans l'honneur, la dignité, l'orgueil !
 Vis ! Existe ! Et tu seras un Dieu. »

Plus loin, dans l'épaisseur du manuscrit, un autre passage l'arrêta. Dès le second paragraphe il sentit un frisson glacé le parcourir, ses cheveux se hérissèrent sur sa nuque, son cuir chevelu se tendre.

« Sache-le bien, il n'y a pas de plus noble mort,
 Que de se faire tuer,
 Ou bien de se tuer.

Que ton ennemi se croit victorieux ;
 Alors, si tu le peux, tue-le.
 Si à ce beau geste héroïque tu survis,
 Même un jour seulement,
 Déjà, vaillamment, tu triomphes du destin.

Si tous les vils blasphémateurs de la Terre,
 En une meute abjecte,
 Se lancent après toi,
 Sache-le, tu peux encore maîtriser ton destin.

Si des juges iniques, si des scélérats
 Veulent attenter à tes jours,
 Conserve ta sérénité.
 Sache-le, tu peux encore maîtriser ton destin.

Si l'on décide enfin de te faire périr,
 Si l'issue s'avère pour toi sûrement fatale,
 Si ta misérable vie n'est plus digne de toi,
 Ne crains donc pas la Mort !
 Et meurs selon ton choix.

Dans l'adversité la plus sombre, la plus contraire,
 Sache-le, tu peux encore maîtriser ton destin.

Tous les blasphémateurs de la Terre, prive-les de leur joie !
 À tous les juges, les scélérats, fais cette injure !
 Fais le choix de ta mort et de son heure !
 Donne-toi la mort,
 Dissipe le malheur.

La bouche pleine de terre,

Ou les yeux se consumant dans le soleil de feu,
 La poitrine explosant dans la fournaise,
 La Mort t'aimeras, tu aimeras la Mort.
 La Mort jamais ne déçoit.

Choisis la Mort ! Choisis ta mort.
 Ainsi tu ne seras pas humilié.
 Tu seras vainqueur.

Sache-le bien, il n'y a pas de plus noble mort,
 Que de se faire tuer,
 Ou bien de se tuer. »

Lentement Bertrand Guethencar se redressa sur son siège, se plaquant contre le dossier, relevant la tête. Son regard, dardé droit devant, se perdait dans le vague.

Il sortit de sa rêverie. Les feuilles avaient tourné d'elles-mêmes. Délicatement il appuya sur la tranche de celles qui spontanément s'offraient à lui. Curieusement il sentait la vie, la force de vie, le goût de vivre, à nouveau, petitement, sourdre en lui.

« Navigare necesse est. Vivere non necesse est.

L'une à l'autre elles s'opposent et coïncident ;
 Vie et Mort sont inéluctablement liées.
 L'une et l'autre tu dois aimer et réussir.

Surtout, que la Mort te devienne familière.
 Et alors, tu deviendras plus fort, et plus libre.

Alors tu pourras enfin vivre pleinement ;
 Pleine vie de l'âme, pleine vie de l'esprit,

Pleine vie du cœur et pleine vie de la chair !

Il est nécessaire de se battre pour vivre ;
Mais, sache-le bien, pas nécessaire de vivre.

Surtout, que la Mort te devienne familière.
Aboutissement, aussi accomplissement,
Elle nous fait régler notre dette au Destin.

La Mort, unique et ultime nécessité,
Rien ne s'y soustrait, elle seule est impérieuse.

Navigare necesse est. Vivere non necesse est. »³

-
- 3 « Navigare necesse est. Vivere non necesse est. » (*Il est nécessaire de naviguer. Il n'est pas nécessaire de vivre* ; ce qui dans le texte faisant l'objet de cette note est rendu en français ainsi : *Il est nécessaire de se battre pour vivre ; Mais, sache-le bien, pas nécessaire de vivre*). Cet argument, en latin ci-dessus, fut lancé, selon Plutarque (46 environ - 125 environ), à ses matelots par Pompée (-106 - -48). Le texte de Plutarque relatant ce fait nous est parvenu, rédigé en grec : « [...] Ἀνάγεσθαι δὲ μέλλων πνεύματος μεγάλου κατὰ θάλατταν ὄντος καὶ τῶν κυβερνητῶν ὀκνοῦντων, πρῶτος ἐμβάς καὶ κελεύσας τὴν ἀγκυραν αἶρειν ἀνεβόησε « Πλεῖν ἀνάγκη, ζῆν οὐκ ἀνάγκη. » Τοιαύτη δὲ τόλμη καὶ προθυμία χρώμενος μετὰ τύχης ἀγαθῆς ἐνέπλησε σίτου τὰ ἐμπόρια καὶ πλοίων τὴν θάλασσαν, ὥστε καὶ τοῖς ἑκτός ἀνθρώποις ἐπαρκέσαι τὴν περιουσίαν ἐκείνης τῆς παρασκευῆς, καὶ γενέσθαι καθάπερ ἐκ πηγῆς ἀφθονὸν ἀπορροῆν εἰς πάντας. »

Voici une traduction se voulant élaborée et provenant du même ouvrage où l'on trouve et la version grecque et les versions françaises citées ici : « [...] Comme il allait se remettre en mer, il s'éleva un vent si impétueux, que les pilotes balançaient à partir. Mais Pompée, montant le premier sur son vaisseau, ordonne qu'on lève les ancres et crie à haute voix : « Il est nécessaire que je parte ; il ne l'est pas que je vive. » Par son audace et son activité, jointe à sa bonne fortune, arrivé en Italie, il remplit de blé tous les marchés et couvrit la mer de vaisseaux ; le superflu de ces provisions immenses suffit aux peuples voisins, et fut comme une source abondante qui coula partout sans interruption. » ; et voici une autre traduction, littérale celle-ci, du même texte grec : « [...] Or étant-sur-le-point de mettre-à-la-voile, un grand vent étant sur lamer, et les pilotes hésitant, étant monté le premier et ayant ordonné de lever l'ancre, il s'écria : « Nécessité est de naviguer, il n'est pas nécessité de vivre. » Or usant d'une telle audace et ardeur

Bertrand médita longuement. Ensuite il revint à la première page du « Cacemphaton » et le relut, le lut dans son intégrité. Enfin remplit-il son engagement à l'égard de Carmen, à l'égard de lui-même.

Il n'acheva sa lecture qu'au petit matin, lorsque la lumière d'un jour nouveau brilla au travers des volets ; il les ouvrit, en clignant des paupières. Ses yeux le brûlaient. Les oreilles bourdonnantes, la tête lourde, il rejoignit sa chambre et son lit. Sans prendre la peine de se déshabiller, il s'allongea, épuisé, mais étrangement serein.

Il le savait maintenant. Il savait que le don n'était pas un fardeau à supporter, mais une charge à assumer !

Une révélation ! Une explication ! Une libération ! Voilà ce que lui avait procuré la lecture du Cacemphaton Magistri : une libération. Si le Cacemphaton en sa première partie pouvait par certains aspects s'apparenter de certaines manières, plus spécialement aux « Clavicules de Salomon », il ne constituait pas seulement un recueil de préceptes stériles, de conseils, de rites aliénants. Au contraire ! Bertrand s'en persuadait. Même

avec une bonne fortune, il remplit de vivres les marchés, et de navires la mer : de-sorte-que même le superflu de ce préparatif (de ces provisions) avoir fourni aux hommes *du* dehors, et *qu'*une affluence abondante *venant* comme d'une fontaine avoir été *répandue* sur tous » ; *In* : PLUTARQUE. *Vie de Pompée. Les auteurs grecs expliqués d'après une méthode nouvelle par deux traductions françaises, l'une littérale et juxtalinéaire présentant le mot à mot français en regard des mots grecs correspondants, l'autre correcte et fidèle précédée du texte grec, avec des sommaires et des notes par une société de professeurs et d'hellénistes. Cet ouvrage a été expliqué, annoté et revu pour la traduction française par M. Bétolaud, professeur au collège royal de Charlemagne. Paris : Librairie de L. Hachette. 1845. 388 p. Chap. L, p. 228 (traduction *correcte*) et 229 (traduction *littérale*).*

Une autre traduction, très littérale, du texte grec rapportant la réflexion de Pompée adressée à ses marins pourrait être : *Nécessité de naviguer ! De vivre, pas de nécessité !*

dans cette première partie il convenait de dépasser les apparences.

De l'exotérique à l'ésotérique ! Il convenait de ronger l'os pour en sucer la « substantifique moelle » ! Sans doute la première partie était-elle plus particulièrement destinée à un esprit superstitieux ou croyant, afin de lui faire admettre, malgré lui peut-être, la possibilité d'adhérer à d'autres mythes, à d'autres rites. Cette première partie pouvait à elle seule justifier le titre de « Cacemphaton ». C'était une provocation à briser une aliénation, pour inviter, artificiellement, à se soumettre à une autre. Mais la deuxième partie, qui constituait assurément le véritable corpus de l'enseignement du Maître pouvait conduire à se libérer totalement aussi de l'aliénation éventuellement induite par la première partie, de l'aliénation qu'elle semblait vouloir imposer. C'était en la deuxième partie que résidait en fait toute la valeur initiatique du Cacemphaton. Et cette initiation n'était pas aliénation, mais libération !

Elle libérait l'homme d'une vérité illusoire. Elle libérait l'homme d'un vrai situé en dehors de l'homme, toujours ! D'un vrai situé en dehors du monde ! D'un vrai phantasmé, imaginaire ! D'un vrai irréel, fabriqué sur les bases d'une prétendue « révélation » trouvant sa justification en elle-même seulement !

De l'homme, seulement, en fait, en sa nature même, de la nature, émanait l'être. L'Être ! L'être de l'homme, du monde ! Et l'être n'émanait pas d'un Autre Monde, en marge du monde, au-dessus du monde, d'un monde meilleur, en marge du réel ! Pas d'un Au-delà du réel ! Pas d'un autre monde dont le monde, le vrai, ne serait qu'une simple marche ! Non !

L'homme était seul ! Face à lui-même. Face au monde. Seul ; et libre. Et en cela la condition humaine était belle. Et terrible.

Seul au monde. Seul avec le monde. Seul dans un monde à bâtir, à transformer. Seul dans une vie à se forger dans la peine, la douleur, la grandeur ; un isolement magnifique ! Et, nécessairement, en l'homme se trouvait le Prince de ce monde. En l'Homme ! En l'être humain.

« Vis ! Et aime !
 Et fais ce que tu veux,
 Fais ce que tu peux !
 Et meurs. Oui.
 Il n'est pas nécessaire de vivre ;
 Mais il est nécessaire de se battre pour vivre ! »

Bertrand Guethencar se tourna sur le flanc, étendit le bras, posa le plat de la main sur le livre brun, sous la lampe de chevet.

Avant d'avoir éteint la lumière il s'endormit l'esprit emporté dans le tourbillon de ces pensées insufflées d'allégresse. Son esprit flottait, s'élevant dans une douce lumière réconfortante. Il baignait, son être baignait dans cette lueur qui illuminait son âme, éclairait sa raison, lui apportait une vision totale de lui-même et du monde, de l'univers avec lequel il lui semblait ne plus faire qu'un. Il comprenait le monde, l'univers, comme le monde, comme le tout, le grand tout, le comprenait.

Il baigna un instant, une éternité, dans ce grand sentiment d'appartenir au monde, d'y être totalement présent, tout comme le monde, dans toute sa complexité, dans sa globalité se révélait à lui.

Ébloui, satisfait, après avoir éprouvé ce « sentiment océanique », après cette expérience d'une extase mystique et sauvage, sans s'éveiller tout à fait il se tourna vers le mur du fond, rabattit sur sa tête un pan du couvre-lit, et sombra dans les limbes plus sombres d'un sommeil profond.

CHAPITRE IX

Son rasage terminé Bertrand en estima la qualité en se frottant la mâchoire, d'un côté de la pulpe des doigts, de l'autre du dos des phalanges. Il fixait le miroir. Mais, déjà, il ne s'y regardait plus, ne s'y voyait plus.

Il se tourna vers la haute et étroite fenêtre, vers les arbres, le ciel. Entre les branches, au loin, il voyait des prés verdoyants. Son esprit battait mollement la campagne.

Des coups ! Deux coups d'abord. Puis trois. Il sortit lentement de sa rêverie. On avait manié le marteau de la porte d'entrée ! Il tira le rideau et sans hâte quitta la salle de bain. Il s'habilla, toujours sans précipitation, optant toutefois pour un polo plutôt que pour une chemise, et prit le temps d'enfiler une veste. Il descendit enfin de l'étage et traversa posément la maison.

Par la fenêtre de la cuisine il observa la cour. Il y vit la grosse Citroën. En accélérant le pas il se rendit dans le hall, déverrouilla et ouvrit le battant. Sylvie Armide arrivait à son véhicule.

Elle se retourna. Comme, s'étant avancé, Bertrand d'un bras à peine levé, paume ouverte, l'invitait à s'approcher et à entrer chez lui, elle s'avança, courut presque sur quelques mètres. Elle se reprit et ralentit sa progression ; tout en marchant vivement. Elle escalada bientôt les marches du perron, un sourire charmant et timide aux lèvres.

« Bonjour... mon Commandant. »

Des yeux, d'un signe de tête, en relevant un peu plus haut la main il l'incita à s'approcher encore, à pénétrer en sa demeure.

Plantée au milieu du corridor, semblable à une petite fille prise en faute, elle baissait, relevait les yeux, alternativement les portant alentour ou le fixant.

« Je m'inquiétais un peu, mon Commandant... Je ne m'inquiétais pas vraiment, mais, ce que je veux dire... Je m'attendais à votre visite. Je pensais que vous alliez revenir plus tôt. Maintenant, avec l'occultum, et tout ça... J'espère que je ne vous ai pas fâché, ou agacé, ou... Je ne vous dérange pas ? Je suis désolée, mais je me demandais... »

Sans la toucher il affecta de doucement la pousser par l'épaule vers le salon. Elle comprit son geste et s'avança. Il lui désigna un fauteuil. Elle s'y percha de la pointe des fesses, en serrant les jambes, les avant-bras sur les cuisses et les genoux, les paumes jointes, doigts légèrement repliés.

Troublée par le silence de son hôte elle ouvrait des yeux interrogateurs. Son sourire se faisait incertain.

« Je me demandais... Je pensais... Mais vous avez l'air d'aller bien. Vous avez l'air d'être moins tourmenté, par vos problèmes... c'est à dire... le don qui s'est rappelé à vous récemment.

« Avec vos capacités... j'ai pensé que j'avais eu tort, peut-être, de me plaindre à vous des ennuis que l'on m'avait faits à Navicelles, quand j'avais été chercher de l'eau bénite à l'église... Vous avez lu le journal ces derniers jours ?

— ...

— Vous ne l'avez pas lu ? »

Bertrand Guethencar hocha encore légèrement la tête en signe de dénégation.

« Je... Enfin, il me semble que nous sommes devenus amis. Du moins que... que je vous suis sympathique. Je crains... Je craignais que cette histoire vous ne l'avez prise trop à cœur. Et que chez vous, seul chez vous, en pensant à moi, vous ayez pensé aussi à celui qui m'avait bousculée et un peu rudoyée. Je me demandais si vous n'aviez pas pensé à lui un peu trop... un peu trop fort. Avec vos... dispositions !

« En lisant le journal... Quand j'ai lu ce qui était arrivé à l'église de Navicelles ! Que Marcel Greslet et le curé Floquet s'étaient entre-tués... J'ai pensé à vous ! Oui, j'ai pensé à vous. Tout de suite ! Je me suis dit que vous aviez pensé à moi, aux menaces et aux injures, aux désagréments que j'avais subis. Et que vous aviez pensé tout le mal possible de celui qui m'avait fait subir ça, que vous lui aviez souhaité tout le mal possible ! Et, je dois le reconnaître, j'en ai été flattée. Mais aussitôt... Quand j'ai bien réalisé tout ça, tout ce que j'envisageais en pensant à vous, ça m'a fait peur ! J'en ai été horrifiée !

« Vous me faites peur mon Commandant. Et pourtant... Pourtant, je n'étais pas soulagée de ne plus vous voir ces derniers jours. Au contraire. Au contraire ! Alors, comme vous ne veniez toujours pas, moi, je me suis décidée à venir chez vous.

— Dernièrement, je n'ai pas vu le temps passer. J'ai beaucoup lu. Et réfléchi. Médité. En particulier, j'ai lu...

— Oui ?... Je vous écoute. Si toutefois...

— ...

— En particulier, mon Commandant ?

— ...

— Hum ! Vous n'avez pas pensé de mal de mon agresseur, vous n'avez pas voulu du mal à mon agresseur ?... Vous n'avez pas voulu, consciemment ou non... ? Vous ne vous êtes pas concentré mentalement dans le but... afin que... ce qui est arrivé là-bas, arrive ?

« Vous n'y êtes pour rien j'espère, mon Commandant ? Il faudrait apprendre de toute façon, à vous contrôler davantage, à maîtriser vos passions, vos emportements. Il faudrait apprendre à ne plus vous emporter. Il faut apprendre... à prendre sur vous ! Vous pourriez, dans un moment de colère, je crois avoir déjà insisté là-dessus, j'y insiste encore, ne le prenez pas mal, vous pourriez dans un moment d'égarement faire du mal à quelqu'un... que vous aimeriez bien.

— Rassurez-vous, Sylvie Armide. Tranquillisez-vous. En l'occurrence je ne me suis pas spécialement concentré dans le but que vous évoquez.

— J'en suis heureuse ! Cela m'effraye vraiment, je vous le répète, cela me terrifie, la puissance de ce don ! Le fait que ce don se montre si puissant, tellement puissant qu'il aurait pu me venger... Mais aussi, je l'avoue, je dois bien l'avouer, et parce que c'est vous qui êtes le vecteur de cette force, cela... cela m'aurait fait... Aux tréfonds de moi-même, dans les replis les plus obscurs de mon âme, je veux dire... Oui, cela m'aurait fait plaisir que vous preniez, avec la force qui est la vôtre, avec l'intérêt que vous me portez, ça m'aurait fait plaisir que vous preniez fait et cause pour moi, que vous me défendiez, en quelque sorte, que vous me vengiez, oui ! J'y suis sensible ! Pardon... J'y aurais été sensible, oui, sûrement.

« Excusez-moi ! Je suis un peu... confuse. Je suis confuse ! Je... Je ne sais plus trop où j'en suis, je crois.

— Ne vous faites pas de souci inutile. De grandes forces, de diverses natures, parcourent le monde et l'agitent, que nous ne pouvons toutes connaître ou maîtriser. Ce qui est advenu est

advenu. Nous n'y pouvons plus rien, ni vous, ni moi. Vivez sereinement, vivons sereinement en attendant que vienne notre mort. Laissez-vous vivre. Vivez. Aimez ce que vous faites, rendre service aux gens. Aimez ceux qui vous aiment, s'ils méritent votre amour. Et vivez. Vivez, si m'en croyez. N'attendez pas, vivez. Pleinement. Heureusement. Assurément. Effrontément, vivez. Et quand viendra l'heure, la mort vous sera douce. Vous la prendrez avec indulgence. Et elle se montrera indulgente pour vous. Et vous mourrez sereinement, tout comme vous aurez vécu. »

Immobile, n'osant bouger, elle attachait son regard dilaté au sien, le visage tendu vers lui, vers lui toujours debout, derrière la table, si loin, devant elle.

Il ne paraissait pas hostile, mais... lointain, effectivement. Elle avait espéré un accueil plus chaleureux, tout en redoutant de se faire éconduire avec plus ou moins de ménagement.

Pas lointain, en définitive ! Le commandant Bertrand Guethencar se montrait en fait plutôt... distrait, peut-être. Absorbé par quelque songe. Absent.

« J'ai pensé à vous, oui. Et j'ai un petit cadeau à vous offrir. Je reviens tout de suite. »

Il sortit de la pièce. Peu après il était de retour et posait délicatement deux flasques métalliques sur le plateau de la table.

« Voici deux flacons d'eau bénite.

— Oh, merci ! Vous ne vous êtes pas rendu en ville exprès, au moins ?

— Pas en ville. Au village, seulement. À Navicelles. »

Il avait quitté des yeux les récipients plats et brillants. Son regard s'était relevé et planté dans celui de la guérisseuse de La Hardière, dont il s'était approché. Elle s'était levée.

« Et personne, personne ne pourra prétendre m'avoir vu puiser cette eau, pour vous, au bénitier. »

Il dut la rattraper, la soutenir. Il sentit contre lui ce corps de femme, souple et alangui, qui déjà se raffermissait, retrouvait son tonus, une belle et douce fermeté. À ce contact il éprouva une certaine émotion. Sous ce poids il se sentit bien campé sur le rude sol d'un monde cruel. Il se sentait peser lourdement sur le carrelage froid ; fermement, résolument il reprenait pied sur terre. « Assez plané ! », songea-t-il.

« Bertrand ! Bertrand !... »

Il la fit se rasseoir dans le fauteuil. L'œil hagard, elle considérait Bertrand Guethencar fixement. Elle se redressa, se cala au fond du voltaire, agrippées des deux mains aux accoudoirs. Puis soudainement elle se détendit et baissa la tête. Elle la releva aussitôt.

« Pardon, mon Commandant.

— Un malaise. Rien de grave, j'espère. Vous sentez-vous mieux ?

— Je crois. Oui... Oooh, Bertrand !

— Chuuut ! Remettez-vous. »

Longtemps ils restèrent face à face, lui debout, elle assise, les yeux dans les yeux. Fermant enfin les paupières elle bascula lentement la nuque en arrière et appuya le sommet de son crâne contre le dossier. Lui regardait ce cou, cette gorge offerte, cette

gorge de femme. Il y aurait mordu ! Il l'aurait volontiers couverte de baisers, mouillée de salive, ou d'autre façon ! Et un instant il s'en crut bien capable...

« Merci, mon Commandant. Merci ! »

Elle demeurait la tête en appui, à demie renversée, les yeux clos.

« Merci, pour l'eau bénite, mon Commandant. Ma mère, si elle pouvait être là, partagerait mon avis : je ne doute pas que cette eau soit chargée d'une vertu toute particulière ! »

CHAPITRE X

Sa méditation paresseuse se poursuivait. Et son intention d'y mettre fin tardait à se concrétiser. Pourtant il avait prévu de se rendre bientôt à La Hardière ; un peu plus tôt que d'habitude, car il avait encore décidément beaucoup à apprendre et il lui semblait progresser bien lentement !

Le programme annoncé par Sylvie Armide dans la perspective de sa formation de magicien-guérisseur s'était révélé plus dense qu'il ne s'y attendait. Il devait se familiariser avec de nouveaux termes, de nombreuses notions nouvelles qui ne lui étaient pas inconnus mais qui n'évoquaient pour lui rien de très précis. Rien de suffisamment précis !

Infusions et décoctions ne se distinguaient pas pour lui jusque-là et se confondaient sous l'appellation de tisanes. Et les teintures-mères ! Les huiles, macérées ! Macérées à chaud ou à froid ! Et les huiles essentielles ! Avec lesquelles on pouvait préparer des huiles de massage, en les diluant, par exemple, dans des huiles macérées ! Et les pommades ! Et les onguents, dans la composition desquels peuvent entrer des huiles, comme dans celle des pommades, mais, par contre, pas d'eau ! Et les lotions, pouvant contenir de l'alcool ! Les émulsions, se préparant avec une huile ! Et les vins toniques, excellents reconstituants ! Et les sirops !

Et les techniques de la dilution, mais aussi et surtout, de la dynamisation par succussions, nécessaires à l'élaboration des médicaments homéopathiques !

En ce qui concernait les préparations de ce type de remèdes, Sylvie Armide, avait précisé, en insistant, avoir recours à la méthode korsakovienne⁴ ! Méthode beaucoup plus simple à mettre en œuvre que celle prônée par Hahnemann ; et plus économe pour qui ne veut ou ne peut s'encombrer de trop nombreux flacons !

La préparation des poudres de plantes sèches, la confection de cataplasmes à partir de plantes fraîches, tout au début des cours et des séances de travaux pratiques, lui avaient donné une fausse impression de facilité, d'évidence.

La connaissance des vertus, des indications thérapeutiques des plantes, de leurs parties utiles, leurs modes de cueillette, de conservation, de préparation les plus appropriés, tout cela ne pouvait s'acquérir en deux ou trois jours. Et même s'il savait, plus ou moins, l'importance du règne végétal, des plantes dans la pharmacopée recommandée par les champions de la faculté eux-mêmes, il n'avait jusque-là qu'une piètre idée de la phytothérapie, de l'aromathérapie. Alors, de l'homéopathie ! Jusqu'à ce que Sylvie Armide lui mît entre les mains des ouvrages du bon docteur Valnet, des docteurs Horvilleur et Maillé, et de quelques autres fort compétents et très documentés auteurs.

4 Du nom d'un médecin militaire russe : Korsakov.

Il est tenu compte dans cette méthode de la quantité d'une solution mouillant les parois après qu'un flacon est vidé. Simplifions en indiquant simplement que cette quantité est assimilée à une goutte de solution. Il suffit alors d'ajouter dans le flacon l'équivalent de quatre-vingt-dix-neuf gouttes de solution neutre pour obtenir la dilution korsakovienne de niveau supérieur ; certains préparateurs, pour obtenir la dilution supérieur, ajoutent suffisamment de la solution neutre pour remplir le flacon. La méthode korsakovienne n'est pas autorisée, pas officiellement admise en France.

Il pensait ne jamais pouvoir accéder au niveau de connaissances de Sylvie Armide, mais toujours devoir s'en remettre aux nombreux et précieux ouvrages qu'elle lui avait fait connaître, ou à ceux qu'il s'était lui-même récemment procurés.

Seul, dans la pénombre fraîche de sa vieille demeure silencieuse, il souriait. Il se remémorait le sourire de Sylvie Armide après qu'elle eut déposé devant lui une pile des livres du bon Docteur Nature⁵. Il se souvenait de son ton enjoué : « Ne faites pas cette tête-là, Commandant ! Je ne vous demande pas d'en faire sans tarder une lecture intégrale. Une lecture sélective, de certains passages, de certains préambules, suffira. Dans un premier temps ! Courage ! En avant mon Commandant ! »

Sylvie Armide. Une brave femme. Oui ! Il décida, il formula pour lui-même, consciemment, sa volonté, si elle venait à faiblir, si elle le trahissait, de ne pas lui en vouloir, de rester stoïque ! Et l'hypothèse, une nouvelle fois évoquée, de cette éventuelle trahison de la part de cette femme, n'altérerait toujours pas sa sérénité. Cela n'altérerait pas l'amitié qu'il lui portait. Cette femme lui inspirait du respect.

Sans doute avait-elle eu à pâtir du don, qu'elle-même avait reçu, des capacités héritées de sa mère, tout autant sorcière que guérisseuse ; et bien plus que lui n'avait eu à souffrir du don reçu de Carmen. Elle, Sylvie Armide, avait eu sans répit à supporter ce fardeau, à supporter cette charge, à apprendre à en maîtriser l'application, en harmonie avec sa conscience, avec la « morale ».

Elle pouvait le trahir. Il se montrerait compréhensif et indulgent. Certes, l'on pouvait considérer que ce qui arriva à Saint-Pierre de Navicelles s'était produit à cause d'elle ! Mais certainement pas par sa faute ! Il ne lui en voulait pas pour tout

5 Le docteur Jean Valnet.

cela. Il ne lui en voulait pas des possibles conséquences. Il ne pourrait lui en vouloir si elle en venait à confier ses soupçons, ses certitudes à la police. Il se sentait capable de ne pas lui en vouloir, de ne pas s'emporter à son encontre ! Et il en était heureux. Heureux de se savoir capable de ne pas porter préjudice à cette femme aimable et sympathique. Il ne ressentirait pas de colère contre elle, même en une aussi tragique, une aussi fâcheuse circonstance ! Il en fut alors persuadé.

Pauvre Sylvie Armide, au physique ordinaire, ayant vécu désespérément seule au fond des bois, dans son manoir médiéval, aux antiques cavernes ! Pauvre petit bout de femme fragile, accablé du mépris de la plupart de ses contemporains ! Non, il ne pourrait s'en prendre à elle ! Elle était trop seule et malheureuse ! Elle lui était trop semblable ! Elle était pour lui comme une sœur, une consolatrice, une mère aimante, en dépit de son âge ! La violence susceptible de pouvoir émaner de lui par le don reçu ne pouvait pas se déchaîner contre cette faible femme !

Mais Sylvie Armide n'était pas une faible femme ! Elle avait résisté, malgré tout. Malgré tout elle se montrait digne, fière, droite. C'était une femme estimable, courageuse, forte !

La sonnerie du téléphone le fit sursauter... C'était Laure.

« ...Je vous écoute.

— C'est Laure !

— Oui. J'ai bien compris. Je vous écoute ma petite Laure.

— Je vous appelle de... de Navicelles. De la cabine sur la place. La petite place un peu en pente.

— À Navicelles, toutes les places, les deux, sont petites et un peu en pente.

— En haut il y a un genre de préau avec une grosse margelle en pierre ou en ciment ; et des toilettes publiques sur le côté.. C'est pour ça que je me suis garée là..

— La place de la Source, avec le lavoir. Bien ! Et qu'est-ce que vous faites-là ? Si ce n'est pas indiscret de vous demander ça... Du tourisme ?

— Je suis venue par Langeais. Je suis passé devant chez vous, tout à l'heure. Mais je n'ai pas osé m'arrêter. Alors je vous appelle. »

Laure se mit à pleurer à l'autre bout du fil.

« Il s'est passé quelque chose ?... De grave ?... C'est à cause de Joseph ?

— C'était ma faute. Mais je ne l'ai pas fait exprès !... Et puis ça va s'arranger rapidement ; on nous l'a dit.

— Laure, s'il vous plaît, de quoi s'agit-il donc ?

— Ça s'est passé samedi. Et c'est hier seulement qu'il a éclaté ! Il m'a frappée avec sa canne... J'ai pris les clefs de la voiture, près de la porte. Et je suis partie. J'ai dormi à l'hôtel... Je n'ai plus d'argent. C'est lui qui a le carnet de chèques...

— Vous n'avez pas chacun le vôtre ?... La confiance règne !

— Je ne sais plus quoi faire. Je n'arrive pas à me décider à rentrer à la maison. J'ai peur.

— Venez me raconter tout cela dans le détail, Laure. Et puis si vous n'êtes toujours pas tranquille, après avoir réfléchi à ce qui vous tourmente, vous pourrez rester ici.

— Vous êtes gentil.

— Ne roulez pas vite en venant, Laure. Soyez prudente. Les routes de campagne sont faussement rassurantes. »

Ce pervers narcissique de Joseph n'était pas mort ! Un instant il l'avait cru, espéré ! Mais non, ce n'était pas le cas. Un

« tant pis, encore un peu de patience » cynique perça brièvement hors de son inconscient. Cool ! Cool ! Dominer ses penchants naturels, ses mauvais instincts primaires !

Il progressait. Les mises en garde de Sylvie Armide portaient leurs fruits. Il s'était maîtrisé en entendant Laure parler de Joseph, et son esprit ne s'était pas trop emballé. Ses sentiments ne s'étaient pas échauffés d'emblée à l'évocation de ce grand connard prétentieux. Relax ! Relativiser. Ne pas cultiver son tempérament colérique. Relax ! Re-lax ! Peu lui importait ce lamentable Joseph. Mais quel sinistre individu, tout de même ! Frapper sa femme !

Qu'avait donc bien pu faire cette inoffensive Laure pour déclencher pareil châtement ? Aurait-elle... fauté ? Et sans le faire exprès, de plus ?

« ... Georges et Murielle nous avaient amené Julien. Ils allaient à leur salle de danse. Ils se préparent pour un nouveau concours. Ils font ça sérieusement. Et la mère de Georges depuis qu'elle est à l'hospice elle ne peut plus leur garder Julien...

— ... Ensuite, Laure ?

— À l'heure du goûter, je leur ai préparé, à Julien et à Eulalie, des bananes. Découpées en rondelles et écrasées dans du sucre. Je sais qu'ils aiment ça. Et c'est pas compliqué.

— J'en raffolais aussi quand j'étais gamin ; et des tartines beurrées sur lesquelles on râpait des carrés de chocolat !

— Moi aussi. Je me souviens. C'était bon.

— Et la confiture de tomate, celle de fraise ! Celle de rhubarbe ! Et la gelée de cassis ; violette, presque noire ! Ce goût ! Et aussi celle que la grand-mère nous faisait avec les baies de sureaux !

— C'est vrai. Toutes ces saveurs de quand on était jeunes.

— Ah ! Vous, vous l'êtes encore, jeune ! Moi, je n'avais pas de Nutella ou de Coca ! Mais les saveurs de ces goûters, de ces desserts d'alors... Quand je me les rappelle, j'en aurais pour un peu la larme à l'œil. Ces sirops, ces confitures ! Ces fruits ! Croquants ou fondants ! De toutes les couleurs ! Les prunes, jaunes, vertes, rouges, bleues ! Toutes ces douceurs qu'on ne savait pas apprécier à leur juste valeur. Ça allait de soi. Mais c'était sublime ! On l'ignorait, alors. C'était un luxe ! Ou c'en est devenu un. Les bigarreaux sucrés, les cerises délicieusement acides, dont les oiseaux se gavaient eux aussi. Les pommes, les poires, les pêches, les grappes de chasselas, cueillis sur la branche, à maturité, chez le grand-père... ! Les framboises, les mûres. Les noisettes, les noix. Les châtaignes que l'on faisait cuire dans le foyer de la cheminée. À cette époque un simple bol de mi-eau avec deux ou trois morceaux de sucre, avec de gros morceaux de pain, ou un simple bol de chocolat, c'était la fête !

— Du chocolat aussi je leur en ai fait. J'ai voulu leur en faire.

— Eh bien, vous les gâter... vos loupiots ! »

Re-lax ! Il avait failli dire : « vos chiards ! ». « Loupiots » lui vint néanmoins assez facilement. Laure s'épongeait de nouveau les yeux.

Serrant son mouchoir dans ses poings elle fixait silencieusement la surface de la table. Il étendit le bras et posa, se voulant rassurant, une large main virile sur les siennes.

« Dites-moi. Que s'est-il passé ! »

Y laissant l'autre elle sortit une main d'en dessous. Et de cette main elle serra celle de Bertrand. Elle releva son regard humide. Bertrand s'attendrissait.

« Vous êtes gentil de m'accueillir, et de m'écouter. Vous n'êtes pas comme Joseph. Je suis sûre que vous, vous n'avez jamais frappé votre femme, et que vous ne lui avez pas crié après sans arrêt, quand vous étiez là. On venait souvent ici. En semaine. On téléphonait avant. On vous laissait tranquilles tous les deux quand vous veniez des fois le week-end. Joseph, il ne voulait pas vous déranger. Je crois que vous étiez compréhensif avec elle. Oui, compréhensif ! Patient. Gentil, quoi !

— Je ne suis pas un ange pour autant, Laure. Dites-moi... Vous avez voulu leur faire du chocolat...

— ... J'avais mis le lait à chauffer. J'ai préparé les bols. Et puis les assiettes. Et j'ai préparé les bananes. Je sais bien, Joseph il me l'a répété assez que j'ai pas de méthode, que je fais tout de travers, que j'ai pas de tête ! Mais ça va jamais assez vite pour lui ! J'essaie de le satisfaire pourtant. J'aimerais qu'il soit content de moi. Mais je ne suis qu'une pauvre gourde, il a raison !

— C'est faux ? Vous, ne dites pas des choses pareilles !

— Le lait bouillait. L'anti-monte-lait claquait au fond de la casserole. Je leur ai dit : « Attention, c'est brûlant ! Je vous sers. ». Je vous assure, je leur ai dit ! Je vous assure !

— Ça paraît évident dans ces conditions...

— J'aurais dû faire le tour de la table ! Julien, il a voulu rapprocher sa chaise ; sans se lever, vous voyez. Il avait un bras sur la table. De l'autre il devait tenir sa chaise. Il m'a cogné le coude de l'épaule et... Et ils se sont mis à crier, à crier, à crier ! »

Laure pleurait, tout en regardant Bertrand et en lui pétrissant la main.

Bertrand se souvenait de la voiture s'arrêtant dans la cour de La Hardière. Il se souvenait de l'homme restant au volant, de la femme accourant, portant l'enfant brûlé par du lait renversé.

Le don avait fait le reste ! Horrible capacité du don ! Merveilleuse capacité du don ! Il cherchait au grenier les livres de Carmen. Sans les trouver. Il se souvenait de ses paroles inconsidérées et haineuses et de la pensée abjecte qui distinctement s'était formée dans son esprit à ce moment ! Il se souvenait des mots prononcés cet après-midi-là. « Ces saloperies de morpions ! »... Les livres, il avait cru un instant que les gamins les avaient volés ! Voilà ce qu'il avait redouté, ce qui avait motivé ce prompt emportement à leur égard.

Bertrand Guethencar s'était levé, maladroitement. Il aurait dû commencer plus tôt ses efforts, faire de plus sérieux efforts pour se contrôler. Il n'était qu'un animal, une brute !

Laure s'était redressée. Mais ses larmes redoublaient.

« Vous m'en voulez vous aussi !

— Non, Laure ! Oh, non, si vous saviez ! Non ! Un malheureux concours de circonstances ! Une simple imprudence du fils de Marielle. Un défaut d'attention d'une seconde.

— Joseph m'a traitée de pauvre conne, juste après. « Pauvre conne ! Pauvre conne, qu'est-ce que t'as encore fait ? ! ». J'ai fait ce que j'ai pu pour Julien, pour Eulalie. Puis l'ambulance est arrivée.

« Il n'a pas desserré les dents jusqu'à hier ; vers l'heure du goûter. Et puis là, ça a éclaté ! Il m'a frappée ! Il m'a donné des coups de canne ! Je ne lui avais jamais procuré aucune réelle satisfaction ! Qu'il disait. J'étais une femme détestable ! Une mauvaise mère ! Une épouse lamentable ! Pas même bonne au lit !

— Laure ! Laure, ne pleurez plus ! Ne pleurez plus ! »

Laure suffoquait sous les sanglots. Bertrand s'était approché ; rapproché encore. Il lui avait timidement, chaleureusement touché le bras. Elle s'était laissée aller contre lui. Il l'enlaça.

Il n'était qu'un animal ! Un mâle ! En rut !

« Ne vous dévalorisez pas à vos propres yeux en accordant trop d'importance aux reproches de Joseph. Joseph est très exigeant. Trop exigeant ! Surtout à l'égard des autres.

« On ne peut pas vous reprocher la maladresse d'un enfant. Seulement, peut-être, peut-on estimer que vous auriez dû prendre plus de précautions, que vous auriez dû prévoir l'imprévisible, peut-être peut-on estimer que vous n'auriez pas dû faire confiance à des mômes. Des mômes toujours turbulents, agités. Parce que ce sont des mômes, justement. À l'avenir vous saurez ! Vous anticiperez, vous imaginerez plus facilement les tenants et les aboutissants éventuels d'un geste apparemment anodin ; mais dont vous aurez tout de même perçu la dangerosité potentielle. Et ceci est à mettre à votre crédit : vous avez invité les gosses au calme en attirant leur attention sur le fait que vous manipuliez une casserole brûlante !

« Joseph est injuste ! Les reproches qu'il vous a faits à propos de cet accident sont injustes ! Et ses autres reproches également ! Lui, par contre, ce parangon de l'époux idéal, est-il donc si parfait pour vous accabler ? Vous reprocher d'être mauvaise au lit ! Le mufle ! S'est-il jamais soucié de découvrir ce qui vous fait plaisir, ce qui vous fait vibrer, ce qui vous aurait incité à briser la retenue inculquée par une éducation trop bigote, trop convenable ! Et lui, est-il donc si habile, est-il donc si bon au lit ? Je vous le demande ? !

— Je n'en sais trop rien ; à vrai dire. »

Elle avait levé ses grands yeux brillants vers lui. Il la dévisageait gravement ; et elle soutenait son regard. Il la désirait. Il souhaitait qu'elle s'offrît à lui, qu'elle se donnât à lui. Il la fixait toujours. Alors elle se serra résolument contre lui. Fermant les paupières, entrouvrant la bouche, elle tendit les lèvres vers lui, tout en se hissant sur la pointe des pieds. Il la baisa. Gentiment, doucement, longuement, profondément. Et il la caressa. Il la caressait en la pressant contre lui, la maintenant fermement. Tantôt ventre contre ventre, tantôt sa hanche à elle contre son ventre à lui, afin de permettre une plus grande latitude aux mouvements de sa main.

Joseph, décidément, ne savait pas y faire. Laure ne prenait pas beaucoup d'initiatives, certes. Pas du tout, même. Mais elle était pleine de bonne volonté ; il suffisait de lui dire ce que l'on attendait d'elle ! Et tout en elle fonctionnait convenablement. Il le constata rapidement. Il le lui révéla. Ses tout petits seins fermes se faisaient durs. Son corps mince, presque maigre, nerveux, répondait à toutes ses sollicitations. Prenant garde de ménager les endroits marqués d'hématomes par la canne de Joseph, il l'explora méthodiquement, complètement. Il lui fit prendre conscience de toutes les facultés qu'il recelait. Elle se tendait, vibrait, criait sous ses doigts, ses lèvres, ses dents.

Laure avait une assez jolie frimousse. Mais, jugea-t-il, un corps de garçon manqué ! De petit mannequin anorexique !

Heureuse capacité du don, merveilleuse capacité du don ! Il lui avait suffi de s'approcher de Laure, de fixer cette femme, d'oser laisser aller son désir, pour lui imposer sa volonté, ou plutôt lui faire partager ce désir !

Convenait-il de transmettre le don à cette brave petite Laure ? Serait-elle assez forte ? Saurait-elle se montrer capable de supporter une telle charge ? Mais sûrement le don lui serait

bénéfrique ! Ce lui serait un outil sans équivalent d'émancipation, d'accomplissement, de libération !

« Le don, il le faut,
Doit aller d'un sexe à l'autre ; il le faut.
Le don, il le faut,
Le don doit passer de la femme à l'homme,
De l'homme à la femme !
Et cette femme, il le faut,
Et cet homme,
Comme il se doit, jamais ne sont parents,
Ne doivent pas être du même sang ! »

Il se souvint du Cacemphaton Magistri. Laure n'était pas de son sang. Mais elle lui était apparentée ; d'une certaine façon. Qu'entendait le rédacteur du Cacemphaton par le mot « parents » ? Le membre de phrase « Ne doivent pas être du même sang », définissait-il le mot précédant ? Les parents étaient-ils seulement ceux qui sont de même sang ?

Et cette restriction impliquait-elle une obligatoire relation sexuelle entre maître et disciple ?

« Dans la forêt sauvage,
En respectant les vieux usages,
Fidèle à une pratique sans âge,
Toute la nuit demeurant sage,
La femme, l'homme à ton côté,
Tu méditeras. »

Le Cacemphaton ne semblait pas l'indiquer. Mais le laissait supposer, l'autorisait tout au moins. Sinon pourquoi inviter cet homme et cette femme, seuls pour un long moment, la nuit, à

demeurer chastes à l'occasion de la cérémonie de sanctification du « bâton de puissance » ?

Laure n'était pas du même sang. Il pensait qu'a priori elle aurait pu faire office de disciple. Même si cela devait poser quelques difficultés ; à cause de Joseph, d'Eulalie. Même s'il avait rêvé en tant que disciple d'une partenaire plus accorte, plus féminine, aux attributs plus harmonieusement développés. Des hanches un peu plus larges, une taille plus étroite, du moins plus marquée, des seins... de vrais seins ! Une vraie femme. Une femme comme... comme cette Raymonde Badaire, cette jolie fille au regard vif avec qui il avait bu un café à La Hardière.

Après avoir grignoté trois ou quatre biscottes, Laure, emmitouflée dans une robe de chambre de Bertrand, entre deux gorgées de son Banania, s'absorbait dans la contemplation de son bol. Elle releva enfin la tête.

« Bertrand. Je... Qu'est-ce que vous allez penser de moi ? Je ne sais pas comment j'ai pu... Mais...

— Laure, regrettes-tu ? N'as-tu pas éprouvé du plaisir ? N'as-tu pas ressenti de la joie ? N'as-tu pas vécu quelques instants de bonheur ? N'as-tu pas vécu ? Ne t'es-tu pas senti vivre ? Vivre, un moment ?

— Oh, si, Bertrand ! Si ! Mais... Mais ce n'est pas bien ce que j'ai fait. Me jeter comme ça dans vos bras... Vous devez me mépriser maintenant !

— Je ne te méprise pas Laure. L'amour, avec un grand « A » ou un petit « a », n'est pas méprisable. »

Elle se leva et précipitamment vint l'enlacer maladroitement de ses faibles bras. Toujours assis il sentit à travers l'étoffe des manches les bras osseux contre sa joue, son cou. Elle lui pressa la tête contre sa poitrine étique. Et dans ce matin impur, malgré

lui, comme un roi guerrier de jadis en mal de viol il brandit « haut ! très haut ! » un sceptre redoutable.

Bertrand la prit contre la table de la cuisine après l'avoir retournée et plaquée contre le plateau de chêne. Il pensait à Raymonde Badaire. Il aboutit rapidement, entraînant Laure qui le précéda de peu ; avant que le bol, heureusement, parvenu au bord, ne tombât sur le carrelage. Il se pencha sur elle, l'écrasant de tout son poids. Gémissant doucement elle ne bougeait plus.

Il se releva, se rajusta. Regrettant sa brusquerie, son manque d'attention, il se rassit sur la chaise la plus proche et attira Laure sur ses genoux. Elle nicha la tête au creux de son épaule. Il lui baisa les cheveux, se forçant à montrer de la tendresse et lui massa gentiment la tempe, l'épaule, les flancs.

Avec un peu de patience il aurait pu parvenir à en faire une maîtresse plus entreprenante, plus ardente. Mais elle n'était tout de même pas son type. Trop maigre, trop squelettique ! Menue, fragile, elle demeurait blottie dans son giron, contre son large buste réconfortant. Et déjà, il commençait à la trouver pesante.

Agitée de petits spasmes, elle se mit à pleurer.

« Qu'est-ce qu'il y a, Laure ?... Dis-moi !

— Eulalie doit se demander où je suis. Elle doit être malheureuse. Et Joseph... Elle doit encore avoir mal. Affreusement mal !

— Il y a une guérisseuse qui vit tout près d'ici, de l'autre côté du vallon. Elle « touche » les brûlures. Elle fait « passer le feu » ! Et, plus de neuf fois sur dix, les brûlures qu'elle traite disparaissent sans laisser de traces, sans laisser de cicatrices ! Dans son domaine elle a une bonne réputation d'efficacité. Vous pourriez lui conduire les gamins s'ils souffrent toujours, si les séquelles ne sont pas belles à voir. »

Elle se redressa, les yeux agrandis.

« Joseph ne voudra jamais ! Marielle non plus ! Et je ne pense pas que ce genre de farceuse, ce genre de filou... »

Il avait eu raison de douter de ses capacités à assumer le don ! Une mentalité trop étriquée, un esprit trop obtus ! Sans doute, comme en matière sexuelle, Laure pouvait-elle s'amender ; sans doute pouvait-on l'éduquer... Mais, l'éduquer, il ne voulait plus en fournir l'effort. Il décida qu'elle n'en valait pas la peine, même si elle était bien gentille !

Comme elle s'était tournée vers lui en se redressant il avait planté son regard dans le sien. Et il souhaita, il voulut qu'elle désirât retrouver son mari, son Joseph, et sa fille, Eulalie. Elle détourna la tête. D'une main ferme il lui prit le menton.

« Regarde-moi, Laure ! Regarde-moi ! »

CHAPITRE XI

Pas un fardeau à supporter. Une charge à assumer ! Mais cette charge comment l'exercer avec le plus de pertinence, de... justesse ?

Il assistait, parfois, à la demande de celle-ci, Sylvie Armide, dans le traitement de certains de ses clients, de ses patients. Il ne dirigeait pas les séances. Elle lui avait demandé de « prier » pour le soulagement de ceux qui avaient recours à ses services, à leurs services ! Aussitôt après lui avoir demandé d'essayer en ces occasions de faire une prière pour que la force du don contribuât à soigner le malade, car il s'était toujours agi de questions de santé, elle s'était reprise. Elle lui avait demandé de « se concentrer » dans ce but.

Selon Sylvie Armide, Bertrand se révélait plus qu'un simple auxiliaire. Son influence se révélait d'un grand secours. Entre autres exemples, il apprit que le précieux concours qu'il apportait avait permis de mettre fin à certains cas d'eczémas particulièrement rebelles !

Lui, jouait le jeu ; sérieusement. Il se concentrait. Il imposait les mains, soit en fermant les yeux, soit en les gardant ouverts. Il fixait le malade, ou simplement le membre, la zone malade, en s'efforçant de faire passer par son regard un maximum d'énergie. Ces essais ne lui permirent pas, d'après les rapports que lui faisait la guérisseuse de déterminer si l'une de ces méthodes se montrait plus efficace que les autres. Le nombre

de séances, variable, même pour des cas paraissant semblables, ne fournissait pas d'indications très probantes vu le manque d'expérience et de recul de Bertrand. Les clients guéris revenaient la remercier, lui téléphonaient, ou lui écrivaient : il croyait donc volontiers Sylvie Armide ; depuis qu'il intervenait les « traitements » apparaissaient d'une plus grande efficacité !

Mais cette plus grande efficacité était-elle due au don, vraiment ? Ou à un effet « blouse noire », ou plutôt « blouse noire et costume sombre » plus intense ? Ou, pour les cas où des médications étaient employées et prescrites, la saison avait-elle donné des plantes plus riches en principes actifs, ayant permis l'élaboration de drogues plus puissantes ? Quoiqu'il en fût Bertrand se persuadait plus encore, malgré sa froide raison raisonnée, de l'efficacité, de la puissance du don.

Cette efficacité, cette puissance, il les connaissait. Il les savait. Mais il répugnait à les admettre tout à fait.

Pourtant, à l'exercice du don, il s'y était résolu ! Pourtant il y était déterminé ! Mais aussi, s'ancrait tout au fond de lui la conviction que la destination du don ce n'était pas cela. Pas un simple petit remède pour les petits bobos du corps ! Le don n'était pas qu'un simple outil, à utiliser et à oublier dans une armoire, fut-elle à pharmacie, en attendant la prochaine opportunité !

Il était bien plus qu'un simple outil ! Le don était une arme ! Une arme forgée dans quelque très ancienne fournaise ! Par quelque esprit ardent et libre et fort ! Oui, le don, c'était d'abord le Cacemphaton Magistri ! Son message, son enseignement ! Une arme dont la possession, la compréhension rendait plus fort, plus libre !

Des bribes du Cacemphaton lui revenaient à l'esprit. Le Cacemphaton : une arme contre l'oppression ! Contre la tyrannie ! Contre ses aspects pernicioeux, sournois ! Contre ses aspects concrets ! Et Sylvie Armide avait eu raison dans un

premier temps de lui proposer d'exercer le don, de diriger sa puissance contre les mauvais, contre les méchants !

Il se rendit dans sa chambre et ouvrit le vieux manuel marron.

« Ô hommes humbles !
 Vous croyez-vous repus ;
 Tout juste êtes-vous rassasiés.
 Pauvres valets !
 Vous croyez-vous logés dans des palais ;
 Tout juste, parfois,
 Vous abritez-vous des intempéries
 En de piètres abris.
 Tristes ouailles !
 Convoquées aux froides heures sinistres
 En d'immenses bâtisses
 Glacées et humides comme la tombe,
 Aux parois suintantes de votre sueur,
 De celle de vos pères,
 Et poisseuses du sang de vos aïeux !
 Serviles et fidèles !
 Vous ne sentez plus à vos cous les chaînes,
 Dans les replis de la nuisible graisse,
 Couvrant vos corps,
 Engluant vos esprits !

« Ô hommes humbles !
 Ô hommes fiers !
 Ô hommes orgueilleux !
 Debout, vous tous !
 Debout, les hommes !
 Debout, les femmes !
 Debout, vous tous qui êtes encore vivants !

Debout, les méprisés, opprimés de la terre !
 Et debout, vous les morts !
 Debout ! Sortez de vos demeures d'ombres !
 Debout ! Sortez de vos sinistres tombes !
 Sortez de ces lieux de misères !
 Dans vos sombres gîtes,
 Prisonniers de la Mort,
 Cessez d'attendre !
 Brisez vos chaînes !
 Debout, vous qui rêvez encore !
 Debout, Arthur ! Avec tes guerriers de légende !

« Debout, pour la vengeance !
 Debout, armée de guerre !
 Debout, pour la justice !
 Debout, armée de fer !
 Debout, vous, tous les fantômes de nos aïeux !
 Debout, leurs fils !
 Debout, leurs filles !
 Debout, vous qui rêvez du jour et de la vie !
 Levez-vous enfin,
 Et fiers et glorieux,
 Dans votre soleil ! »

Longuement il relut d'autres passages du Cacemphaton. Une arme ! Voilà en quoi consistait le Cacemphaton Magistri. Une arme contre l'oppression ! Pour n'en avoir lu qu'un extrait Sylvie Armide l'avait pourtant alors bien compris.

Lui revint en mémoire la discussion qu'il avait eue avec la guérisseuse lorsqu'elle lui ramena le vieux cahier. Elle se jugeait trop inexpérimentée, trop « inexperte » pour contrôler, pour employer à bon escient la force qui en émanait. Elle l'avait encouragé à assumer ce don qu'il avait accepté autrefois, qu'il

s'était engagé à exercer. Elle s'était proposée de l'y aider. Elle l'avait conseillé, simplement, sans détour.

« Ce don que vous avez reçu et accepté vous devriez l'exercer. Car c'est vous qui le plus légitimement êtes en mesure de l'exercer, de l'exercer le plus sûrement ! Avec le plus de sûreté, de sécurité ! Vous plus qui quiconque pouvez l'exercer avec discernement... Cette énergie, cette fatale vitalité qui s'est insinuée en vous, qui se manifeste par vous, vous êtes la personne la plus à même de la canaliser afin qu'elle ne nuise pas, ou, à tout le moins, qu'elle ne nuise pas injustement ! ». Brave Sylvie Armide ! « Ce pouvoir, malgré vous, vous le possédez ! Ne vous laissez pas posséder par lui ! Vos pulsions mauvaises, ce pouvoir, ce don, semble les exalter ! Dirigez-les contre les mauvais ! Contre les méchants ! ».

« Je connais un méchant sur lequel faire vos armes, mon Commandant ! ». Mais elle appréhendait les conséquences de sa proposition, la bonne Sylvie Armide ! Elle l'avait encouragé à dominer ses emballements, à les corriger. « Ce pouvoir, efforcez-vous de le faire servir le bien, plutôt que le mal ! Sans doute cela vaut-il la peine d'essayer ! ».

Il essayait. Et il y parvenait ! Enfin... presque. Peut-être avait-il abusé du don en l'utilisant pour abuser de Laure... Mais l'avait-il contrainte ? Certainement pas ! Elle s'était déterminée librement ! Tout juste avait-il usé de ses facultés pour encourager Laure à exercer son libre arbitre ! Il l'avait seulement aidée à choisir, aidée à se déterminer ! Il l'avait aidée à se libérer ! Au fond il avait bien agi. Pas trop mal en tout cas.

Et où commençaient le bien, le mal ? Où s'achevaient-ils ? Les limites en étaient souvent incertaines et floues. Fluctuantes. La sagesse populaire ne s'en faisait-elle pas l'écho ? « L'enfer est pavé de bonnes intentions ! ». Le bien, comme la vérité, se montrent difficiles à cerner. Comme les oignons ils ont de nombreuses enveloppes qui masquent leurs apparences réelles.

Et qu'est-ce donc que leurs véritables apparences, leurs apparences réelles ? Où commence réellement l'oignon sous la peau que l'on pèle ? Sous la première, en grande partie desséchée, en partie manquante, sous la seconde, ou sous la dix-septième ? Le bien, le mal ! Le faux, l'erreur, le vrai, la vérité ! Les Pyrénées ne sont pas si hautes qui séparent les uns des autres !

Bertrand n'avait pas mal agi. Il s'efforçait sans trop de conviction de s'en persuader. Il s'était comporté en mâle, voilà tout ! En mâle en rut ! Il s'était comporté comme un animal ! Mais pas comme un monstre, pas comme une brute ! « À quelque chose malheur est bon ! », gémit-il pour lui-même. Cette expérience allait servir Laure, l'aider à s'affirmer, à s'émanciper, à se construire ! Il le souhaitait sincèrement. Mais Laure ne serait pas son héritière spirituelle.

Dans la pièce sombre et fraîche il ressentait, ce soir-là encore, durement sa solitude. Il lui fallait trouver une parèdre à sa convenance, digne de lui, digne du don. Une femme à l'esprit ouvert, qui n'aurait pas de prévention contre le surnaturel ! Bertrand fit la moue dans l'ombre s'épaississant lentement. Le terme qui lui était venu à l'esprit lui déplaisait : le surnaturel ! Le don ne constituait pas un élément en marge de la nature, au-dessus, ou en dessous ! Il en faisait partie intégrante, il en participait ! Quoi de plus naturel que la fierté, l'orgueil, la soif d'estime, la soif de liberté, la soif de puissance, la soif d'amour ! Une femme à l'esprit ouvert sans prévention contre... l'extraordinaire, contre le merveilleux ! Une femme intelligente, à l'esprit fort et libre ! Une âme saine, dans un corps sain ! Une femme à l'esprit et au corps biens faits !

Le temps passait et il se trouvait toujours seul. Sans disciple. Sans amante. Sans pouvoir donner. Sans pouvoir recevoir. Il lui fallait quitter cet état d'expectative, d'attente incertaine. Il lui fallait enfin assumer pleinement sa situation. Il lui fallait agir. Il

lui fallait vivre ! « Aime et vis ! Existe ! Et tu seras un dieu ! ». Le temps passait. Bien loin le solstice, la consécration de son marteau de Thor, sa massue du Dagda, sa baguette de magiste ! Le « sceptre » plein d'ardeur, le « soutien ferme dans la marche », le « grand pilier où prendre appui », la « sauvegarde dans l'adversité », la « lance dans le combat » ! « Secours » ! « Moyen de contrainte » ! « Instrument de châtement » ! Il se plongeait encore dans le Cacemphaton Magistri.

Il trouvait toujours quelque étrange délectation à sa lecture. Pourtant il déplorait d'y trouver si peu d'indications concrètes, de directives précises et évidentes. Il aurait parfois apprécié que le Cacemphaton tînt un peu plus du missel romain !

Il eut soudain l'impression que son cœur cessait de battre un instant ; avant de s'affoler dans sa poitrine. Bertrand fixait un paragraphe. Il parcourut rapidement ceux qui le suivaient. Il les reconnaissait pour les avoir lus tant de fois ! Il sentit ses joues se creuser comme sa mâchoire descendait sous son propre poids. Avant que ses lèvres n'en vinssent à s'entrouvrir il serra les dents. Son pouls s'emballait. Il tira sur le bureau l'agenda vers lui. Providentielle lecture ! Influence heureuse du don sur le destin ! Le temps avait tourné, le temps était venu ! Il relut encore et encore le texte redécouvert.

Il avait arrêté son véhicule dans la cour de La Hardière. Dans l'épaisseur de la nuit il ne distinguait à travers les volets aucune lueur. Pas la moindre lumière à la fenêtre de la cuisine derrière les gros barreaux de fer. Sylvie Armide était-elle déjà couchée ? Il décida de gagner l'occultum et de procéder seul à la cérémonie de cette nuit assez particulière. Une telle cérémonie, plus que tout autre, nécessitait cependant manifestement l'assistance du public des fidèles ; en fait de la fidèle Sylvie Armide, qui s'était proposée pour assurer ce rôle.

Il ne pouvait pas remettre, repousser l'événement à la nuit suivante ! C'était, alors, la nuit de l'équinoxe ! Il lui fallait réveiller la guérisseuse ! Et il lui faudrait, pour pallier à l'avenir ce genre d'inconvénient, se procurer une chienne qu'il entretiendrait, dresserait et consacrerait en y mettant les formes voulues.

Il convenait de respecter les rites. Même si cela ne constituait certainement pas un « péché » de ne pas se conformer strictement aux procédures suggérées, ou à peine suggérées, par le Cacemphaton. Les rites ne s'y trouvaient jamais précisément décrits. Leurs liturgies s'y devinaient, plutôt qu'elles ne s'y trouvaient édictées. Et Carmen lui avait montré si peu, avait montré décidément trop de précipitation, ou d'incompétence !

Il descendit de sa Peugeot et la verrouilla. Après s'être assuré de l'allumage et de l'extinction des clignotants à la mise sous tension de l'alarme, avoir pris dans sa poche la clef lui permettant d'accéder à l'occultum et à l'intérieur de la demeure, il releva les yeux. Haut sur la droite une petite fenêtre luisait faiblement. De quelle pièce s'agissait-il donc ?

La chambre de Sylvie Armide devait se trouver un demi-étage plus bas, à l'autre extrémité du manoir... L'« atelier » près du laboratoire de la guérisseuse ! Selon le mot que celle-ci employa lorsqu'elle lui fit visiter l'endroit, l'atelier qui précédait le « Saint des Saints ». L'atelier faisant partie de l'occultum de la défunte mère de Sylvie Armide !

Sylvie Armide avait prétendu ne plus l'employer. Qu'y faisait-elle ? Mais s'y trouvait-elle seulement ? Ou quelqu'un s'était-il introduit à La Hardière ?

À pas de loups Bertrand Guethencar approchait. Derrière un écran constitué d'une plaque de verre rouge, presque opaque, la lueur d'une lampe à pétrole posée sur une étagère près de la porte interdisait l'entrée de l'atelier, l'entrée du vieil occultum !

Sous l'étagère une chaise. Sur la chaise un rectangle de papier blanc. Il se pencha. Un mot qui lui était destiné ! Tout en prenant la page et l'inclinant vers la lumière, il se releva. La guérisseuse s'y disait occupée à une activité inhabituelle. Elle lui demandait, s'il avait besoin d'elle, de bien vouloir patienter. Elle lui demandait de bien vouloir l'excuser du contretemps éventuellement provoqué. Il regagna l'étroit palier au bout du couloir, s'installa à la petite table qui s'y trouvait, sortit son stylo et répondit.

Avant de pénétrer dans son propre occultum il se recueillit un instant. Après un rituel approprié il le quitta, tenant cérémonieusement la baguette contre sa poitrine. Il sortit du souterrain et referma en silence la lourde porte ; il tourna deux fois encore la clef dans la serrure. Et, une lanterne dans une main, sa baguette de magiste dans l'autre, il s'enfonça dans la nuit de la cour, dans la nuit au-delà. Il entra dans les bois.

La lueur du croissant lunaire, en tons de gris plombés, en noirs plus ou moins profonds dessinait le décor. Des nuages plus ou moins denses l'assombrissaient de temps en temps. Mais les lieux lui étaient devenus suffisamment familiers pour qu'il n'eût pas besoin d'allumer la bougie de la lanterne. Il marchait toutefois sans hâte, avec circonspection. Avec une prudence sereine. Lentement, dans la profondeur de la nuit, il progressait vers le lieu « retiré du domaine des hommes communs », « un lieu sûr des plus élevés ».

Sa longue marche dans l'obscurité de la forêt, le long de la piste incertaine, le conduisit au travers d'une clairière. Et, après l'ombre plus épaisse d'un sous-bois, dans la lande aux affleurements rocheux, pâles dans la nuit. Le chemin improbable qu'il suivait continuait de s'élever. Au plus haut, bientôt, il était rendu.

Au-dessus de la lande grise, au-dessus des bois noirs plus bas au loin, Bertrand se dressait contre le vent. Sur ces hauteurs, la brise nocturne à la douceur encore estivale, avait une vélocité déjà automnale. Bertrand pivota lentement sur lui-même, son sceptre maintenu fermement, verticalement, près de son buste. Vers chacun des quatre points cardinaux il s'immobilisa un moment, élevant son bâton de puissance comme un roi sévère de l'ancienne France l'aurait pu faire de sa « main de justice ».

Longtemps il demeura tourné vers le nord. Il songeait aux vieilles nations du septentrion, où allaient s'instruire les druides. Il songeait à la très vieille et mythique Hyperborée d'où sortirent jadis les races et les dieux qui peuplèrent l'ancienne Grèce. Il rêvait.

Le temps passait. Il tournait sur lui-même observant les lointains obscurs en méditant sur le monde, sur la vie, sur la mort ; en méditant sur sa vie. Aux cieus, au-delà des nuages rares tournaient les planètes, les astres, et la lune poursuivant sa course.

Vint le moment où le rayonnement lunaire ne masqua plus les étoiles. Et les nuées ne les dissimulaient plus de leur voile ténu que sur les régions les plus basses du grand dôme céleste.

Bertrand se souvenait de sa jeunesse. Il se souvenait que jeune officier lors de lointaines manœuvres hivernales il avait eu tout loisir d'observer à maintes reprises le ciel de nuit. Il s'était intéressé à l'astronomie ensuite. Et de vieilles connaissances lui revinrent à la conscience. Il reconnut Orion, son baudrier, en haut à gauche Bételgeuse, en bas à droite Rigel, ses étoiles les plus lumineuses. Un peu plus haut, un peu plus au sud, Aldébaran du Taureau ! Plus haut encore, au zénith presque, Capella du Cocher. La tête basculée en arrière il pivota encore sur lui-même, vers le nord. Il abaissa lentement son regard dont il fouillait le ciel nocturne. Il localisa les points

lumineux de Cassiopée, serrés les uns contre les autres, se suivant sur une courte ligne brisée. Plus bas, plus à droite, la Petite-Ourse, le Petit-Chariot, et son étoile Alpha dans une direction voisine de celle du nord du monde. Et plus bas sur l'horizon, la Grande-Ourse, le Grand-Chariot. Il chercha, dardant son regard sombre dans la nuit, entre Alcor du Grand-Chariot et le Petit-Chariot, l'étoile qui voilà quelques millénaires, quand les hommes connaissaient déjà les cieux, les avaient déjà peuplés de leurs héros, de leurs dieux, indiquait alors le nord. Et il la vit, la petite étoile, sur la longue queue du Dragon. Alpha du Dragon !

Au loin, un cri d'oiseau de nuit ! Bertrand se souvint d'autres manœuvres de sa jeunesse, lors desquelles, de jour ou de nuit, avec les hommes de sa compagnie, de son régiment, il faisait Foméc⁶. Il se souvenait durant ces manœuvres avoir souvent prêté grande attention aux chants des oiseaux. Il se souvenait s'être documenté sur leur signification. Il avait appris que les oiseaux ne chantaient pas pour le plaisir. Leurs chants se voulaient intimidations, manifestations de volontés farouches à délimiter, maintenir une hégémonie sur un territoire, menaces, avant parfois une attaque caractérisée ! Cris d'alerte ! Mais aussi appels dans la quête d'un partenaire sexuel, chant de séduction. Quand les oiseaux, les mâles, au printemps se taillaient leur territoire, l'espace vital où prélever leur nourriture, celle de leur progéniture, ils étaient seuls ! Pour faire respecter leur territoire par les autres mâles il leur fallait montrer leur vigueur, au moins par le chant ! Pour gagner des femelles, leur prouver leurs capacités à assurer les moyens de subsistance de la nichée, il leur fallait montrer leur vigueur par le chant ! Ensuite il leur fallait assumer ! Ou disparaître.

6 Acronyme « Foméc » : Fond, Ombre, Mouvement, Éclairage, Couleur. Formule mnémotechnique évoquant les points à privilégier dans la mise en œuvre d'un camouflage efficace.

Comme un oiseau mâle au printemps, il se trouvait seul. Il n'était cependant pas un simple volatile ; et il n'en était pas à son premier printemps. Mais, s'il était déjà âgé, il en était néanmoins à l'aube d'une nouvelle vie. Mais désespérément seul !

Seul comme l'oiseau sur la branche la plus haute, seul comme le jeune rapace au sommet de la montagne sur son aire, plein d'une ardeur nouvelle, dominant son univers, revendiquant son domaine. Attendant l'ennemi. Attendant la proie. Attendant aussi l'autre, l'alliée, la semblable !

À nouveau un hululement lointain, qui se répéta. Un couinement perçant, sur deux tons, fut émis en réponse. La chouette hulotte ! Un mâle ! Et sa femelle ! Un peu plus tard, beaucoup plus sur la droite, depuis la lisière des bois ténébreux, monta vers lui le cri d'une chevêche, et d'une autre. Un autre couple de chouette en maraude dans la nuit !

Bertrand Guethencar s'était assis sur un entablement du calcaire clair émergeant du sol de quatre ou cinq décimètres. Comme une certaine vacuité gagnait son esprit, que le besoin de sommeil l'engourdissait il perçut un nouveau chant d'oiseau. Non pas un cri, comme plus tôt ceux des chouettes. Un chant, qui, malgré la distance où devait se trouver la bestiole qui le poussait, se révélait relativement sonore. Un chant prolongé. Aux tonalités aiguës, stridentes. Une succession de trilles rapides, alertes, aux rythmes variables. Après quelques strophes, assez longues, de cinq à dix secondes chacune peut-être, après un dernier son plus fort, plus aigu, le silence revint. Que la brise. Bertrand reconnaissait ce chant ! Il l'avait déjà entendu. À de nombreuses reprises. Sûrement en écoutant des enregistrements, plutôt que souvent dans la nature. Quel pouvait bien être le petit virtuose capable d'une telle performance ? En cette saison de nombreux migrateurs étaient déjà repartis plus au sud. Quel pouvait être le petit chanteur

assez actif pour s'égosiller ici, sur cette lande rocheuse, en cette saison ?

Et tout à coup il identifia l'auteur de cette ritournelle ! Il se rappela, en souriant dans l'ombre épaisse, ce qu'il avait lu sur ce bouillant petit chantre, sur le minuscule « troglodyte mignon » ! Ce petit bout de chose se montrait capable de construire une demi-douzaine, voire jusqu'à une dizaine de nids. Et de séduire un nombre de femelle adéquat pour les y installer ! Et de les féconder ! On pouvait bien lui pardonner de se montrer ensuite peu assidu auprès de ses conquêtes. Sacré petit troglodyte mignon !

Bertrand était loin d'égaliser ces exploits ! Quoique, avec Laure... Et s'il l'avait pu, s'il avait su, sans doute, tel un libidineux troglodyte mignon, aurait-il été capable de séduire la ravissante amie de la cliente à problèmes de Sylvie Armide ! La jolie fille avec qui il avait bu un café. Raymonde Badaire, l'amie de... Judith Ribaud !

Mais il ne lui fallait pas, il ne lui faudrait pas se disperser. Il lui faudrait se montrer un mentor empressé, un maître galant, un amant ardent. Sa vie avait maintenant un sens. Il avait une mission, librement consentie, à accomplir, une charge à assumer.

Bertrand en vint à faire une pause dans ses cogitations moroses. Peut-être somnolait-il à demi quand au-dessus de lui retentit le son claironnant d'une trompe grave, sépulcrale ! Il sentit son dos se raidir, ses cheveux se hérissier, un frisson lui parcourir l'échine.

Encore ! Haut toujours, plus loin sur la gauche ! Il retrouva son sang-froid. Cris de héron en vol nocturne ! Un héron, des hérons volant peut-être vers la mare aux vœux ou ses alentours, vers leur lieu de nidification. Ou peut-être plus loin, vers la Loire et ses îles ?

Alors, dans le silence revenu, sous les étoiles disparaissant aux cieux, des croassements ! Des croassements, des cris monotones qui semblaient se répéter, en courtes phrases, hachées de brèves interruptions. Mais, en y prêtant attention, il se révélait que les phrases, les mots étaient d'une grande variété, émis sur différentes tonalités. Des phrases porteuses de différents degrés de significations.

Bertrand s'était levé. Il écoutait cet étrange discours qui aurait pu paraître ennuyeux à un esprit moins aiguisé, moins sensibilisé.

Soudain, comme Siegfried se baignant dans le sang du dragon comprit le chant de l'oiseau, Bertrand Guethencar sut que l'hypothèse de la guérisseuse était juste !

Carmen Bourranet était morte ! Il devenait, lui, l'unique dépositaire du don ! Son dépositaire légitime ! Depuis le solstice ! Et l'équinoxe étant venu, il convenait qu'il affirmât la revendication solennelle du don, en ce haut lieu, et, à l'entour, sur le monde ! Le ciel pâlisait déjà. Il se tourna vers le soleil attendu, sa lueur naissante.

Il aperçut en contrebas la mince silhouette de Sylvie Armide qui, face à lui, se redressait. Il fut heureux de sa présence. La cérémonie n'en serait que plus valide.

Il écarta les bras, brandissant son bâton de puissance. Sylvie Armide se tourna elle aussi vers le levant.

Et la voix forte de Bertrand résonna dans l'aube pure, sur la lande et sur les bois.

« De l'équinoxe en solstice,
De solstice en équinoxe,
Aux cieux tournent les astres.

« Et que tourne le temps !
Et que change l'époque !

Que vienne un nouvel âge,
 Que vienne un autre cycle !

« En cet instant,
 En ce haut lieu
 Où fut sanctifié notre bâton de puissance,
 Où un ordre très antique, par notre science,
 Un ordre antique, nouveau pour notre conscience,
 Put se rétablir,
 À nouveau fleurir,
 Debout dans le vent,
 Sous les astres qui tracent au loin sur les cieux
 Lentement leurs rondes,
 Fiers et orgueilleux,
 Nous bravons le monde !

« De l'équinoxe en solstice,
 De solstice en équinoxe,
 Aux cieux tournent les astres.

« Et que tourne le temps !
 Et que change l'époque !
 Que vienne un nouvel âge,
 Que vienne un autre cycle !

« Et nous revendiquons le don !
 Aussi à le transmettre nous nous engageons !
 Car il lui faut vivre !
 Contre les idéologies des interdits !
 Car il lui faut vivre !
 Contre les philosophies rances de la mort !
 Car il lui faut vivre !
 Contre les religions perfides et stériles !

Car il lui faut vivre,
Malgré leurs noirs relents de chambres mortuaires !

« De l'équinoxe en solstice,
De solstice en équinoxe,
Aux cieux tournent les astres.

« Et que tourne le temps !
Et que change l'époque !
Que vienne un nouvel âge,
Que vienne un autre cycle !

« Il nous faut vivre !
Nous voulons vivre ! Et vivre dans la lumière !
Nous voulons que l'homme vive ! Qu'il se redresse !
Qu'il relève la nuque ! Face à la lumière !

« Au cœur de la nuit,
Dans la lueur du jour,
Nous revendiquons le don !
De le donner nous le jurons ! »

CHAPITRE XII

Clignant des yeux dans la lumière nouvelle Bertrand Guethencar enflait sa poitrine de l'air frais du matin. Le souffle de la vie gonflait ses poumons, faisait battre ses artères plus fort ! Il s'efforçait de respirer lentement, calmement. Profondément. Le rayonnement solaire réchauffait son front, ses joues, son menton, glacés par la longue attente dans les ténèbres.

Il ferma les yeux. La chaleur baignait ses paupières. Flamboyante, elle les traversait, illuminant son âme ! Il percevait l'énergie vivifiante de cette chaleur, de cette lumière, qui non seulement réveillait, reconfortait son corps, mais aussi illuminait son esprit. Il sentait la vie renaître en lui, s'insinuer dans tout son être. Il percevait, jusqu'aux extrémités de ses membres, jusqu'à ses tempes, jusque dans le bourdonnement de ses oreilles, la pulsion vitale qui l'animait, qui le portait dans sa course sur la terre, qui le soulevait vers les cieux !

La lumière, l'air frais et doux, la chaleur l'environnaient, le soutenaient ! Entouré d'une grande lueur, il montait vers le ciel azuré ! Et dans cette lueur tout lui était révélé.

La lande aride sur le flanc du coteau ; les insectes s'activant à la surface des roches ou dans leurs interstices ; les brins d'herbes, scintillants de la rosée aux gouttes irisées. Et, plus bas, chaque détail de la vallée encore dans l'ombre ; le frémissement matinal de la mousse dans l'air immobile au

creux du vallon boisé ; les fentes de l'écorce des arbres. Tout en bas, les racines s'insinuant entre les cailloux, dans la terre, sous l'humus ; et tout en haut, pleins de vitalité, les rameaux aux frondaisons vibrantes ! Et les plaines, les monts, au loin ! Et les fleuves ! La mer ! L'océan immense, du même bleu que les cieux eux aussi immenses emplissant tout d'une grande clarté ! Le monde ! Dans cette lumière, sur le flanc des collines, au pied des montagnes, sur les rivages des rivières et des mers, les cités des hommes ! Le monde des hommes !

Tout, pour lui, un instant, une éternité, n'eut plus de secret ! Tout ! Il percevait, il comprenait tout ! Intimement, il connaissait ce monde, si étranger pourtant, si beau dans son étrangeté !

En un instant, en un lieu, il connut, une fois encore, l'espace et le temps, en leur totalité, en leur complexité, de l'abîme à l'infini ! Léger, il planait sur ce monde, les bras étendus !

Et il se savait lourd de puissance contenue ! Il sentait la force qui l'habitait !

Une conscience aiguë de son corps lui vint, de ses bras, aux muscles tendus !

La baguette, serrée dans son poing brandi, lui apparut. Il en conçut quelque étonnement. Comme de ce qu'il vit ensuite.

Debout sur la pente stérile, lentement il baissa les bras. Sans se déplacer il contempla encore les environs, immuables semblait-il, dans le matin calme.

Revenu avec dépit de son voyage si haut, si loin, si rapide et si long à la fois, il ferma à nouveau les yeux, accablé de fatigue tout à coup.

Il se souvint de la présence de Sylvie Armide. Elle était toute proche. Sur la tête un foulard noué sous le menton. Engoncée dans une grande veste épaisse et raide, elle le dévisageait, en serrant les bras sur son buste.

Il la regardait.

« Bertrand, vous sentez-vous bien ?

— Oui. Oui, je vais bien.

— ...

— Vous avez froid. Pardonnez-moi. Je vous fais attendre.

— Je vous en prie. Ne vous excusez pas. Vous faites ce que vous avez à faire. Moi également.

— Merci d'être venue ! »

Il embrassa du regard une nouvelle fois les alentours. Il prêta une oreille moins attentive que dans la nuit aux chants lointains des oiseaux. Il les jugea habituels et peu significatifs. Il se tourna vers la guérisseuse.

« Nous pouvons descendre maintenant. »

Il ouvrit la marche. Après qu'ils furent sortis des bois, sur l'allée carrossable menant à La Hardière elle se porta à son niveau.

« Voilà un grand moment. Un seuil a été franchi. Nous entrons dans une nouvelle période de notre vie. Je veux dire, vous entrez dans une nouvelle période...

— Oui.

— C'est tout aussi important, ce moment, pour nous, pour vous, que pour les restaurateurs du druidisme au dix-huitième siècle, l'épisode, les épisodes de Primrose Hill !

« Je pense à ça, depuis que nous marchons, parce que... Cette cérémonie sur la hauteur...

— Les restaurateurs du druidisme, vous dites ? Le druidisme ! Et... Primrose Hill ! ? C'est un toponyme anglais, n'est-ce pas ? La colline... des primevères.

— C'est sur Primrose Hill, à Londres, qu'eut lieu, par voix de héraut, en 1716, si je me souviens bien, le vingt-et-un septembre, la proclamation annonçant la première réunion visant à confédérer les « Bosquets ». Les Bosquets, en Angleterre, étaient les clubs réunissant les sympathisants de l'Ancienne Religion.

— Parce qu'ils se réunissaient, j'imagine, les druides et leurs disciples ou leurs sympathisants, à l'extérieur, dans un bois de préférence. On peut dire, je crois, que leur temple, aux druides, c'était la nature.

— C'est ça. D'ailleurs, aujourd'hui encore, les cellules de certains mouvements druidiques s'intitulent toujours de cette façon. Mais leurs réunions ne se font pas systématiquement dehors. Les druides, les bardes, les ovates, les pandragons, les korrigans, et autres disciples, se réunissent aussi en intérieur, en des lieux couverts et douillets.

— Ça me dit vaguement quelque chose maintenant qu'on en parle ! Oui, j'ai lu quelque chose là-dessus. Ou bien on m'en a déjà parlé. Peut-être en cours ; pendant ma scolarité, quand j'étais étudiant. Mais je ne crois pas. Pas dans le milieu scolaire. Dans un roman, peut-être... Voilà longtemps.

« Du moins, ce que j'ai lu, ou ce qu'on m'a raconté, c'était assez approchant. Mais ça se passait plus tard. Quelques décennies plus tard. Pendant la Révolution française. Une colline à Londres. Une cérémonie. Druidique. Au début de l'été. Au solstice⁷ ! Célébrée par un Gallois ; un nationaliste gallois ! Je pense me souvenir : un type du Pays de Galles, oui. Auquel les autorités ont enjoint de quitter la ville peu après !

— Iolo Morganwg.

— Pardon ?

7 Le 21 juin 1792. Il s'agit là de la célébration de la première « Gorsedd » *druidique moderne*.

— Iolo Morganwg. C'est à dire : Iolo de Clamorgan⁸. Son nom... de baptême, assez banal pour le pays, je l'ai oublié⁹. Iolo Morganwg : c'est le nom du Gallois en question. Un pseudonyme qu'il s'était choisi. Son nom initiatique si on veut.

« Un maçon. Un autodidacte de génie ! Qui a prit conscience, lors de son séjour à Londres, de la richesse que constituaient toute la tradition bardique, les chants traditionnels appris dans sa jeunesse, au Pays de Galles. Cette prise de conscience sans doute l'a-t-il due à la fermentation druidique provoquée par John Toland et ses amis. John Toland, l'Irlandais libre-penseur favorable à l'Ancienne Religion. John Toland à l'origine du court cérémonial de l'équinoxe de 1716, à Primrose Hill.

« Ce court cérémonial c'est la proclamation dont je parlais tout à l'heure : « sous le soleil, œil de lumière », la proclamation, selon la forme traditionnelle, « selon les anciens usages », annonçant, un an et un jour auparavant, la réunion à laquelle étaient conviés tous les Bosquets de Grande-Bretagne !

« L'Ancienne Religion, la vieille religion des druides avait été interdite par les empereurs Auguste et Tibère. Et les chrétiens, dont la religion sera elle aussi interdite, la seule autre interdite, par les Romains, s'emploieront activement dès le quatrième siècle, avec alors l'appui de l'autorité impériale, à lutter contre ses survivances, celles du paganisme. John Toland voulait fédérer les cercles s'inspirant encore et toujours de l'Ancienne Religion malgré le temps et les événements. Il voulait donner un nouvel élan au druidisme, le faire sortir de son ghetto de *happy few*.

— De *happy few*, dites-vous... de heureux et rares élus ! De heureux et rares initiés !

8 Il était originaire du Clamorganshire.

9 Edward Williams (1747-1826).

— Voilà, tout à fait. J'ajoute, car il faut bien le dire, que si l'époque de Iolo Morganwg connaissait une certaine fermentation dans les milieux favorables à l'Ancienne Religion, elle devait nécessairement aussi en connaître dans tous les niveaux de la société.

« Au niveau politique. Cromwell ça ne faisait pas si longtemps, après tout. L'exécution de Charles I^{er}. Les cahiers de doléances des soldats de certains régiments de la révolution anglaise, qui mirent dans l'embarras leurs leaders. Et les maîtres de ces révolutionnaires trop en avance sur leur temps, avaient étouffé dans un bain de sang l'aspiration à plus de liberté de ces hommes trop fiers, aspirant à trop de liberté ! Ces maîtres avaient restauré la monarchie ! Tout ça, c'était relativement récent.

« Et, sur l'autre rive de la Manche, ici, en France, c'était la Révolution, vous l'avez dit. Et les principes prônés par les révolutionnaires français, héritiers des révolutionnaires les plus révolutionnaires de Grande-Bretagne du siècle précédent, ces principes ne déplaisaient pas au Gallois Iolo Morganwg ! Il n'est pas très étonnant que le brave Iolo, ce provincial, ce Gallois indépendantiste, ait été expulsé, comme vous vous en souvenez, de la capitale anglaise. »

Bertrand Guethencar pensa qu'il aurait eu besoin dans sa jeunesse d'un professeur comme Sylvie Armide. Plutôt que comme Carmen Bourranet. Carmen était diablement sexy, superbe. Mais l'aspect éminemment sexuel de leur relation s'était révélé préjudiciable à l'enseignement des préceptes illustrés par le Cacemphaton Magistri.

Le Cacemphaton relevait-il de la tradition druidique, de la tradition bardique, ou d'une tradition plus ou moins apparentée à cette « Ancienne Religion » évoquée par la guérisseuse ?

Bertrand se souvenait des théories concernant la transmission du folklore, des superstitions, des reliquats des croyances anciennes. Pas de transmission officielle. Pas même semi-officielle avant le développement de la lecture dans les couches populaires, avant le succès de la diffusion des almanachs renfermant secrets de bonne femme¹⁰, proverbes et recettes diverses, au XVII^{ème} siècle. Une transmission au sein de milieux très restreints. Une transmission entre certains membres choisis d'une même famille par exemple. Une transmission clanique. Un initié transmettant son savoir à de rares disciples, ou à un seul disciple. Un disciple choisi parmi les siens. Ou selon des critères plus aléatoires. Ce disciple transmettant son acquis ou le laissant perdre.

Une transmission aléatoire, depuis des siècles et des siècles, depuis deux millénaires presque, et plus encore depuis l'édit de Milan¹¹, la victoire de l'Église sous Constantin ! Une transmission de plus en plus aléatoire depuis le début de l'ère industrielle, depuis la disparition d'une véritable civilisation rurale porteuse de tous les mythes se rattachant aux mécanismes naturels, à la nature elle-même.

John Toland, donc, voilà plusieurs siècles déjà, s'était montré conscient que le druidisme, l'Ancienne Religion, pour survivre devait se structurer ; et ce en dépit de la forte individualité montrée généralement par la plupart de ses membres, malgré leur fort esprit d'indépendance.

Et un an et un jour avant la réunion de l'assemblée des Bosquets de Grande-Bretagne devant promouvoir cette fédération des énergies en faveur de l'Ancienne Religion, il en avait fait l'annonce solennelle, conformément aux « anciens usages », « sous le soleil, œil de lumière », par la proclamation de Primrose Hill !

10 Altération de « bona fama » : fameux, de bonne renommée.

11 En l'an 313.

Un an et un jour ! Ce délai semblait avoir une certaine importance dans la tradition. Il lui en avait même été attribué une dans certains aspects de la loi. Bertrand se serait-il fourvoyé dans une interprétation erronée ?

Mais le Cacemphaton, « De l'équinoxe en solstice, De solstice en équinoxe », semblait nettement indiquer que le délai d'une saison pouvait suffire, qu'il suffisait !

Mais le Cacemphaton Magistri, s'il les invoquait, était-il pour autant fidèle aux « anciens usages » ? S'il ne paraissait pas s'y opposer, leur était-il inféodé ? Ou était-il d'une autre nature ?

Un an ! Une saison ! Un délai raisonnable, devant traditionnellement être respecté avant d'entreprendre une action particulièrement importante pouvant potentiellement engager la communauté, avant d'accomplir un geste transcendant ! Afin d'attendre, de permettre que se manifestât une opinion pouvant remettre en cause cette action, ce geste ! Un temps moral de garantie ! Un temps de réflexion. Un an et un jour, cela lui revenait à l'esprit, avant qu'un druide, après la proclamation solennelle par laquelle il revendiquait sa charge, fût susceptible de pouvoir l'exercer de plein droit si aucun autre druide ne prétendait l'assumer déjà là où la revendiquait le prétendant !

Il revendiquait le don ! Il prétendait en être l'exécuteur privilégié, l'héritier ! L'héritier du Cacemphaton Magistri !

Mais n'y avait-il pas ailleurs un autre héritier de Carmen et de ses précurseurs ? Quelqu'un de plus digne, de plus compétent que lui pour l'exercer, le don, pour transmettre l'enseignement du Cacemphaton ? Peut-être. Peut-être pas. Sûrement pas ! Son intime conviction le lui disait, celle de Sylvie Armide ! Tout le lui disait ! Le don lui-même, qui se manifestait à lui, par lui, malgré lui ! Et jusqu'à, tout à l'heure dans la nuit, le chant de l'oiseau, les cris du corbeau, l'oiseau

sacré des Anciens, diabolisé par les chrétiens ! Le discours compris de l'oiseau !

Ni le don ni l'enseignement du Cacemphaton Magistri ne devaient se perdre, cela ne se pouvait pas, il ne le voulait pas !

Le privilège de nécessité... Le « Privilège de Nécessité » !

À tous les arguments qu'il opposait lui-même à son propre élan, ou que l'on aurait pu être susceptible de lui opposer, il pouvait répondre par le « Privilège de Nécessité » ! Quoi qu'il pût en être il invoquait le Privilège de Nécessité de la tradition bardique !

Le Privilège de Nécessité ? D'où cette notion, soudain, lui venait-elle ? De quel souvenir de cours d'histoire, de lecture d'ouvrages historiques ?

D'un repli sombre, d'un méandre profond de sa mémoire !

Et tout à coup il se souvint d'où il tenait cette notion, de qui il la tenait.

Sur le chemin, au cœur des bois, il s'immobilisa. Il revoyait son interlocutrice d'alors. Il revoyait son buste arrogant, ses lèvres vermeilles. Ces belles lèvres qui s'entrouvraient. Qui répétaient ces mots : « Privilège de Nécessité ! ». « ...Et si jamais quelqu'un, si quelque jaloux tentait de te faire douter de ta légitimité, alors invoque le Privilège de Nécessité ! ».

Et cette interlocutrice, c'était Carmen !

Carmen Bourranet lui avait tant dit, qu'il n'avait pas entendu, pas écouté. Déjà il ne s'était comporté que comme un animal en rut ! Déjà il s'était montré indigne de la confiance que l'on avait mise en lui ! Et il avait osé accabler Carmen ! Il avait osé penser que Carmen ne s'était pas montrée à la hauteur de la confiance que son vieux maître avait dû investir en elle, de la mission reçue de ses précurseurs, qu'elle s'était montrée un professeur médiocre !

Lui, c'était lui, qui avait été un élève médiocre dont la cervelle liquéfiée décidément avait dû s'épancher dans ses vésicules séminales afin de lui permettre de soutenir le rythme de ses amours avec la divine Carmen !

Son indignité lui remontait comme une boule amère à la gorge. Son indignité à apprécier à leurs justes valeurs tous les cadeaux, toutes les faveurs, tout ce que Carmen lui avait apporté ! « Ktêma eis aei », lui avait dit Carmen autrefois. Puis elle le lui avait écrit. « Un trésor pour toujours » ! Et ce trésor il avait failli le perdre. Seule la force du don lui-même, l'en avait empêché ! Il n'était décidément qu'un pauvre vieux reître primaire, qu'un rustre !

Tout le poids de ce que Carmen avait voulu, avait cru lui apporter et dont il ne prenait pas encore nettement conscience, qu'il envisageait seulement, tout le poids de sa honte le retenaient figé sur place, sur le chemin, à l'ombre fraîche des arbres. Et lui monta du ventre, des poumons, de sa gorge déchirée de douleur, une plainte, un mugissement qu'il contrôla avec difficulté.

Sylvie Armide, qui avait marché encore avant de se rendre compte que Bertrand Guethencar s'était arrêté, s'immobilisa à son tour, et se tourna vers lui. Elle le vit se pencher, se contracter, se recroqueviller sur lui-même. Elle le vit, et l'entendit, éclater en sanglots, et pleurer.

Il faisait grand jour quand ils parvinrent enfin dans la cour de La Hardière.

« Vous ne devez pas vous en vouloir. Faites ce que vous pouvez, du mieux que vous le pouvez. Et faites confiance au don qui vous a été fait. Vous savez, lorsque l'on apprend, je crains que jamais on ne soit aussi attentif qu'il conviendrait. Vous n'avez pas été un si mauvais élève : ce que vous avez

appris de votre maîtresse vous revient en mémoire aux moments opportuns. Le message, à défaut d'avoir été écouté avec toute l'attention voulue, a néanmoins été entendu. Voilà l'essentiel. Faites confiance au don qui vous a été fait. Faites confiance à ce don, car ce don vous l'avez manifestement reçu. Et il se révèle efficace. Exercez-le. Ne le laissez pas se perdre, ne le laissez pas vous échapper. Et quand viendra le temps, comme vous vous y êtes engagé autrefois vis à vis de votre maîtresse, comme vous vous y êtes engagé récemment vis à vis de vous-même et devant le Soleil, Œil de Lumière, léguez-le à quelqu'un que vous aurez choisi, à quelqu'un que vous jugerez digne d'un tel don.

— Je suis désolé de vous avoir alarmée, de ne pas m'être contrôlé comme j'aurais dû le faire.

— Vos scrupules, vos remords, votre émoi vous honorent. Ils dénotent une grande âme, une âme sensible.

— Je crois que je vais vous laisser vous reposer. Nous avons tous deux besoin de prendre un peu de repos. Je vous remercie encore d'avoir interrompu vos activités pour venir me rejoindre.

— Oh ! Vous savez, ça m'a fait plaisir de vous rejoindre cette nuit. Et cela ne m'a pas vraiment dérangé. Je n'ai trouvé votre mot qu'après avoir mené à bien mon ouvrage. Ce fut assez long pour moi de confectionner la chose et de la charger.

— De la charger... ? Vous ne parlez tout de même pas d'une arme à feu ? Soyez prudente. La fabrication d'une arme exige certaines précautions, des matériaux de qualité, un outillage...

— Il ne s'agissait pas pour moi de fabriquer un fusil ou une bombe, rassurez-vous. Même si, d'une certaine façon, il faut bien le reconnaître, c'est bien d'une arme qu'il s'agit.

— J'espère que vous ne vous apprêtez pas à commettre une imprudence. Une imprudence qui pourrait vous être préjudiciable !

— Il convient que la chose soit préjudiciable ; qu'elle porte préjudice. Mais à celui dont elle constitue une image, à celui dont elle est une représentation, un substitut. Cette nuit j'ai modelé une dagyde. C'est la première fois. La première fois que je m'en remets en ce domaine aux indications de ma mère.

— Quoi ?... Qu'est-ce que vous avez modelé, selon les indications de votre mère ?

— Eh bien... une dagyde, un voult ! Ma mère m'avait appris comment procéder. Après avoir envisagé de faire ça, j'ai failli renoncer. Mais il a bien fallu m'y résoudre. À employer le moyen le plus... drastique que je connaisse !

— Le moyen le plus drastique ! Un... voult ?

— Oui. Enfin, un voult sous la forme d'une figurine de cire. Une poupée, si vous voulez. Ma mère m'avait montré. Il faut faire une armature, en osier, ou en métal. Dessus, après avoir consacré dans ce but, d'une certaine manière, des cierges, après avoir allumé la mèche d'un premier cierge, il faut faire couler la cire ; enrober de plus en plus de cire l'armature en fil métallique. Autant de cierges qu'il faut pour arriver à une forme convenable. Dans le cas en question, lui donner forme humaine. Et il faut noyer dans la cire, pour que ça fasse partie intégrante de la dagyde, quelque chose qui crée une relation, un lien... par sympathie, avec la personne représentée. Certains emploient une photo. Ma mère m'avait recommandé de procéder de façon plus traditionnelle. Il faut inclure dans la dagyde quelque chose qui a appartenu à la personne visée. Quelque chose qui a été en contact avec son corps. Un morceau de vêtement, ou mieux, de sous-vêtement. Ou même, de préférence, quelque chose qui fût un temps une partie de son corps, quelque chose qui soit une partie de lui-même ! Des rognures d'ongles, ou de peau. Des cheveux. Un poil. De la salive ; sur un mégot de cigarette par exemple. Du sperme... Ensuite il faut sculpter la figurine, lui donner la plus grande

ressemblance possible avec la victime, la personne visée ! D'après une photo, un portrait. Ou après l'avoir observée.

— Ah !... Donc, vous avez décidé d'en venir aux méthodes de votre mère pour un cas particulier. Pour un cas particulièrement difficile. Et, a priori je dirais que ce n'est pas un cas de maladie...

— C'est pour Judith Ribaud.

— Et qu'a-t-elle comme difficulté cette Judith Ribaud ?

— Cette pauvre femme à des problèmes avec un amant violent dont elle ne parvient pas à se défaire. Et qui aimerait bien la voir se prostituer pour lui. Elle a même dû à quelques reprises en venir à... Elle a dû y venir. En passer déjà par certaines de ses exigences. Cela la désespère. Tout ce que j'avais entrepris s'étant révélé vain, jusqu'à, en désespoir de cause, mes conseils de porter plainte, je ne pouvais pas rester longtemps sans rien tenter de plus, sans prendre de mesures plus drastiques ! Son amie est venue me voir récemment.

— J'y suis ! C'est Raymonde Badaire, l'amie de la Judith Ribaud en question ! Vous m'aviez déjà parlé de ce cas. Vous envisagiez de me demander...

— Oui. Mais je vais essayer de parvenir à un résultat satisfaisant par le moyen que je viens tout juste d'entreprendre.

« Je ne voudrais pas vous mettre dans l'embarras. Peut-être ne souhaitez-vous pas si tôt vous investir dans une histoire qui puisse se montrer si lourde de conséquences. Et ceci quel qu'en soit le dénouement !

« Ce genre de procédure n'est pas anodin. Il s'agit de la vie d'une femme. D'une vie dans la dignité et la liberté ou dans la honte et la misère !

« Il peut s'agir de la vie d'un homme. Je veux dire, vous le comprenez, de la mort d'un homme, éventuellement, à plus ou moins long terme.

« Après vos... difficultés, à Navicelles, je ne peux raisonnablement pas vous demander de... »

CHAPITRE XIII

Les yeux cernés, elle paraissait plus pâle que d'habitude. Sylvie Armide avait l'air réellement fatiguée, préoccupée. Bertrand appuya sa bicyclette contre la roche, près de la porte de la galerie donnant accès à son occultum. Il répondit à son salut et plaisanta en désignant du menton le large et épais vase de verre qu'elle tenait en main. Elle portait des gants de caoutchouc rose.

« Vous faites la vaisselle dans votre cour, maintenant ? Vous avez oublié de payer l'eau et on vous l'a coupée ? »

Sans rien répondre elle abaissa le regard vers le vase, empli d'eau. Elle prenait manifestement garde de ne pas le renverser, et paraissait crispée.

« Je sais bien que vous n'avez pas de compteur... Le puits ?... Votre pompe n'est pas en panne au moins ? Ou le groupe de pression ?

— Non. Ce n'est pas ça. Tout fonctionne. Je... Je dois jeter cette eau. Et la renouveler. »

Bertrand se déplaça en faisant un geste large du bras.

« Allez-y ! Ne vous gênez pas pour moi.

— Pas ici. Pas dans la cour. Je n'ai pas voulu le faire non plus dans l'évier. Vous comprenez, il n'y a pas le tout à l'égout à La Hardière. Et ma mère m'avait bien dit qu'il était nécessaire ici de jeter l'eau chargée, l'eau, le cas échéant chargée, dans le ruisseau. On doit jeter l'eau dans une eau courante.

— De l'eau chargée... Vous avez accompli une autre cérémonie de... d'ensorcellement ?

— Il s'agit des suites de la première. Je dois me préserver du choc en retour. Dans une telle procédure il convient de prendre certaine précaution.

— Le choc en retour !... Vous protéger contre le choc en retour, est-ce bien utile ? Vous œuvrez pour une juste cause !

— Je crains que cela n'ait rien à voir. Un sort, lancé pour la bonne ou la mauvaise cause, reste une action objective qui porte préjudice à un certain ordre des choses. Des forces, certaines forces que l'on maîtrise mal, sont mises en action. Action. Réaction. C'est comme ça. On n'y peut rien. Ma mère m'en avait informée. Et d'après ce que j'ai lu aussi, c'est comme ça. De toute façon, c'est plus prudent. C'est pour ça que j'ai procédé à une cérémonie de protection triangulaire.

— De protection triangulaire... ?

— C'est comme ça que ma mère désignait cette cérémonie ; à cause de la disposition des éléments nécessaires au rite et de la manière dont se déroule le rite lui-même.

— Ah, oui ! Le choc en retour ! Et comment s'en protéger !... J'ai lu, en diagonale, quelque chose là-dessus ! Et à vrai dire je n'y ai pas prêté grande attention.

« Il me semble que plus d'assurance, qu'une plus grande volonté, une volonté plus farouche, plus de détermination, tout ça, vous mettrait plus à l'abri qu'une opération magique de cette sorte. Vous ne devriez pas avoir de remords en ce qui concerne ce que vous avez fait, ce que vous faites pour aider l'amie de

Raymonde Badaire. Et vous ne craindriez pas le « choc en retour ».

— Vous êtes marrant vous ! Je voudrais vous y voir ! Je le sais bien qu'un magicien puissant est capable de dominer sa peur, que les moyens que j'emploie peuvent lui être inutiles, que sa volonté peut se suffire à elle-même ! Mais moi, je fais ce que je peux. Avec les moyens qui sont les miens. Je tiens à tout faire comme je l'ai appris. Et si je n'avais pas pratiqué plus tôt toutes ces choses que l'on m'avait apprises, je ne les avais pas complètement oubliées, moi !... Excusez-moi. Excusez-moi.

« Je ne suis pas à l'aise avec tout ça. Je manque de confiance en moi. C'est tellement différent de ce que je pratique d'habitude... J'y vais. Je vais aller vider l'eau du vase plus bas, au ruisseau. Après je le remplirai de nouveau. Je tiens à continuer l'opération comme il se doit. Excusez-moi mon Commandant. »

La colère lui allait bien, lui donnait des couleurs, animait ses traits d'ordinaire si paisibles, si impassibles. La colère lui avait donné un air vivant, l'avait rendue plus humaine.

Sylvie Armide s'habillait très sobrement, très classiquement, très tristement. Elle ne se maquillait pas. Elle se montrait si peu sophistiquée, se mettait si peu en valeur, que jusqu'alors Bertrand Guethencar ne l'avait jamais vraiment regardée.

Il l'avait dévisagée avec curiosité. Et trouva son visage intéressant. Il l'observa, comme elle s'éloignait, jusqu'à ce qu'elle disparût derrière l'angle du bâtiment. Et, tout compte fait, il lui trouva également, malgré les vêtements disgracieux dont elle s'affublait, une silhouette intéressante !

Les réflexions de Sylvie Armide avaient passablement énervé Bertrand Guethencar. Dans la fraîcheur de l'occultum il

en prenait conscience. Il ne parvenait pas à se concentrer, à méditer avec profit. Il relut une nouvelle fois la page du Cacamphaton Magistri qu'il avait sous les yeux.

« Il y a deux sortes ici-bas.
Deux sortes ici-bas il y a.
Les mangeurs et les mangés.
Les mangeurs zélés,
Les mangeurs et les mangés.

« Prenez bien garde à vous,
Vous, qui tous voulez tant être nos très bons maîtres !
Prenez bien garde à vous !
Maîtres infâmes, ignobles et abhorrés !
Méfiez-vous donc de nous !
Car nous ne vous laisserons pas nous dévorer !
Méfiez-vous donc de nous !
Car contre vous nous défendrons-nous !
Contre vous ! Contre vous ! Contre vous !

« Prenez bien garde à vous !
Méfiez-vous donc de nous !
Car sous la peau de mouton,
Nous sommes des loups !
Pour vous nous sommes des loups !
Car sous la peau de mouton,
Nous sommes des loups !
Nous sommes des loups ! »

Elle lui avait reproché le peu d'intérêt qu'il avait manifesté dans sa jeunesse pour ce que Carmen avait tenté de lui enseigner. Était-ce sa faute à lui si l'éducation reçue auparavant ne l'avait pas sensibilisé à cet aspect de... de l'art ? ! Était-ce sa

faute si Carmen n'avait pas su lui faire réaliser pleinement toute l'importance que pouvait avoir pour lui, et sûrement pour les autres, et aussi pour la simple beauté du geste, la sauvegarde de l'enseignement du Cacemphaton ? ! Tout le monde n'avait pas la chance d'avoir eu une mère versée dans les sciences occultes, dans l'art magique !

Il referma le livre. Il se redressa de son fauteuil au dossier droit, contourna le lutrin, et, derrière les lourds plis de la nappe, glissa le Cacemphaton sous l'autel. Il décida d'aller prendre l'air au-dehors.

Il n'en voulait pas à Sylvie Armide de ces reproches. Il se les était faits tant de fois ! Mais qu'elle les lui fasse sur ce ton, cela l'avait tout de même contrarié, vexé ! Sans plus. Pas vraiment fâché.

Deux véhicules stationnaient dans la cour de La Hardière. Une petite Rover, et une BMW d'un modèle assez récent. Des clients qu'il ne connaissait pas, qu'il n'avait pas contribué à traiter. Un instant il voulut attendre sur place. Peut-être Sylvie Armide viendrait-elle requérir son aide. Puis il haussa les épaules, referma doucement la porte et prit la direction du jardin, de l'allée étroite se continuant, au-delà d'un petit portail de vieilles planches, en sentier dans les bois.

Il parvenait à la lisière lorsqu'il entendit le portail grincer de nouveau, et des pas précipités derrière lui. Il se retourna en contrôlant sa hâte à le faire. La guérisseuse venait le chercher, repentante plus encore que tout à l'heure !

Non ! Non. Échevelée, les pommettes rouges, les joues pâles, Raymonde Badaire se précipitait vers lui ! Il l'avait tout de suite reconnue !

Elle trébucha. Il la rattrapa par les bras : elle avait manqué s'effondrer devant lui.

Il avait planté son regard dans le sien. Et ce regard elle le soutenait. Mais une lueur incertaine brillait dans ses beaux yeux. Hébétée elle le fixait la bouche ouverte. Il se rendit compte qu'il lui serrait certainement trop fort les bras, que sa prise était douloureuse peut-être. Il relâcha quelque peu son étreinte ; sans pouvoir se résoudre à rompre le contact avec le corps de cette jolie femme. Ce contact elle ne le refusait pas. Elle ne pouvait pas le refuser. Il ne voulait pas qu'elle le refusât !

Elle se ressaisit et s'ébroua. Puis tout à coup elle explosa en mots confus dont il ne perçut pas d'abord le sens. Elle se retournait vers La Hardière dont on apercevait les toits derrière le mur du jardin, au-dessus des arbres du verger.

« Reprenez-vous ! Calmez-vous ! Du calme. Taisez-vous un instant. Rassemblez vos idées. Et essayez de vous exprimer clairement. En prenant le temps d'articuler. Compris ?... Compris, Raymonde ? »

Elle opina de la tête. Elle le fixait toujours.

« Raymonde Badaire, parlez, je vous écoute ! »

Elle parla. Avec précipitation encore. Mais ses propos se montraient cette fois intelligibles.

Bertrand cilla à peine. Il demanda quelques précisions. Puis, entraînant Raymonde Badaire par le bras, d'un pas décidé il se dirigea vers le manoir.

Il rouvrit la porte donnant sur les caveaux par où se faisait l'accès à l'occultum. Dans la première pièce, sur une chaise un peu poussiéreuse, il fit asseoir la belle Raymonde.

« Cette rougeur sous l'œil, sur la pommette qui commence à enfler maintenant, et cette marque, de l'autre côté, sur la mâchoire, c'est lui ?

— D'abord j'avais refusé de lui donner mes clefs...

— Vous ne bougez pas d'ici ! »

Bertrand quitta le petit local très frais où il abritait la tremblante Raymonde. Il en tira la porte et gagna rapidement son occultum. Il souleva à nouveau la nappe de l'autel. Il posa doucement la main sur le Cacemphaton Magistri. Il inspira profondément. Et expira tout aussi profondément. Trois fois. Trois respirations profondes. Il repoussa le Cacemphaton et saisit son pistolet.

Après le fâcheux incident de Navicelles, il avait porté sous l'aisselle, dans un holster, des jours durant, son pistolet automatique. Puis, se ravisant, il ne le prit bientôt plus lors de ses déplacements. Il le gardait seulement à portée de main, quand il restait à la maison. Il avait envisagé de se suicider au cas où la police serait venue l'arrêter.

Cette hypothétique arrestation lui paraissait de plus en plus improbable. Mais...

S'il possédait chez lui plusieurs fusils de chasse, il ne disposait d'aucune arme à La Hardière. Et il n'avait pas jugé opportun de réclamer à Sylvie Armide l'un des vieux fusils vus dans un râtelier. Et pas jugé opportun non plus de l'alarmer en venant avec une arme d'un genre aussi peu discret. Ses présences à La Hardière se révélant de plus en plus longues et fréquentes, et ne pouvant être inconnues du voisinage, il avait voulu y disposer également d'une arme au cas où l'on choisirait de procéder ici à son interpellation.

Cependant il n'était plus tellement sûr de vouloir se suicider si on l'arrêtait. Il en était venu à envisager plutôt de nier toute implication en cas d'accusation. Nier sans désespérer. Sans

fléchir. Sans se laisser intimider. Par aucun des arguments, par aucunes des éventuelles « preuves » présentées. Vieille technique éprouvée depuis toujours par des coupables ou des innocents. Sans toujours le succès escompté, certes. Il ne parvenait pas à ce décider définitivement quant à la conduite à adopter. Aussi avait-il laissé l'arme en place.

Sans ressortir à l'extérieur, par des galeries d'âges immémoriaux, il gagna le corps de logis principal. Il avait déjà déverrouillé et armé le pistolet en faisant claquer sinistrement la culasse. En éprouvant consciemment une joie malsaine.

Un certain Vladimir, Vladimir Mikovsky, s'était introduit à La Hardière. Sans y être invité. Et s'y était imposé. Par la force.

Vladimir Mikovsky, sans doute un bellâtre au charme slave ! Et dont le prénom devait beaucoup plaire à certaines dames ! Ce Vladimir Mikovsky était le macho tourmenteur de l'amie de Raymonde Badaire, l'inoffensive Judith Ribaud !

La sorcellerie de Sylvie Armide s'était révélée inefficace. Ou le Vladimir en question avait agi avant que ses effets n'en vinssent à se manifester. Il avait trouvé la dagyde, enveloppée d'un tissu, sous le siège de sa BMW. Il était peu au fait des choses de sorcellerie. L'objet l'intrigua. Et, se demandant quel mauvais plaisantin avait osé s'introduire dans sa voiture pour glisser une poupée d'une telle laideur sous ses fesses, il avait montré l'objet à Judith Ribaud. Qui fut prise de panique. Sans ménagement il n'avait pas tardé à lui extorquer des confidences. Dont elle accoucha dans la douleur. Après lui avoir exposé des arguments particulièrement frappants, il lui intima l'ordre de retourner chez la sorcière, de lui rendre la poupée, et de lui réclamer le remboursement des honoraires versés.

Le sournois ! Vladimir Mikovsky, après s'être fait pardonner son emportement, comme il savait le faire, s'était pour un temps esquivé comme il en avait l'habitude. Judith Ribaud avait contacté son indéfectible et patiente amie, Raymonde Badaire : elle avait insisté pour que Raymonde la conduisît chez la guérisseuse. Mais en fait Mikovsky était demeuré aux aguets. Il avait suivi discrètement les deux femmes. Le remboursement des honoraires, c'était pour lui qu'il le réclamait maintenant ! Avec manifestement l'intention de mettre aussi la main sur le reste des économies de la pauvre Judith !

Peu après avoir été frappée et avoir donné ses clefs à Mikovsky, Raymonde avait pu s'enfuir par la porte dont les coups qui lui avaient été assénés l'avaient rapprochée. Mikovsky avait tout juste ébauché une tentative de poursuite. Raymonde Badaire avait entendu la porte claquer derrière elle. Puis le bruit de la serrure. Ensuite elle avait couru dans l'allée en direction de la route. Avant de revenir sur ses pas, en se dissimulant, après avoir acquis la certitude de n'être pas poursuivie.

Depuis l'autre côté de la cour elle avait aperçu Bertrand Guethencar. En s'efforçant de ne pas se faire remarquer depuis l'intérieur de la demeure, elle avait pu parvenir jusque dans le jardin.

Bertrand arriva dans le bâtiment principal. Par une fenêtre il s'assura que les véhicules se trouvaient toujours dans la cour. Il espérait que Vladimir Mikovsky et ses prisonnières se trouvaient encore dans la grande cuisine. Pièce qu'il connaissait bien, ainsi que ses abords. Afin de minimiser les grincements, il tournait les poignées, poussait les portes avec précaution. Il avançait à pas de loup. En tendant l'oreille.

Des voix ! Des bruits ! Il approchait. Ils étaient toujours au même endroit ! Il laissa derrière lui la porte de la salle à

manger ouverte. Il traversa lentement la pièce. Il entendait distinctement des chocs, des raclements. Et des gémissements, des pleurs, des cris plaintifs.

« Ta gueule Judith ! Tu m'emmerdes à chialer comme ça ! Ferme-là, tu veux ! Et toi, ma jolie, la table est pas si haute ! Je vais finir par sauter par-dessus ! Faut te montrer raisonnable, hein ! Et arrêter de me faire chier ! Ou je vais me fâcher ! Tu vas rendre le fric que tu lui as fauché !

— Je vous ai déjà dit que je n'ai pas suffisamment de liquide ici.

— Ouais ! Mais je t'ai déjà dit connasse, que du fric tu devais bien en avoir un peu plus que ça ! Un peu plus que ces deux petits billets merdiques et que ce petit tas de pièces de monnaie ! Sans blague !

— Partez ! Il y a quelqu'un qui peut venir d'un moment à l'autre. Je ne dirais rien. Mais partez !

— Je comptais quand même sur autre chose ! C'est pas assez, même pour une simple avance ! Tu t'en rends compte ! T'as bien une carte bleue, ou un carnet de chèques ! On pourrait bien trouver une banque avec un distributeur de billet, même dans ta cambrousse, dans le bled le plus près ! Hein ! ? Arrête un peu de tourner autour de cette foutue table ! Et lâche ce bout de ferraille ! »

Bertrand attendit que la voix de l'homme lui parvînt d'un point le plus distant possible de la porte.

Il l'ouvrit. S'avança. Et, ayant d'un coup d'œil jaugé la situation et estimé la position relative des individus dans la pièce, il tira !

Vladimir Mikovsky poussa un cri lamentable, laissa tomber son couteau. Et leva légèrement les avant-bras en pliant le buste.

« Vous allez pas faire ça ! Hein ! Vous oserez pas faire ça ! Hein, mon vieux ! On tue pas quelqu'un comme ça ! Pour si peu ! Je me suis un peu énervé c'est tout. Je voulais juste que la petite dame rende son fric à ma copine. Mais c'est pas si grave après tout. On va s'en aller. On va s'en aller, je vous dis. Amène-toi, Judith. Amène-toi.

— Judith Ribaud va rester ici. Et toi, tu ne vas pas partir comme ça. Tu vas rendre les clefs que tu as prises à l'autre femme. Et puisqu'elle n'est plus sur la serrure, celle de l'entrée aussi.

— Les clefs ? Ah, les clefs ! Oui. Oui. Les clefs... »

Il fouillait fébrilement dans ses poches.

« Ressorts les mains lentement, très lentement ! Doucement. Bien doucement. Les clefs, tu les poseras d'abord sur la table. Et après tu les feras glisser jusqu'ici. Pousse-les plutôt trop fort que pas assez ! »

Les clefs traversèrent la table et tombèrent au sol. Bertrand demanda à Sylvie Armide de les ramasser. Elle tendit à Bertrand le tisonnier qu'elle tenait jusque-là dans la main droite. Et sans se dessaisir de la dagyde, qu'elle tenait de la main gauche, elle prit les clefs. Bertrand dit à Vladimir Mikovsky de s'éloigner, sans geste brusque ou excessif, de la porte d'entrée.

« Judith relève-toi, on s'en va, bon sang !

— Judith Ribaud va rester ici. Je sais quel métier tu fais. C'est l'un des métiers les plus vieux du monde. Le mien aussi. Mais, le mien, c'est le métier des armes !

— Vous énervez pas mon vieux. Monsieur ! Vous énervez pas, Monsieur, je veux dire ! Monsieur ! Laissez-nous partir. S'il vous plaît. Laissez-nous...

— Ferme-là, tu me fatigues, Mikovsky ! Tu ne bouges pas avant que je te le dise. Et tu feras ce que je te dirai. C'est du neuf millimètres ! Regarde le plâtre sur ton épaule. Et médite là-dessus. »

Bertrand Guethencar demanda à la guérisseuse de sortir, de vérifier qu'il s'agissait bien des clefs de la voiture de Raymonde Badaire. Il lui demanda également d'aller rassurer celle-ci et de lui demander si aucune clef ne manquait au trousseau. Ensuite il libéra Vladimir Mikovsky.

La BMW cala. Après un redémarrage hoquetant, et plusieurs craquements des engrenages de la boîte de vitesse, elle s'éloigna.

« J'ai endommagé votre mur. Je récupérerai la balle, je la ferai disparaître, et je reboucherai le trou. »

CHAPITRE XIV

Les femmes avaient toutes été particulièrement éprouvées. Toutes les trois avaient les yeux cernés, les traits tirés, le teint très pâle. Elles demeurèrent un long moment dans la cour à fixer l'allée par où la BMW avait disparu.

Puis Sylvie Armide les invita tous à entrer. Mais Bertrand Guethencar resta dehors, attentif aux bruits environnants, à la rumeur de la brise dans les arbres. Son arme dans la ceinture il s'engagea dans l'allée, pour la quitter peu après. Marchant en lisière des bois il la suivit sur quelques centaines de mètres. Il traversa bientôt la piste s'enfonçant sous les branches en direction de la Mare aux Vœux. Il n'y remarqua pas de traces fraîches de pneus. Plus loin il s'immobilisa, et attendit. Il n'entendit ni ne vit rien d'anormal. Il poursuivit sa progression jusqu'à la route, qu'il scruta dans les deux directions. Il revint ensuite à La Hardière. À son arrivée dans la cour la porte de la cuisine s'ouvrit.

La guérisseuse avait tenté de reconforter ses infortunées visiteuses.

« ...Vous voyez, Judith, vous n'êtes pas seule. Outre Raymonde qui est toujours fidèlement à vos côtés, vous pouvez compter sur des gens déterminés à vous aider. Oubliez ce Vladimir ! Vous trouverez assurément un autre homme pour vous aimer. Un homme vrai. Sincère. Qui ne vous méprisera

pas. Quelqu'un qui vous aimera vraiment. Quelqu'un que vous aimerez.

« Nous pouvons beaucoup faire pour vous aider. On va s'occuper de vous. On a commencé. Vous avez vu ! Et il a bien compris de quel bois on se chauffe ! Pour lui : fini de rire ! Mais on a besoin de vous ! Je vais vous aider à renforcer votre détermination. Je vais vous aider à vous sentir plus forte. »

Sylvie Armide sortit un instant par la porte du fond. Puis elle revint dans la cuisine et tira les rideaux. Bertrand remarqua alors qu'elle s'était débarrassée de la dagyde. Ensuite elle se plaça derrière la pauvre Judith qui avait retrouvé un semblant de calme mais qui, recroquevillée sur sa chaise, paraissait plus morte que vive.

La guérisseuse plaça les mains, à quelques centimètres, à quelques millimètres au-dessus de la tête de Judith Ribaud. Avec précaution, en un mouvement lent et régulier elle les fit descendre vers l'avant, couvrant en partie le front de l'extrémité de ses doigts. Puis toujours lentement les mains pivotant autour de l'extrémité des doigts elle engloba doucement les côtés du crâne. Et les mains descendant encore un peu plus bas, elle couvrit le regard de sa patiente de ses doigts ; qui se séparèrent. Les paumes revenaient vers l'arrière de la tête, vers son sommet. Les poignets s'abaissèrent vers la nuque. Lentement toujours. Avec amour, sembla-t-il à Bertrand. Avec dévouement. Les doigts se rejoignirent encore. Et les gestes suaves se poursuivirent. Les mains de la guérisseuse coulèrent dans le dos de Judith Ribaud, disparurent, pour réapparaître aussitôt. Elles frôlèrent le corps de la guérisseuse. Elles remontèrent devant sa poitrine, contre son cou, sa tête, pour finir par s'en écarter vivement vers l'arrière, d'un geste presque impétueux. Et le ballet des mains recommença autour de la tête encore. Puis sur les épaules de Judith Ribaud, le long de ses

bras, de son buste. Mais alors les gestes de la guérisseuse se terminaient de chaque côté de ses hanches, et vers l'arrière aussi. Comme si elle cherchait à extirper tout le mal ayant pu corrompre sa patiente. Comme si elle pouvait prendre sur elle-même tout ce qui l'affligeait. Comme si elle voulait rejeter derrière elle, loin d'elle, tous les miasmes infectant sa patiente, et susceptibles d'avoir prise sur elles.

Judith Ribaud bien calée contre le dossier de sa chaise dodelinaït doucement du chef. Ses yeux s'ouvraient, se fermaient. Le visage détendu, elle ne tarda pas à incliner la tête et à sombrer dans une tranquille somnolence à peine animée de légers frémissements.

La guérisseuse avait le front luisant dans la pénombre, un air grave. Elle paraissait épuisée. Ses yeux, iris et pupilles confondus dans l'ombre, deux trous inquiétants au fond de deux puits sombres.

Judith Ribaud sortit enfin de la léthargie apaisante ayant suivi les passes de la guérisseuse. Elle fut bientôt prête à partir avec son amie Raymonde Badaire. Après quelques conseils à valeur de directives, il fallait refuser d'ouvrir à Vladimir Mikovsky, il convenait de refuser tout rendez-vous avec lui, il était impératif de couper court à toute tentative de discussion avec lui, Sylvie Armide claqua la portière de sa cliente. Et la petite Rover reprit la route.

Moins d'une demi-heure plus tard elle était de retour.

Vladimir Mikovsky avait attendu les deux femmes sur le chemin du retour. Dans les bois, entre Mazières et Langeais, il avait dissimulé sa voiture dans l'entrée d'une allée forestière. Raymonde Badaire, qui conduisait, avait commis l'erreur de suivre au retour le trajet de l'aller. Elle avait très brièvement remarqué, à la périphérie de son champ visuel, la calandre typique de la BMW. Il lui avait semblé avoir eu une vision, due

à son énervement. Quand dans son rétroviseur elle vit le gros véhicule sortir du bois, elle sut que son imagination n'avait pas trahi ses sens. Elle accéléra. Avant Langeais, avant de sortir des bois, sans vraiment prendre garde à une balise de priorité elle tourna à droite. Mais la BMW surgissait du dernier virage et Mikovsky avait aperçu sa manœuvre. Elle roula pied au plancher. Au carrefour suivant sans trop ralentir elle braqua encore sur la droite. Elle crut distinguer, lors d'un bref contrôle dans son rétroviseur, la BMW faire une embardée. Le poursuivant s'était fait distancer. Sur la route sinuant dans les bois, entre deux virages, derrière, la BMW n'était plus visible. Avisant tout à coup, sur la droite, le débouché d'une large allée bien damée elle freina brusquement. Les pneus crièrent sur le bitume. La Rover arriva au niveau de l'allée avant que sa vitesse ait suffisamment décru. Raymonde Badaire tourna tout de même le volant. Et parvint à s'y engager, à maîtriser par d'heureux réflexes les dérapages sur sa chaussée gravillonnée, sur l'herbe de ses larges bas-côtés. Juste avant la première courbe de l'allée, Raymonde distingua dans son rétroviseur la masse claire de la BMW dépasser en trombe son extrémité.

Ensuite, à deux carrefours au cœur de la forêt, Raymonde hésita sur la direction à suivre. Bientôt, sans ménager la Rover, elles débouchèrent sur la route empruntée un peu plus tôt, avant de franchir la balise de priorité. Elles purent la distinguer au loin, et reconnaître le croisement. Raymonde tourna alors sur la gauche sans plus hésiter. Et regagna La Hardière.

Sylvie Armide demeurait atterrée par la conduite de l'homme, et perplexe sur la conduite à tenir. Il convenait pourtant d'agir sans trop attendre ; Bertrand en était persuadé.

« Il est préférable que pendant un certain temps Judith ne retourne pas chez elle. Si elle a un travail, elle se mettra en arrêt maladie.

« Judith, vous devez bien connaître quelqu'un pouvant vous héberger un petit moment, en dehors de Raymonde ! Sinon vous irez à l'hôtel le temps qu'il faudra. Mais ça ne devrait pas durer très longtemps. Nous ferons ce qu'il faut pour ça, moi et madame.

« Vous Raymonde, vous allez repartir, et rentrer chez vous. Moins vous en saurez, mieux ce sera pour tout le monde. Si l'autre malade vous contact, ne vous laissez pas intimider. Vous êtes forte. Vous ne vous laisserez pas impressionner par ses rodomontades. »

Judith et Raymonde se firent la bise, puis se serrèrent dans les bras l'une de l'autre. Raymonde Badaire reprit la route. Judith Ribaud restait interdite, les yeux dilatés, se tenant frileusement les bras autour du buste, en serrant convulsivement la poignée de son sac à main.

Bertrand Guethencar s'adressa à Sylvie Armide, la guérisseuse apprentie sorcière.

« Voulez-vous que j'aille chercher ma voiture ou prend-on la vôtre ?

— Non, non ! Restez ici, ne partez pas. Je vais sortir la mienne.

— Judith, si vous avez besoin de quelque chose nous vous le procurerons. Au besoin, vous me prêterez les clefs de votre appartement et j'irai prendre chez vous ce qui vous manquera le plus. »

Sylvie Armide ouvrit les grands vantaux du local faisant office de garage. Elle recula sa Citroën dans la cour.

« Vos lampes de stop sont grillées ! Ce n'est pas très prudent de rouler comme ça. Vous en avez de rechange ?

— Je crains bien que non.

— Bon. Ce n'est pas dramatique. Essayer les feux... Oui ! Le feu arrière de brouillard... Oui. Okay, ça marche ! On se débrouillera avec ça. C'est votre auto, vous voulez conduire !

— Non, mon Commandant. Conduisez plutôt, s'il vous plaît. Et attendez ! Attendez ! C'est vrai tout ça c'est dangereux. J'aurais dû prendre des précautions avant de les laisser partir tout à l'heure, avant de laisser Raymonde repartir ! Attendez, je reviens !

— Judith, avez-vous réfléchi quant à l'endroit où vous emmener ? »

Un gros cahier aux coins cornés entre les mains la guérisseuse ne tarda pas à réapparaître. Elle tenait également une grande fiole. Elle demanda à Judith Ribaud et à Bertrand Guethencar de se recueillir un instant. Puis, débouchant la bouteille elle répandit de longues rasades de liquide sur le véhicule. En dessinant du goulot deux croix. Une sur le toit, l'autre sur le capot du compartiment-moteur. Ensuite elle se figea devant la calandre et ouvrit le cahier.

« Ô Seigneur Tout-Puissant,
 Ô Seigneur Souverain,
 Ô Juge Fort, Doux et Juste,
 Confiants en Votre Bonté,
 Nous, Vos serviteurs indignes,
 Judith, Bertrand et Sylvie,
 Nous Vous demandons de favoriser notre entreprise.
 Qu'elle bénéficie de Votre Grâce et de Votre Vertu.
 Accordez-lui Votre Bénédiction.

Très humblement nous Vous en prions.
 Accordez-nous Votre Bénédiction.
 Ô Très Glorieux Seigneur.
 Ainsi soit-il !

« Soyez béni, Seigneur, aujourd'hui et toujours !
 Soyez notre lumière sur le chemin.
 Soyez notre soutien dans la marche.
 Soyez sur le trajet pénible notre guide.
 Soyez comme un bâton en notre main,
 Pour nous ouvrir la voie,
 Comme devant Moïse Vous avez ouvert la mer.
 Soyez un bâton en notre main,
 Pour nous protéger de l'adversaire,
 Comme jadis Moïse, son peuple des guerriers de Pharaon.
 Gardez-nous, Seigneur !
 Soyez devant nous,
 Pour nous indiquez la route.
 Soyez derrière nous,
 Pour nous préserver des manœuvres des fourbes.
 Soyez aux côtés de Vos humbles serviteurs,
 Judith, Bertrand et Sylvie.
 Soyez pour nous, Seigneur d'amour et de miséricorde.
 Soyez pour les méchants, plein de courroux et de rigueur.
 Soyez béni, Seigneur Tout-Puissant, pour les siècles des siècles.
 Ainsi soit-il !

Bertrand commençait à s'impatienter.

« Seigneur, accordez-nous l'escorte
 De Vos saints Anges, de Vos puissants Archanges.
 Seigneur, accordez-nous l'escorte

Des beaux et brillants saint Georges et saint Michel.
 Que de leurs grands glaives étincelants
 Ils pourfendent les dragons,
 Ils terrassent les démons,
 Tous ceux qui voudraient nuire à vos serviteurs,
 Judith, Bertrand et Sylvie.
 Soyez favorable à notre prière.
 Respectueusement, nous Vous le demandons,
 Ô Dieu Miséricordieux.
 Ainsi soit-il ! »

L'après-midi allait bientôt s'achever, le soir approchait. Bertrand Guethencar avait confusément conscience que le temps pressait. Il s'ébranlait et allait ouvrir la bouche pour activer sa troupe que la guérisseuse reprenait ses litanies. En latin ! Il se tut. Et par curiosité se montra attentif.

« In viam pacis et prosperitatis dirigat vos omnipotens et misericors Dominus : et Angelus Raphaël comitetur vobiscum in via, ut eum pace, salute, et gaudio revertamini ad propria.

Deus qui filios Israël per maris medium sicco vistigio ire fecisti, quique tribus Magis iter ad te stella duce pandisti : tribue eis, quæsumus, iter prosperum, tempusque tranquillum ; ut Angelo tuo sancto comite, ad eum, quo pergunt, locum, ac demum ad æternæ salutis portum feliciter valeant pervenire.

Deus, qui Abraham puerum tuum de Ur Chaldæorum eductum, per omnes suæ peregrinationis vias illæsum custodisti : quæsumus, ut hos famulos tuos custodire digneris ; esto eis Domine in procinctu suffragium, in via solatium, in æstu umbraculum, in pluvia et frigore tegumentum, in lassitudine vehiculum, in adversitate præsidium, in lubrico baculus, in naufragio portus : ut te duce, quo tendunt, prospere perveniant, et demum incolumes ad propria revertantur.

Adesto, quæsumus Domine, supplicationibus nostris : et viam famulorum tuorum in salutis tuæ prosperitate dispone ; ut inter omnes viæ et vitæ hujus varietates, tuos semper protegantur auxilio.

Exaudi Domine preces nostras, et iter famulorum tuorum propitius comitare, atque misericordiam tuam, sicut ubique es, ita ubique largire : quatenus a cunctis adversitatibus tua opitulatione defensi, gratiarum tibi referant actionem. Per Christum Dominum nostrum. Amen.¹² »

Comme lui-même Sylvie Armide n'employait pas la prononciation du latin récemment simplifiée à l'usage des scolaires. Et Bertrand devait bien reconnaître malgré lui, malgré son anticléricalisme foncier, celui du Cacemphaton Magistri, que la vieille et antique langue en sa vieille et antique prononciation, celle qui malgré tout demeurait toujours celle de l'Église, conférait à ces textes une saveur, une valeur toute particulière. Elle leur conférait force. Et ces vieux textes, dits ainsi en cette vénérable langue, ainsi toujours vivante, ne pouvaient qu'encourager, plus que tout autre en mièvre langue vulgaire, les forces, changeantes apparemment et pourtant immuables, quels que pussent être les noms qu'on leur attribuait, la conception que l'on s'en faisait, à réaliser ce qu'ils évoquaient, ce qu'ils signifiaient !

Enfin purent-ils s'installer à bord. Bertrand lança le moteur et vérifia la jauge de carburant. Puis il releva les yeux. Et son regard se perdit au loin. Devant. Dans le vague. Le doux ronronnement du moteur emplissaient l'habitacle du véhicule immobile ; et les respirations oppressées des deux femmes.

12 Cette bénédiction, léguée par sa mère au personnage que nous avons nommé Sylvie Armide, n'est en fait qu'une citation d'un extrait du « rituel romain ». Le lecteur curieux pourra en lire l'intégralité dans le *Rituale Romanum* (Titulus VIII, Caput XI, « Benedictio Peregrinorum »). *Rituale Romanum*. Mame, 1896.

Brusquement il tourna la tête vers Sylvie Armide. Qui le fixait intensément depuis un moment.

« La Dagyde ! Allez la chercher ! »

Sylvie Armide s'empressa. Dès son retour, avant même que la portière ne fût refermée, Bertrand embraya.

Ils roulaient depuis un moment, sous le ciel bas de la fin de la journée à l'ombre des arbres, au travers des bois entre Clérelles-Pins et Luynes. Tous faisaient silence. Seulement les bruits du roulage. Il sembla à Sylvie Armide que Bertrand Guethencar conduisait de plus en plus vite. Il regardait de plus en plus fréquemment dans le rétroviseur. Sylvie Armide se retourna. Une automobile à la carrosserie d'une teinte claire se rapprochait. Judith Ribaud se retourna à son tour. Les mains sur les yeux, la nuque ployée, elle se mit à pleurer.

« Vous n'êtes plus une enfant, Judith Ribaud ! Contrôlez-vous ! Et dites-moi donc, Vladimir Mikovsky connaît-il cette route ?

— S'il connaît cette route ?

— Selon vous, connaît-il cette route ? Savez-vous s'il est déjà passé par ici ? S'il est déjà souvent venu par ici ?... Répondez !

— Non. Il connaît pas le coin. Pas bien en tout cas.

— Et d'où sort-il ce Mikovsky ? D'où vient-il ?

— Il est de la capitale. Il vient de Paris ! Des fois il y retourne ; pour ses affaires. Il prend l'autoroute. Ou le train, aussi.

— Pour ses affaires ! Un Parisien ! De la capitale de la France ! L'autoroute, et le train, aussi ! Il y a donc de fortes chances qu'il ne soit pas un as du volant. »

Bertrand accéléra encore.

Sylvie Armide remarqua que Bertrand Guethencar, avant le virage précédant le dangereux carrefour de La Queue de Merluche, alluma les feux de la Citroën. Pour les éteindre aussitôt. Il allumait et éteignait les feux assez souvent.

« Le jour va bientôt baisser ; vous pouvez les laisser allumés si vous voulez.

— Non. Il est trop tôt. »

La Guérisseuse se tut. Surveillant Bertrand Guethencar du coin de l'œil, elle remarqua qu'il allumait les phares quand il ralentissait. Et qu'il les éteignait immédiatement ou presque. La route descendait en virage pour éviter une vieille bâtisse isolée. Bertrand modéra l'allure. La BMW s'était rapprochée. Bertrand accéléra. On escalada rapidement le flanc opposé du petit vallon.

La route quelques kilomètres plus loin sinuait entre des étangs. Après ces autres virages, une longue ligne droite, finissant par une descente.

Bertrand enfonça l'accélérateur. La BMW diminua dans le rétroviseur. Avant qu'il ne la laissât rattraper, un peu, son retard.

« Ralentissez, mon Commandant ! La route est dangereuse au bout ! Un virage, assez brusque, en descente ! Ralentissez ! Bertrand, faites attention, s'il vous plaît, faites attention ! »

Bertrand Guethencar baissa la vitre de sa portière.

« Il ne fait pas si chaud, le soir tombe. Et vous pourriez allumer les phares maintenant. Ralentissez, enfin, je vous en prie !

- Passez-moi la dagyde !
- Ralentissez !
- La dagyde ! Bon sang, donnez-la moi !

Elle la lui donna. Ils étaient déjà dans la descente, bientôt dans le virage.

Sylvie Armide avait retendue sa ceinture de sécurité. Elle se cramponnait à la poignée de la portière et s'appuyait de l'autre main au tableau de bord.

Bertrand freina brutalement. Une fois. Deux fois. La deuxième fois d'une façon plus ferme et un peu plus prolongée. Puis il jeta la dagyde par la vitre ouverte.

Dans la courbe les pneus de la XM gémissaient longuement. Dans la descente qui suivait, Bertrand laissa enfin la voiture ralentir.

Sylvie Armide se retourna une fois encore. Et elle vit la BMW quitter la route.

Bertrand ralentit, arrêta la Citroën. Puis, les feux de détresse en fonctionnement, entreprit une lente et prudente marche arrière. Il braqua et gara le véhicule sur le bas-côté.

« Restez ici. Je vais aller voir.

— Je viens avec vous !

— Non, c'est inutile ! Tenez plutôt compagnie à mademoiselle Ribaud. »

Quelques jeunes arbres s'étaient rompus. Bertrand Guethencar descendit avec prudence le talus boisé. Un arbre plus résistant, au diamètre plus important, avait stoppé la course de la BMW. Dans le travers de la pente l'auto reposait sur ses quatre roues. Mais son pavillon déformé portait en creux l'empreinte du tronc robuste qui s'encastrait dans la portière avant gauche.

Bertrand sembla percevoir un grincement. Un bruit ? La mécanique se refroidissant ? Un raclement de la tôle du véhicule relativement instable contre le fût du chêne ? Un gémissement peut-être... Il fit une brève pause. En plongeant la main dans l'une des profondes poches de son pantalon de treillis il examina soupçonneusement les environs, vers la route plus haut, vers la gauche, la droite, vers le bas. Il enfila ses gants et s'approcha lentement du véhicule en le contournant avec circonspection.

Il escalada le versant et regagna enfin la route. Il longea la berme. Il remonta la pente en scrutant la lisière des bois.

Les femmes qui l'attendaient anxieusement dans la Citroën le suivaient des yeux. Elle le virent enjamber le fossé et se baisser. Ensuite seulement il les rejoignit tenant à la main quelque débris non identifiables.

« Il est mort. Malgré sa ceinture de sécurité. Elle lui a épargné des blessures trop laides. Mais elle n'a pu empêcher, à ce qu'il semble, qu'il ne se brise la nuque dans l'accident... Tenez, Madame Armide, voici ce qui reste du vout. »

Bertrand Guethencar relança le moteur.

« Monsieur, je pense qu'il faudrait quand même prévenir les secours !

— Mademoiselle Ribaud, les secours ne lui seront plus d'aucune utilité maintenant. Mais nous préviendrons qui de droit dès que possible.

— Je n'ai pas le téléphone dans ma voiture, mais on peut s'arrêter à la première maison... »

Sans faire aucun commentaire Bertrand enclencha une vitesse. Il n'immobilisa la Citroën qu'à la première cabine téléphonique ; et téléphona lui-même. Ensuite, rien ne s'y opposant plus, Judith Ribaud fut reconduite à son appartement.

CHAPITRE XV

« Judith tenait absolument à vous remercier après le drame de l'autre jour.

— J'ai simplement fait ce que j'ai pu, avec les compétences qui sont les miennes. Il est regrettable que cette histoire se soit terminée d'une façon horrible. Mais cette tragédie, disons... fortuite, a eu au moins une heureuse conséquence : Judith est libre maintenant.

— Fortuite ?

— Tout cela aurait peut-être pu se terminer autrement. Cet accident est bien malheureux. Une bien triste fatalité ! Oui, disons-le. Mais vous, Judith, vous allez enfin pouvoir refaire votre vie !

— Une malheureuse fatalité ! Sérieusement, vous ne voulez pas dire que seul le hasard, le destin, a provoqué cet accident pas si malheureux que ça ? !

— Et quoi donc, sinon, Raymonde ? Serait-il raisonnable d'envisager autre chose, de soutenir autre chose ? Dites-vous bien que seul le destin est en cause, le hasard !

— Quand même ! Judith et moi, on pense pourtant que...

— Ce que vous pensez, vous et Judith, ce que j'en pense, ne mérite peut-être pas d'être crié sur les toits. Et qui pourrait y apporter foi ? Et quel intérêt auriez-vous à défendre un tel point de vue ? Tout se termine bien ainsi. Ne donnez pas à cette

histoire par des considérations impromptues, mal venues, un épilogue désagréable.

— En tout cas on voudrait, aussi, remercier... le monsieur. Car c'est grâce à lui, d'après ce que je sais, ce que j'ai vue, ce que Judith m'a raconté, que tout s'est terminé comme ça s'est terminé. Il mérite lui aussi, et plus que n'importe qui d'autre, d'être récompenser pour... Enfin, c'est lui qui l'a arrangée cette affaire qui traînait depuis presque deux ans ! Il mérite, autant que vous, d'être dédommagé de sa peine. On ne voudrait pas qu'il prenne mal de pas être payé pour ce qu'il a fait ! Vous comprenez ! Comme vous venez de le dire : on ne voudrait pas une fin désagréable à tout ça. Parce que si tout s'est bien fini, s'est grâce à lui !

— Je comprends votre point de vue. Mais rassurez-vous ! Il n'a pas fait ça pour l'argent. Son engagement dans cette histoire était tout à fait désintéressé. Sans aucune équivoque possible ! Nous en avons parlé tous les deux.

— Oui, peut-être que lui il est désintéressé ! Mais on aimerait mieux qu'il nous le dise lui-même. Judith, elle veut pas qu'il ait une dent contre elle au cas où il s'attendrait à un dédommagement qui viendrait pas !

— Jamais je n'ai réclamé quelque chose de disproportionné, de déraisonnable, et...

— Ce n'est pas vous qui êtes en cause là-dedans ! Sans vous de toutes manières il ne serait pas intervenu, on n'aurait pas fait sa connaissance. C'est d'autre chose qu'il s'agit ! C'est vrai ça, quoi, à la fin ! »

Raymonde Badaire commençait à l'agacer singulièrement ; Sylvie Armide ouvrait la bouche pour répliquer sans aménité quand Judith Ribaud fit entendre une petite voix timide.

« C'est vrai, j'aimerais bien que ça soit tiré au clair. J'aimerais pas qu'il m'en veuille. »

Sylvie Armide se ressaisit et persévéra dans le registre de l'amabilité.

« Je lui demanderai de vous téléphoner. Il ne manquera pas de le faire bientôt ; je vous le promets.

— Vous devez savoir où il habite. Dites-le nous ! On pourrait passer le voir, ce serait plus simple. Et comme ça ce sera fait dès aujourd'hui. Peut-être même qu'il vit ici ! L'autre jour il était là et je n'ai pas vu de voiture dans la cour. C'est votre ami ! Vous êtes amants, n'est-ce pas ? Il est là aussi aujourd'hui, si ça se trouve...

— C'est un ami, je pense pouvoir le dire ; mais il n'est pas mon amant.

— Ah ! Bien ! »

Surprise par cette dernière question, surprise par la réflexion qu'avait suscité son explication, la guérisseuse, les yeux ronds, fixa un long moment Raymonde Badaire.

« Alors, où habite-t-il ? »

Sylvie Armide hésitait à répondre. Pourquoi donc cette femme, cette fille, cette Raymonde, insistait-elle donc tant ? Craignait-elle tant, elle-même, ou sa léthargique amie Judith, une réaction agressive du commandant Guethencar ? Ne lui accordaient-elles, à elle-même, plus aucune confiance ?

La tentative de se formuler là-dessus une réponse lui répugnait. Car elle percevait confusément que la question n'était pas si anodine qu'elle pouvait, qu'elle voulait le paraître. Elle n'était pas extralucide ! Du moins n'avait-elle pas

cultivé cette potentialité que sa mère avait prétendue jadis lui avoir léguée ; mais elle sentait grandir en elle un sentiment d'alerte ! Son intuition la mettait en garde !

Elle se souvint de sa première rencontre avec Raymonde Badaire et de la prévention que celle-ci lui avait alors inspirée. De ce préjugé défavorable elle avait eu beaucoup de mal à se départir. Elle se souvenait avoir jugé sévèrement cette jeune-femme, bien faite, dont elle estimait la beauté par trop vulgaire. La demeure du commandant Bertrand Guethencar se trouvait tout près, de l'autre côté du vallon, de la clairière toute proche trouant là les bois. Et si Bertrand venait à La Hardière généralement plusieurs fois par semaine, on ne pouvait pas considérer qu'il y vécût, qu'il y habitât.

« ... Il habite à quelques kilomètres d'ici.

— Par où ? Et où ça ?

— Vous n'aurez pas à courir par monts et par vaux pour le rencontrer. Rien ne s'oppose plus à ce que vous le voyiez dès à présent. Maintenant nous ne craignons plus en effet trop le déranger. »

À travers les vitres la guérisseuse pouvait apercevoir, sorti de son occultum, Bertrand Guethencar qui s'approchait. Les deux femmes s'étaient levées vivement et, suivant le regard de leur interlocutrice, déplacées vers la fenêtre, avant de sortir en hâte. Contrariée Sylvie Armide resta seule à la table. Enfin elle décida de se lever et de suivre, sans précipitation, le mouvement. Elle referma posément la porte et s'avança. Judith Ribaud revenait déjà vers elle.

« Vous aviez raison, Madame ! Il ne veut pas d'argent ! Quelqu'un d'aussi fort que lui, dites donc ! Ça mérite le respect !

— Peut-être que tout simplement les revenus qu'il percevait par ailleurs peuvent le lui permettre.

— Peut-être, mais, c'est certain, à sa place il y en a qui en profiteraient. Quel homme quand même ! Oui ! Avec ça de la classe ! De l'allure ! »

Bertrand et Raymonde Badaire, marchant côte à côte, s'éloignaient vers le jardin. Trop éloignés déjà, on ne pouvait plus entendre ce qu'ils se disaient. La guérisseuse les considéraient d'un œil morne sans plus prêter attention à ce que lui racontait Judith Ribaud. Le pépiement étonnement joyeux de celle-ci parvint enfin à sa conscience.

« ... On peut dire que cet homme-là il l'impressionne, Raymonde ! D'autant plus que quelqu'un de plus âgé qu'elle ce n'est pas pour lui déplaire. Depuis le temps que je la connais ! C'est une chance qu'il soit pas avec vous, vous voyez ce que je veux dire. Malgré son âge il est quand même pas mal, lui. Et Raymonde c'est une jolie fille. Faut reconnaître que dans le genre ils font un beau couple. Qu'est-ce que vous en pensez, en les voyant ces deux-là ?... Hein ?

— Oui. C'est quelqu'un de bien. Et il est bien de sa personne.

— Et ma copine Raymonde, elle est bien aussi ! »

Oui, cette jeune garce de Raymonde Badaire était jolie et bien faite ! Mais Sylvie Armide doutait que ce fut une fille bien ! Elle lui en voulait de s'en prendre à Bertrand, de jeter sur lui son dévolu ! Et elle en voulut à Bertrand de paraître sensible aux charmes, aux manières de cette aventurière !

Elle décida tout à coup de leur emboîter le pas. Avec Judith Ribaud continuant son babillage, à son tour elle traversa la

cour. Le couple venait de disparaître derrière la porte et le mur du jardin.

« Attendez, Madame Armide, je vais me passer la bandoulière de mon sac sur l'épaule ! Mais il faut que je la détende d'abord. Où va-t-on par là ? Qu'est-ce qu'on va y faire ?

— Rien de spécial. Une promenade. Vous pouvez maintenant prendre un peu de bon temps, perdre un peu de temps, sans avoir de compte à rendre. Vous pouvez vous détendre, n'est-ce pas ? Par là c'est un jardin, un verger. Au-delà du verger, les bois. »

Alors que le couple s'approchait du portail, perçant plus loin le mur de clôture, en le désignant du doigt Raymonde Badaire se tourna une nouvelle fois vers Bertrand Guethencar. Quelques mots furent échangés ainsi que des sourires. Le tandem avança à pas plus vifs. Bertrand sortit la clef de sa cachette murale et fit pivoter le battant. Il poussa légèrement la femme par le bras, et s'éloigna encore derrière cette enjôleuse. La guérisseuse les vit franchir le portail donnant accès au sentier pénétrant dans la forêt. La « forêt sauvage » où avec Bertrand Guethencar elle avait eu le bonheur d'accomplir les « vieux usages » !

Se hâtant discrètement mais trop lentement, Judith sur les talons, elle ne parvint pas à remonter à la hauteur des deux autres que déjà, sans un regard en arrière, sans se tourner vers leurs poursuivantes, en marchant coude à coude sur la piste étroite, ils s'enfonçaient dans les bois. Après que, derrière les arbres et les taillis, ils eurent disparus pour la deuxième fois dans un tournant de la piste, Sylvie Armide renonça à les pourchasser. Elle était mécontente et lasse. À la première bifurcation elle entraîna Judith Ribaud sur la gauche, et moins

de vingt minutes plus tard se retrouva avec elle sur la voie carrossable d'accès à La Hardière et bientôt dans sa cour.

Les promeneurs furent de retour peu de temps avant le crépuscule seulement.

Si Judith Ribaud semblait gaie, enjouée, excitée par les confidences faites à la guérisseuse et concernant la vie privée de sa belle amie Raymonde, celle-ci revint de sa promenade avec un air, non pas sombre ou soucieux, mais grave. Raymonde Badaire paraissait absorbée dans ses pensées, méditative. Sylvie Armide se montra peu chaleureuse lors des brèves salutations précédant le départ de ses visiteuses. Et elle ne fut guère soulagée de voir s'éloigner dans le soir les feux rouges de la Rover. Elle demeurait inquiète et préoccupée. Ensuite, Bertrand, qui se montrait distrait et beaucoup moins loquace qu'à son habitude, ne tarda pas à prendre congé après s'être un moment isolé dans son occultum. Ce départ, elle le jugea soudain et précipité. Elle en conçut un tel déplaisir que cela se traduisit par un malaise réel, physique. Elle éprouvait comme un déchirement douloureux de ses entrailles, comme un resserrement cruel au niveau de ses tempes. Ses yeux s'enfonçaient douloureusement dans leurs orbites. Ses paupières se firent lourdes. Sa vue se troublait. La respiration affreusement oppressée elle dut s'asseoir. L'obscurité était totale dans la pièce quand enfin elle se redressa et, sans prendre de repas, décida de se coucher.

Ce ne fut qu'une semaine plus tard qu'elle revit Bertrand Guethencar.

Une longue semaine d'angoisse elle attendit son retour, sa visite, impatiente même de l'entendre à nouveau proférer les surprenants jeux de mots souvent abscons ou grotesques qu'il affectionnait. Elle fut heureuse lorsque la Peugeot pénétra dans la cour, heureuse de le voir s'approcher un large sourire aux

lèvres. Elle fut accablée de consternation lorsqu'il se confia à elle.

Raymonde Badaire était l'élue ! C'était à cette fille primaire qu'il souhaitait apporter tout ce qu'il avait appris à La Hardière ! Et pire encore ! Cette femme ignare allait devenir la dépositaire de l'enseignement du vieux cahier ! C'était à Raymonde Badaire qu'il destinait le don !

« ... Vous n'avez pas l'air dans votre assiette aujourd'hui. Vous n'êtes pas malade au moins ? Une guérisseuse, ce serait un comble ! Mais il est vrai, si l'on en croit l'adage, que ce sont toujours les cordonniers les plus mal chaussés !

— J'ai eu beaucoup de travail. Je n'ai pas pu dormir cette nuit.

— Un nouveau cas difficile, dont vous ne m'avez pas parlé ?... Il est vrai qu'on ne s'est pas vu depuis...

— Une semaine. Environ. Excusez-moi, Bertrand, je suis fatiguée. Si vous n'avez besoin de rien, je vais aller me reposer.

— Merci, je n'ai besoin de rien. J'ai surtout besoin de réfléchir à tout ça.

— Ah ! Vous n'êtes pas sûr de vouloir en définitive faire de Raymonde Badaire... ?

— Si, si... Elle n'est pas le moins du monde réfractaire à ce qui nous intéresse, évidemment. Elle est même très motivée. Mais il faut que je réfléchisse à la façon de lui apporter, en complément et peut-être en préalable à ce que je dois lui transmettre, car elle n'est pas aussi cultivée que je le croyais...

— Vous avez raison. Sans doute n'est-elle pas un puits de science, pas une montagne de sagacité !

— Il va me falloir lui présenter je pense, dans un premier temps...

— Pardon, Bertrand. Mais il faut que je dorme. Je vais vous laisser réfléchir à tout cela. Réfléchissez bien, mon Commandant ! Réfléchissez bien... »

Elle vomit. Dans le miroir au-dessus du lavabo elle s'examina longuement. Son visage se reflétait, non pas simplement pâle dans la lumière crue de l'éclairage au néon, mais blanc. Son visage était blanc comme celui d'un cadavre ! Elle se souvint du visage de sa mère sur son lit de mort ; du visage blafard de sa mère allongée dans le cercueil que l'on refermait. Sylvie Armide s'attendait à mourir, là, devant son lavabo aussi pâle qu'elle-même. Mais ses vertiges cessèrent. Elle ne s'effondra pas.

Humiliée ! Elle se sentait humiliée et trahie ! Pourquoi Bertrand Guethencar avait-il choisi cette gourde ? Cette sotte aussi inculte et agressive qu'un animal sauvage ? Pourquoi ce jeune et bel animal ? Et pourquoi pas elle, Sylvie Armide, fille de sorcière et de guérisseuse, guérisseuse elle-même ? N'était-elle pas plus apte à recevoir le don ! À partager avec Bertrand le savoir révélé en partie par le vieux cahier, et le savoir informel inhérent à la possession du don lui-même ? À partager la puissance de ce don que reçut autrefois Bertrand par l'intermédiaire de Carmen Bourranet, la puissance de ce don venu du fond des âges ?

Elle se sentait capable de partager le don, de l'assumer ! Maintenant elle s'en savait capable ! Maintenant elle savait le vouloir ! Maintenant elle savait qu'elle aurait voulu, qu'elle voulait tout partager avec Bertrand ! Tout, oui tout ! Et pas seulement le don. Peut-être même que s'il ne possédait pas ce don si exceptionnel, si exigeant, si périlleux, peut-être même que s'il n'était qu'un homme ordinaire... Mais il n'était pas un homme ordinaire ! Il ne ressemblait pas aux hommes qu'elle avait connus.

Aux hommes qu'elle avait connus ! Connaissait-elle les hommes, ordinaires ou non ? Elle n'avait jamais eu que deux amants. En quoi Bertrand pouvait-il différer de ces deux-là ?... Il ne s'était pas comporter comme eux. Il ne s'était pas montré autoritaire ou possessif à son égard, jamais. Il s'était montré patient, et confiant. Il s'était ouvert à elle.

Une ou deux expériences malheureuses pouvaient-elles justifier une telle incapacité, inhabileté dans les rapports avec les personnes de l'autre sexe ? Pourquoi les hommes la mettaient-ils dans un tel embarras ? Pourquoi un tel embarras à l'encontre de cet homme alors qu'elle appelait de tous ses vœux des rapports plus confiants encore, plus rapprochés avec lui ? À l'encontre de cet homme dont elle se sentait proche, si proche ? À l'encontre de cet homme avec qui elle avait envisagé la possibilité de rapports... de rapports sexuels ! Oui, de rapports sexuels, elle devait bien se l'avouer ! Des rapports sexuels, il ne tarderait pas à en avoir avec la belle Raymonde ! Il n'aurait pas même besoin de solliciter pour cela la puissance du don !

Que la charge fut trop lourde à supporter, voilà ce qu'elle avait redouté. Elle avait redouté de voir sa vie bouleversée, sa tranquillité, ses habitudes remises en cause. Mais pouvait-on espérer partager la vie de quelqu'un, et de quelqu'un d'exceptionnel à plus forte raison, en conservant ses petites manies, en restant prisonnière de sa routine, de sa misère, de son malheur ? Elle s'était montrée mesquine. Et timorée.

Bertrand aurait dû insister ! Il aurait dû insister afin qu'elle acceptât l'héritage qu'il lui proposait ! Il aurait dû se déclarer quand il l'avait désirée ! Car il l'avait désirée. Elle l'avait remarqué à certains indices, et peut-être la désirait-il encore ! Il aurait dû savoir s'imposer, il aurait dû faire fi de ses propres scrupules, faire fi de la discrète résistance qu'elle avait affichée ! Et elle lui aurait tout cédé, tout offert, elle aurait été

la parèdre qu'il recherchait, son amie, sa confidente, son élève, sa sœur, son amante, sa femme ! Il aurait dû se comporter en homme !... Et s'il l'avait fait... Peut-être en aurait-elle été effarouchée, peut-être lui en aurait-elle tenu rigueur !

Sylvie Armide prit une résolution soudaine : elle allait se battre, s'imposer face à cette misérable séductrice à peine sortie de l'enfance, de l'adolescence ! Elle allait fabriquer une dagyde à son effigie, et...

Elle y renonça aussitôt. Elle n'était pas experte en la matière. C'était Bertrand qui avait mené l'affaire à son terme ! Et Bertrand pouvait prendre mal la chose, s'il venait à la savoir, ou à la deviner. Il pouvait en être peiné. Elle ne voulait pas, surtout, qu'il eût quelque chose à lui reprocher.

De tout ce gâchis, elle seule était responsable. Elle en prenait conscience. Elle pleura encore.

CHAPITRE XVI

Raymonde Badaire ne vint d'abord que les dimanches. Puis, arrivant le vendredi soir et ne repartant que le lundi matin, elle ne tarda pas à passer le week-end entier chez Bertrand.

La guérisseuse s'était à nouveau intéressée au contenu de sa bibliothèque. Quelques exemplaires de ces manuels à couvertures bleues, pâlies, qu'autrefois les colporteurs vendaient jusque dans les campagnes les plus reculées, avaient retenu son attention. L'un, le plus récent datait du XIX^{ème} siècle. Le plus ancien, du XVII^{ème}. Ces petits fascicules contenaient une multitude de conseils concernant la vie quotidienne d'alors. Ils enfermaient également de nombreuses procédures et formules magiques. Il lui avait semblé reconnaître en certaines quelques éléments des « Évangiles des quenouilles ».

« Les Évangiles des quenouilles », compilés au Moyen Âge par un secrétaire de sexe masculin se montrant assez persifleur dans ses commentaires, formaient une somme vénérable de conseils énoncés jadis par de braves et bonnes femmes, pas toutes très « respectables ». Elle avait relu l'exemplaire qu'elle possédait de ce recueil souvent comique et plutôt hardi. Cet ouvrage traitait, entre autres, allègrement ou sévèrement, de thèmes amoureux et érotiques. Elle s'était plongée dans cette relecture avec beaucoup de concentration ; et avait glissé ici ou là quelques signets entre les pages. Mais elle n'avait rien

appris qui pût lui fournir une arme décisive pour évincer Raymonde. Raymonde Badaire, cette trop belle et peu farouche jeune femme qui s'en prenait à un homme trop âgé et trop vert !

Aussi la guérisseuse avait-elle relut les grimoires que sa mère lui avait laissés. De vieux cahiers, rédigés par celle-ci ou d'obscurs prédécesseurs, de la famille ou non. Souvent les vieux textes manuscrits en était difficilement déchiffrables. L'encre, trop diluée sans doute, le papier de trop mauvaise qualité ; et le temps. Les feuilles en étaient jaunies, brunies par les âges et la fumée s'échappant de l'âtre pendant plusieurs générations. Aussi s'était-elle encore efforcée de se souvenir de tout ce que sa mère lui avait montré, lui avait enseigné, avait tenté de lui apprendre et qu'elle, avait tellement et inconsidérément négligé.

Et Sylvie Armide avait exécuter de vieilles pratiques maternelles de divination. Elle s'était exercée à la voyance. À la lueur des cierges noirs dégageant d'épaisses volutes, comme il convient elle avait préparé et fondu le plomb, l'avait projeté dans l'eau bénite, et avait examiné les figures du métal solidifié ! Elle avait observé les signes que le monde adresse à ceux qui les connaissent et savent les voir et les lire ! Tout concordait ! Et son intuition ! Au mieux, cet être fourbe et vil se montrerait incapable de remplir correctement, dignement la charge qui lui était destinée. Raymonde Badaire ne pouvait que décevoir Bertrand ! Elle n'était qu'une perfide Lilith, une femme fatale, tombée de quelque astre sombre et funeste ! Plus aucun doute n'était permis ! Raymonde Badaire était mal intentionnée ! Il convenait que Sylvie Armide se préparât à apporter son aide à Bertrand Guethencar !

Mais Bertrand avait-il besoin d'aide, aurait-il besoin de son aide ? Le don ne le protégerait-il pas malgré lui ? Quoi qu'il en fût il convenait qu'elle se montrât indulgente, patiente et

vigilante ; et, le cas échéant, déterminée à assister, et reconforter Bertrand.

Depuis des semaines, du réconfort, le commandant Guethencar ne semblait pas en avoir besoin. Manifestement il semblait satisfait de sa relation avec la séduisante Raymonde.

Mais contrairement à ce qu'avait redouté un moment la guérisseuse il ne s'était pas fait distant. Il ne l'oubliait pas. Et il recherchait encore sa présence. Il venait toujours à son occultum, dans les caveaux de La Hardière.

Sans déplaisir il continuait de venir dans le courant de la semaine la visiter, s'entretenir avec elle. Il lui parlait. Elle l'écoutait. Elle, n'osait pas critiquer sa jeune amante. Et elle se montrait discrète et circonspecte lors de leurs échanges. Toujours il lui manifestait sa confiance, son amitié, son respect. Tout cela, loin de la satisfaire, lui allait néanmoins droit au cœur. Et ce qu'elle avait sur le cœur, elle aurait voulu pouvoir le lui dire. Mais comment ? Alors elle l'écoutait. Elle espérait. Elle attendait. Aussi continuait-il de l'assister auprès de ses clients, qui tous s'en trouvaient bien. Elle prenait conscience que l'efficacité de Bertrand lui devenait de plus en plus indispensable dans sa pratique.

« Voilà : Raymonde a perdu son emploi. Elle va venir vivre ici. Je veux dire chez moi ! J'ai commencé sa formation. Mais je ne lui ai pas encore parlé du don. Pas vraiment ! Enfin, devant la curiosité qu'elle avait manifesté, je lui ai bien sûr parlé de mon don. Je lui ai proposé de lui en dire un peu plus si elle était sérieusement intéressée. Mais comme ça, vous voyez, Sylvie. Je ne lui ai pas parlé du don de Carmen. Pas du vieux cahier. Non, pas même encore du vieux cahier ! Pas du don qui s'impose à vous quand est venu le temps de le servir. De tout ça, je ne lui en ai pas encore parlé ! Je vais le faire, je vais lui en parler. Mais, d'abord, il faudrait, il faut que je vous dise...

Eh bien, je ne vous ai pas tout dit au sujet de ce cahier que Carmen m'avait dicté ! Le cahier, en fait, ce n'est qu'une partie, qu'une petite partie de ce que m'a laissé Carmen. Elle m'a laissé un autre texte, beaucoup plus important ; quel que soit l'angle sous lequel on puisse le considérer ! Le cahier ne constitue qu'un court extrait de ce texte. Il n'en constitue qu'un préambule. Et ce texte, c'est le « CacemphatonMagistri » ! C'est son titre. Peut-être est-ce le vieux maître de Carmen qui l'a écrit de sa main. Ou peut-être quelqu'un d'autre. Son propre maître, sa maîtresse à lui, plutôt. Et aussi j'aimerais vous demander... »

La guérisseuse avait dégluti bruyamment.

Elle laissa son dos aller contre le dossier de sa chaise et ses bras le long de son corps. Bertrand se taisait et la dévisageait, inquiet de sa réaction et de sa soudaine pâleur. Plus qu'elle ne les prononçât, difficilement elle articula d'abord quelques mots.

« Vous ne m'en avez jamais parlé.

— Pour ne l'avoir pas lu à l'époque j'avais oublié l'existence de cet estimable volume. Je ne l'ai retrouvé que plus tard. Bien après le cahier. Et comme vous ne vouliez pas reprendre le don, quand je l'ai trouvé je ne vous en ai pas parler ; je n'ai pas jugé utile de vous en parler. Je ne voulais pas vous ennuyer avec ça.

— Ça ne m'aurait pas ennuyé. Le titre, redites-le-moi !

— Cacemphaton Magistri ! Ca-tchemm-fa-tonn Ma-djis-tri. C'est du latin.

— Cacemphaton Magistri ! Je crois comprendre... »

Désirant se montrer meilleur professeur que Carmen Bourranet, Bertrand lui demanda conseil. Il s'interrogeait sur la

meilleure façon de procéder à l'égard de Raymonde. Devait-il sans attendre mettre en exergue les aspects coercitifs du don ? Devait-il d'abord lui enseigner les rites ? Devait-il d'abord développer les aspects concrets, ou bien plutôt commencer par une étude du texte et de ses aspects philosophiques, idéologiques ? Devait-il dès le début parler du vieux cahier légué par Carmen ? Devait-il, sans attendre, révéler l'existence du Cacemphaton Magistri et s'appuyer sur son riche contenu ?

Après que Bertrand eût fait silence, longtemps la guérisseuse demeura muette. Lui, la fixait dans la pénombre du vieux manoir, tout à l'attente de son avis. Elle avait fermé les yeux. Elle les rouvrit enfin. D'une voix d'outre-tombe elle lui répondit laconiquement.

« Que le plus tardivement, lui soit donné, de connaître le Cacemphaton Magistri. »

À cette sentence, après un long moment de méditation, ou d'hésitation, Bertrand Guethencar hocha gravement la tête en signe d'accord. Puis il remercia Sylvie Armide. Et il lui demanda la faveur de l'autoriser à introduire Raymonde dans l'occultum qu'il avait aménagé à La Hardière. Elle ne s'y opposa pas. Ainsi pourrait-elle plus commodément surveiller sa rivale ! Elle ne pouvait se résoudre à laisser le champ totalement libre à celle qu'elle considérait comme son ennemie, tout comme l'ennemie de Bertrand !

Elle voulait en savoir plus ! La figure de l'ennemie vue dans le plomb, ou les mauvais présages attribués aux pies, jolis oiseaux annonciateurs de malheurs, volant à plusieurs reprises de droite ou de gauche au devant d'elle lorsqu'elle traversait la cour de La Hardière alors que Raymonde se trouvait chez Bertrand, ne pouvaient lui en apprendre suffisamment.

Jamais elle ne proposait de voyance à ses clients. Seulement, parfois, certains lui réclamaient de prédire leur avenir. Elle refusait de prédire celle de leur proche ou de quelqu'une de leur connaissance. Sa mère, qui pourtant ne prisait guère la cartomancie, non plus que la science de l'horoscope, et qui avait transmis cette prévention à sa fille, lui avait toutefois appris à « voir » par les cartes. Sylvie Armide se souvint qu'un soir, après avoir disserté sur la méthode dont elle avait décortiqué le cas d'une cliente, sa mère avait laissé échapper : « Et ça peut mettre du beurre dans les épinards ! ». Effectivement, cela permettait d'améliorer l'ordinaire.

La guérisseuse avait retenu l'essentiel des leçons maternelles. Tout l'art de la chose consistait à presser l'amateur d'avenir, d'assertions péremptoires dont les figures des cartes pouvait ne fournir qu'une vague inspiration et de bien remarquer et mémoriser les réaction que cela provoquait. Il fallait énoncer des possibilités, des éventualités, quitte à les voir démenties, avec plus ou moins de véhémence, afin de discerner les pensées du consultant, afin de les hiérarchiser. On travaillait ensuite sur les pensées les plus importantes, les plus fortes, ou les plus inattendues. Et il ne fallait surtout pas craindre de soulever maintes et maintes fois le même sujet afin de l'examiner à loisir, d'en soupeser l'importance. Les investigations devaient être menées tambour battant afin que le client, pressé de répondre, ne puisse ni se soustraire au feu des questions, ni aisément recourir au mensonge. Il ne convenait pas tant de lire l'avenir, que de discerner les désirs, plus ou moins avouables, de la clientèle, de les mettre en évidence, et de les faire admettre, de les faire entrer dans le domaine du possible.

Jamais la guérisseuse ne s'était tiré elle-même les cartes. Elle s'y décida. Elle attendit le lundi, éminemment favorable à cette activité. Au cœur de la nuit, les volets clos, les rideaux

tirés, alors qu’achevaient de résonner les douze coups de minuit, l’horloge étant toujours réglée sur l’heure solaire, elle étendit sur la table un tapis d’un épais tissu, et elle alluma un feu dans la cheminée de la grande cuisine. Elle se rendit dans son laboratoire, y prit un jeu neuf, en ouvrit le paquet et revint dans la cuisine. Par trois fois elle fit passer chacune des cartes dans la fumée du foyer. Ensuite elle disposa le paquet de carte sur la table, au centre du tapis. Elle s’assit, prenant garde de bien laisser reposer ses pieds à plat sur le sol. Elle médita, se concentra un temps, puis de la main gauche, elle coupa le jeu.

La première carte tirée fut un carreau. Le valet. Désagrément, contrariété. La guérisseuse opina lentement du chef en serrant les lèvres.

Après un petit moment elle tira une deuxième carte. Ce fut le roi ; le roi de carreau. Bassesse, hypocrisie, trahison. Bertrand allait-il la trahir tout à fait ? Ou s’agissait-il d’une confirmation des mauvaises intentions de Raymonde Badaire, de son manque de sincérité ?

Elle tira vivement une troisième carte. Le sept de trèfle. Offre déloyal, proposition malhonnête. C’était bien de cela qu’il s’agissait !

Elle tira une quatrième carte. Le dix de pique. Déconvenue, mauvaise fortune, revers, défaite !

Sylvie Armide, les dents serrées, le souffle court, retourna la carte suivante. L’as de pique ! La guérisseuse se redressa, se plaquant contre le dossier. Elle avait reculé les coudes et seuls ses doigts s’appuyaient encore sur la table. En courbant la nuque elle ferma les yeux. L’as de pique ! Désunion. Brouille. Épreuve. Drame. Mort !

Les cartes aussi livraient de mauvais présages ! Une sueur glacée lui courut le long de l’échine. Comment tout cela pouvait-il la concerner ? Cela ne concernait-il pas plutôt Bertrand ? Ou Raymonde ? La guérisseuse ne parvenait pas à

se concentrer sur elle-même seulement. À son esprit toujours s'imposait Raymonde. Et Bertrand Guethencar ! Longuement elle hésita à poursuivre. Elle tenta de se ressaisir.

Elle tendit enfin le bras. Et, la main légèrement tremblante, elle tira le huit de carreau. Oppositions, résistances, prudence impérative, avantage tardif et difficulté à l'obtenir. Elle demeura longtemps songeuse.

Ensuite, la septième carte à sortir fut le dix de cœur. Le dix de cœur ? Troublée, la mémoire incertaine tout à coup, elle hésita un instant sur l'interprétation qu'il convenait de faire de cette nouvelle carte. Le dix de cœur signifiait réconfort ! Réconfort apporté par une personne très proche, un amant, un époux, un parent, ascendant ou descendant. Son esprit restait confus. Cependant, peut-être, se sentit-elle moins oppressée.

Mais, en la circonstance, de quelle personne très proche, de quel parent pouvait-il s'agir. Elle était seule. Seule au monde. Seule depuis la disparition de son père qu'elle avait si peu connu. Seule depuis la disparition de sa mère, voilà si longtemps déjà. Jamais elle n'avait connu quelqu'un qui pût lui faire oublier cette solitude, qui pût y apporter remède. Avec Bertrand Guethencar seulement, elle avait entrevu la possibilité de briser cette fatalité... Elle envisagea de poursuivre la divination avec un Tarot de Marseille. Mais elle craignit de manquer de discernement, de sûreté dans son jugement. L'interprétation des lames, aux combinaisons infinies, aux interprétations aléatoires, se révélait difficile même à qui avait derrière lui une longue pratique et une inspiration très disciplinée.

Bertrand Guethencar continuait à fréquenter le manoir de Sylvie Armide. Mais dorénavant y amenait-il la jeune Raymonde Badaire, sa belle maîtresse. L'élue. Sa disciple. L'élève appelée à égaler le maître, à le dépasser. Et à

l'occultum de La Hardière eut lieu une première leçon cérémonielle.

« La quête du Savoir ne conduit pas nécessairement à la victoire.

La Connaissance acquise n'est pas gage de succès.
Face au dogmatisme, à l'arbitraire, à la Toute-Puissance,
À l'avalissement, à l'humiliation, à l'aveulissement,
Voilà pourtant une arme !

« Était-il sage, était-il grand, était-il l'ami des hommes ou des anges,

Le saint homme¹³ qui prétendit qu'il valait mieux être un chien vivant qu'un lion mort ?

Notre Table d'Émeraude¹⁴ pourra bien choir de notre front,
Dans la fange, le jour de notre défaite,
Nous pourrons bien alors nous étouffer dans la boue,
Vaincu, nous ne serons pas soumis,
Nous serons plus vivants encore dans le néant de la mort,
Nous serons libres !

Et si nous chutons dans les ténèbres,
Au moins nous serons-nous approchés de la lumière,
Au moins aurons-nous pu nous en saisir !

Alors, pourrons-nous laisser filtrer entre nos doigts le sable noir des étoiles mortes,

13 L'Écclésiaste.

14 La Table d'Émeraude : selon la légende, l'enseignement d'Hermès Trismégiste, court texte particulièrement hermétique, ésotérique par excellence, et ayant fasciné tout le Moyen Âge, fut jadis gravé sur l'émeraude que Lucifer, l'Ange Rebelle, portait au front et qu'il perdit lors de sa défaite.

Nous ne pensons pas qu'il soit fait ici expressément référence à ce texte, véritable fondement de la philosophie alchimique. Il s'agit, selon nous, simplement d'une image, d'une simple figure de style ; dans cet extrait du *Cacemphaton Magistri la Table d'Émeraude* ne semble citée que par analogie.

Visiter les cœurs de mille soleils !
 Nous n'aurons pas été des montons mièvres, des brebis
 niaises,
 Nous n'aurons pas été des chiens serviles,
 Notre combat en nous aura révélé l'Homme !

« Nos âmes, nous ne voulons point qu'elles soient soumises
 et assoupies.

Nous ne voulons point être réduits à l'impuissance.
 Vous voulons des esprits forts, capables d'agir sur le monde,
 Nous voulons forger notre destin.

Hic et nunc !

Nous voulons vivre, agir, ici et maintenant,
 Non point plus loin et plus tard,
 Illuc et alias !

Notre loi n'agit point sur le théâtre de l'abstrait, dans le
 royaume de la théorie, dans un au-delà éternel.

Notre loi s'inscrit dans le présent.

Mais aussi dans la durée.

Simul et semper !

Notre loi n'est point la commune foi vulgaire.

Notre loi concerne la divine Nature et les forces qui
 l'animent, qui en elle résident.

Notre loi concerne les êtres, humbles et ardents pourtant.

« Que l'homme s'élève de la sombre et froide boue
 originelle vers la lumière.

Qu'il se montre digne et fier.

Qu'il se transcende lui-même.

Qu'il gravite autour de lui-même, autour de son propre
 soleil.

Qu'il rassemble en lui-même et les choses supérieures et les
 choses inférieures.

Et ainsi il vaincra la divinité vile et improbable qui l'opresse.

Ainsi il vaincra l'angoisse qui l'étreint.

Ainsi il se vaincra lui-même !

Ainsi gagnera-t-il la maîtrise du monde visible,

Ainsi gagnera-t-il la maîtrise de son univers invisible.

C'est ainsi qu'il sera son propre créateur.

C'est ainsi qu'il bâtira des mondes.

C'est ainsi qu'il régira le monde.

Ainsi il aura gagné la Puissance et la Force ;

La Puissance et la Force, qui donnent Vie, qui donnent Mort.

Vivant, déjà il sera mort.

Mort, toujours il sera vivant.

Il maîtrisera et la vie et la mort.

« Voilà ce qu'enseigne une tradition oubliée, une sagesse très antique.

Voilà ce qui est inscrit sur le support le plus précieux ;

Voilà ce qui brillait aux fronts orgueilleux des dieux.

Voilà la connaissance à conquérir.

Voilà le combat à mener.

Voilà la justification de notre rébellion,

Voilà la légitimation de notre lutte,

Voilà la sanctification de notre action.

CHAPITRE XVII

Sylvie Armide avait observé Bertrand et sa prétentieuse élève alors qu'ils pénétraient dans les souterrains. Elles les avaient vus faire pivoter sur eux la lourde porte aux épaisses pentures de fer.

La nuit était tombée depuis qu'ils s'étaient enfermés dans l'occultum. Raymonde allait bientôt en savoir plus qu'elle-même sur l'enseignement du vieux cahier. Bientôt Raymonde allait avoir accompli de plus nombreux rites secrets qu'elle-même n'en avait jusque-là accomplis avec Bertrand.

Plus aucun doute aux yeux de la guérisseuse, à tout point de vue Raymonde Badaire en avait déjà fait beaucoup plus ! Car si le vieux cahier précisait que lors de certaines cérémonies une chasteté nécessaire devait être observée, le corollaire en était que d'autres cérémonies toléraient ou impliquaient une conduite lubrique !

Elle gagna sa chambre. Seule, toute seule, allongée sur le dos dans le noir presque total elle regardait le plafond au-dessus de son lit de douleur. Elle avait laissé les volets entrouverts afin d'entendre leur sortie, et la faible lueur lunaire pénétrait la pièce et dessinait des zones d'ombres plus denses entre les poutres. Elle les imaginait tous deux, ensemble dans l'occultum. Elle essayait d'imaginer ce qu'ils faisaient, ce qu'ils se faisaient l'un à l'autre ! Elle imagina Raymonde Badaire réduite à sa merci, pendue par les poings, là, dans la

chambre, par des cordes fixées à des clous solidement enfoncés dans les poutres ! Elle s'imagina un tisonnier à la main, frapper cette chienne ! Elle s'imagina lui fendre la poitrine sous les seins et lui arracher le cœur ! Le cœur, tout rouge de son sang impur !

Tout rouges les cœurs sur la carte ! Le dix de cœur ! Le bon dix de cœur ! Le bon cœur ! Et, près d'elle, dans la chambrette sereine baignée d'une douce et diffuse clarté matinale et automnale, sa mère était là qui la consolait, qui la cajolait.

« Il ne le fait pas exprès. Il croit bien faire, même si cela te peine. Il remplit le rôle qui est le sien. Mais il t'aime tu sais. Il t'aime, beaucoup plus que tu ne peux le supposer. Plus qu'il ne le suppose lui-même. Tu es encore si jeune, mon enfant. Plus tard tu le comprendras, plus tard tu le sauras. Fais en sorte que ce ne soit pas trop tard. Il faudra, avant qu'il ne soit trop tard, que tu le lui dises. Que tu lui dises que tu l'aimes. Lui, il t'aime, tu sais. Depuis toujours il t'aime. Même s'il n'a pas su te le dire, pas su te le montrer. Mais toi, dis-le lui, que tu l'aimes. Dis-le lui avant qu'il ne parte. Peut-être cela pourra-t-il le retenir. Un peu. Un peu plus longtemps. Près de toi. Près de moi. Près de nous. Ne le laisse pas partir pour le grand voyage, sans lui dire que tu l'aimes. Il en sera heureux. Et toi aussi. Et tu auras fait ce que tu dois faire. Car il t'aime, sois en sûr.

Je t'aime ma petite fille des bois, ma petite fille de la forêt, ma petite Sylvie. Et papa aussi il t'aime. »

Allongée sur le dos, les yeux grands ouverts elle considérait, sans vraiment les voir, les poutres torves loin au-dessus de son lit. Il faisait jour. Elle entendit une voiture pénétrer dans la cour. Elle se leva.

Bertrand était seul. En hâte elle enfila sa robe de chambre, et s'élança hors de la demeure, à sa rencontre.

« Je vous ai réveillée ? Excusez-moi, s'il vous plaît. Et hier soir, j'espère que nous n'avons pas fait trop de bruit ?

— Je ne vous ai pas entendu partir. Vous avez fini tard dans la nuit ?

— Oui, assez tard. Raymonde fait la grasse matinée. Elle est fatiguée. Et...

— Et... ? Quoi d'autre, Bertrand ?

— Et Raymonde n'a pas envie de revenir tout de suite à l'occultum. Pas aujourd'hui, en tout cas. Elle est sensible, influençable. Je ne sais pas ce qu'elle a pu imaginer cette nuit, pendant la séance.

« Elle a cru voir, enfin, disons plutôt, discerner, dans la fumée des cierges, dans la fumée de l'encens, qui était assez épaisse il faut le reconnaître, comme une forme, comme une présence, a-t-elle dit. Elle a attiré mon attention. La fumée était dense, mais irrégulière, mal répartie. L'air paraissait, comment dire, consistant, presque. Elle s'est rapprochée de moi, et sans me regarder, les yeux exorbités, en fixant une zone de l'occultum elle m'a dit qu'il y avait quelque chose ou quelqu'un, là, avec nous. Moi je ne voyais rien de spécial. Alors il m'est venu à l'esprit un passage du Cacemphaton. Et lentement je l'ai récité. Ensuite elle a semblé se calmer un peu... Jusqu'à ce qu'elle ressente une douleur au niveau des côtes. Une mauvaise position, peut-être. Une crampe. Peut-être a-t-elle eu froid dans l'occultum.

— Froid ? Vêtue comme elle l'était ?

— Oui. Peut-être. Vous est-il arrivé d'avoir, comme elle, des visions, des apparitions, à une occasion ou une autre ?

— Pas de cette nature. Et quel était le texte du Cacemphaton Magistri que vous avez récité ?

— Il s’agit d’un texte assez court et qui m’est venu alors immédiatement à l’esprit :

« Appelons cela,
Souvenir, ou souvenance,
Démons, revenants,
Ou fantômes, seulement !
Mais il est de ces effluves
Qui, ici ou là,
À un moment
Ou un autre, un temps,
Fatalement, se condensent. »

— Je ne me souviens pas avoir lu ce passage dans le vieux cahier.

— Il n’y figure pas. Dès que Raymonde en aura pris connaissance, je vous ferais une copie du Cacemphaton Magistri. Je pense que je vous dois bien ça. Quand bien même vous avez refusé le don qui a motivé sa rédaction, et dont il est le support ou l’émanation.

« Peut-être Raymonde possède-t-elle des potentialités que je ne lui soupçonnais pas. Peut-être est-elle douée. Médium ?... Quelque chose comme ça, après tout... Qu’est-ce que vous en pensez ? Vous la connaissez en fait sûrement mieux que moi, depuis plus longtemps ! Vous n’avez rien remarqué de cet ordre quand vous vous trouviez en sa présence ? Des indices pouvant laisser supposer que... »

Non, Sylvie Armide n’avait rien remarqué chez Raymonde, rien qui aurait pu l’amener à penser qu’elle était douée. La guérisseuse se garda de préciser qu’elle la pensait surtout douée pour les jeux du lit !

Par-devers elle-même elle s’interrogea sur ce que la chose, en fait, pouvait réellement signifier. Être douée pour les jeux du lit ? Elle songea qu’il lui faudrait parfaire une culture assez

restreinte dans le domaine érotique, et doter sa bibliothèque d'autres ouvrages lui donnant sur le sujet un autre éclairage, plus claire, plus concret que « Les Évangiles des quenouilles » !

Ces pensées impromptues lui venant en présence de Bertrand Guethencar la troublèrent. Elle prit conscience de sa tenue, de sa mise peu apprêtée et relativement peu élégante, peu séduisante. Son trouble augmenta encore. Elle se sentit rougir. Elle bafouilla quelques brèves excuses, salua brièvement et battit en retraite dans son grand logis. Sans inviter Bertrand à la suivre. Elle se plaqua le dos contre la porte tout juste refermée. Elle voulut ressortir aussitôt, se précipiter sur lui, et lui dire de la prendre, elle, pour héritière du don, pour lui dire qu'elle l'aimait ! Elle n'osa pas. Elle courut dans sa chambre.

Là, elle se souvint de la visite de sa mère. Voilà si longtemps. Voilà si peu de temps. Elle se souvint de la visite de sa mère cette nuit même, cette nuit où Raymonde avait cru discerner une présence « étrangère » à La Hardière. Elle se souvint des tortures qu'elle avait infligées à cette vile séductrice, là, sous les hautes poutres, alors que Raymonde Badaire, terrorisée, souffrait dans sa chair de l'autre côté de ces murs, prisonnière du vieux socle rocheux sur lequel était bâti l' ancestrale demeure ! Sylvie Armide se souvenait du dix de cœur annonciateur du réconfort d'un proche ; elle se souvint des conseils répétés par sa mère après tant et tant d'années. Elle s' avisa de leur pertinence. Sylvie Armide s'exaltait. Sylvie Armide retrouvait espoir. Elle parlerait bientôt à Bertrand. Dès qu'une occasion favorable se présenterait. Au premier moment opportun. Et ce moment opportun il convenait, afin qu'il ne tardât pas trop, qu'il ne vînt pas trop tard, de le guetter, de le favoriser, de le susciter au besoin.

La guérisseuse s'enfermait de plus en plus souvent dans son occultum. Elle y pratiquait des artifices de magie blanche à son propre bénéfice. Mais elle sortait aussi. Non pas seulement pour hanter les bibliothèques, les librairies ou les Maisons de la presse pour faire des achats d'ouvrages destinés à parfaire une éducation trop convenable, mais afin de trouver des arguments objectifs justifiant sa volonté d'éloigner Raymonde Badaire de Bertrand.

Ainsi, à trois reprises, rendit-elle visite à Judith Ribaud. La bonne âme, flattée de l'intérêt qu'on lui manifestait, toujours aussi simple et spontanée, lui livra de précieuses informations.

Raymonde n'avait pas le tempérament de la pauvre Judith qui trop facilement se laissait exploiter par les hommes. Raymonde n'avait jamais hésité, elle, à user de son charme, à user de ses charmes, pour les exploiter, les hommes ! De plus, une autre information, moins sujette à caution et susceptible de moins relever d'une appréciation subjective fut livrée à la guérisseuse : Raymonde Badaire n'avait pas été renvoyée ! Elle avait démissionné ! Mais Raymonde avait trouvé un nouveau gogo à exploiter, un gogo pour l'entretenir, lui permettant de se la couler douce !

Ah, le beau petit monstre ! Cela était directement exploitable. Cela devait être appris à Bertrand !

Sylvie Armide rencontrait souvent Bertrand Guethencar. Souvent elle devait s'entretenir avec lui. Car toujours il continuait, sans contrepartie aucune, fidèle à son désintéressement habituel, à l'assister, et bien plus, auprès des malades venant la consulter. Elle s'efforcerait de lui apprendre cela sans le brusquer, sans le contrarier. Sans paraître prendre trop ostensiblement partie. De la façon la plus neutre, la plus innocente possible. Il lui faudrait surtout agir avec tact afin de ne pas blesser Bertrand. C'était là une mesure salutaire, et pour

elle et pour lui. À cela elle ne devait pas, elle ne pouvait pas se soustraire.

« Raymonde aimerait assister à nos séances avec vos patients. Elles voudrait les connaître et voir comment nous procédons. Elle voudrait qu'on lui apprenne. »

Le temps, les semaines, les mois avaient passé. Mais déjà, si tôt, de telles prétentions ! La guérisseuse en demeurait interdite, le souffle coupé par l'indignation. Bertrand avait fait cette remarque d'un ton détaché, vaguement songeur. Comme si la chose allait d'elle-même, ou n'avait aucune importance. Sylvie Armide ne savait comment rejeter pareille éventualité. Il poursuivit tout aussi calmement son petit discours.

« Raymonde est pressée d'apprendre. Elle veut tout et tout de suite... Je ne sais pas ce que vous en pensez, Sylvie, mais il me semble qu'en la matière toute hâte, toute précipitation serait mal venue. Je ne pense pas qu'elle soit encore prête. Non, pas encore. Je suis d'avis de la faire patienter. D'autant plus que je ne lui est pas transmis le don ; pas formellement. Et rien ne me laisse supposer qu'elle ait pu l'acquérir spontanément. Il lui reste beaucoup à découvrir. Elle n'est pas prête. Qu'en pensez-vous ? »

Sa joie fut telle que Sylvie Armide faillit éclater en sanglot. Un semblant de lucidité restait donc à Bertrand ! Elle sentit ses yeux s'humidifier et dut un instant détourner la tête pour ne pas montrer son trouble. Après avoir dégluti le plus discrètement possible afin que sa voix ne s'éraillât pas, elle répondit qu'elle partageait son avis. Ensuite, changeant de sujet elle décida de se lancer et poursuivit :

« ... Je ne sais pas si cela vous intéressera d'avoir des nouvelles de l'amie de Raymonde, Judith Ribaud. Mais je l'ai revue récemment. Je suis passé la voir, chez elle. Raymonde a tenu beaucoup de place dans sa vie, mais elles ne se voient plus depuis quelque temps. Judith va bien. Elle vit normalement. Elle parle, elle rit. On a discuté de chose et d'autre, de l'entreprise où Judith avait travaillé avec Raymonde, et où elle avait fait sa connaissance, de la démission récente de Raymonde, de la pluie et du beau temps. On a papoté. Elle est tout à fait tirée d'affaire. Toute cette histoire s'est révélée très formatrice pour Judith. Elle s'est construite à cette occasion. C'est une autre femme maintenant ».

Le mensonge, reconnu aussitôt qu'évoqué, lui avait paru bénin ; et la contrariété éprouvée par Bertrand comprenant que Raymonde lui avait menti en prétextant avoir été licenciée fut rapidement oubliée. Mais il ne sentait plus Raymonde aussi bien disposée qu'au début.

On le lui avait dicté bribe par bribe, cependant Raymonde eut bientôt totalement copié le vieux cahier. Chaque bribe, livrée avec parcimonie, elle l'avait apprise par cœur. Elle avait fourni de gros efforts de concentration. Après des heures et des heures de lecture, de rabâchages, de récitation, elle se montra capable de restituer de mémoire le contenu du cahier, de chacun des textes le composant. Bertrand dut se résoudre à lui faire franchir un nouveau cap. Bientôt il accepta donc qu'elle assistât aux séances de guérison. Sylvie Armide finit par y consentir, non sans manifester d'abord une certaine réticence.

À partir du moment où elle put constater l'effet produit par le don de Bertrand sur les malades ayant recours à lui, l'intérêt de Raymonde, qui un temps avait paru fléchir, se décupla. Raymonde avait été étonnée de l'aura des guérisseurs auprès de leurs clients, de leur réputation d'efficacité. Elle était stupéfaite

de leur efficacité, de l'efficacité de Bertrand. À l'exemple de Sylvie Armide, elle crut à l'efficacité du don. À la supériorité du don de Bertrand sur tout autre. Sa motivation lui revenait : il lui tardait de pouvoir pratiquer elle aussi !

Bertrand avait retrouvé une nouvelle jeunesse. Il se sentait jeune ! Ou, plutôt, il se sentait vivant ! Il vivait à nouveau, il vivait comme il n'avait jamais vécu. Sauf avec Carmen. Mais les moments partagés avec Carmen, étaient si lointains ! Raymonde se montrait une amante toujours disponible, toujours partante pour le grand frisson. Il ne se rassasiait pas de sa présence, de la volupté qu'il trouvait à la côtoyer, à la posséder. À aucun jeu elle ne se montrait réfractaire. Elle n'avait aucun tabou. Elle n'exprimait jamais aucune réticence. Tout juste parfois, après un léger haut-le-corps, avait-elle esquissé un sourire avant de donner dans un murmure prometteur son accord. Et Bertrand en vint un soir, alors qu'il la pénétrait dans l'aimable position du missionnaire, à se dire qu'il avait à nouveau trouvé chaussure à son pied ! Raymonde lui semblait en effet à cet instant l'envelopper comme un confortable chausson, délicieusement doux et chaud.

Mais, après l'amour, alors qu'il reposait encore sur elle, il songea à Sylvie. À Sylvie Armide. Et, curieusement, il se souvint de la réflexion qu'il lui avait faite, un jour. Il avait redouté qu'elle ne fut souffrante. Il lui avait demandé si elle n'était pas malade, et se livrant à un trait d'humour facile, il se souvenait avoir ajouté : « Une guérisseuse, ce serait un comble ! Mais il est vrai, si l'on en croit l'adage, que ce sont toujours les cordonniers les plus mal chaussés ! ». Et il se demanda alors, étonnamment, s'il était aussi bien chaussé qu'il en avait l'impression. Il se dégagea. Peu après il se leva. Raymonde s'étira joliment et se tourna sur le côté. Il put contempler son dos, ses reins, sa superbe croupe aux formes harmonieuses. Il tira drap et couverture et la couvrit.

Il se sentait nerveux. Il contourna le lit. Dans la terne lumière répandue par sa lampe de chevet, dans son énervement grandissant qu'il s'expliquait mal, il heurta la chaise toujours au pied du lit. Le sac à main de Raymonde, qui s'y trouvait, bascula au sol, y répandant une part de son contenu. Trois tubes de pommade, un bâton de rouge à lèvres, un paquet de mouchoirs en papier, un petit étui de cuir. Il se baissa et réengagea sans l'ouvrir l'étui dans le sac. Jamais il n'avait touché ce sac. Jamais ne lui était venue l'idée, inconvenante, de fouiller le sac de Raymonde ; pas plus qu'il n'avait eu l'idée, autrefois, de fouiller ceux de Philippine, ou de Carmen. Arriva le tour des tubes. Il s'était redressé. Il en tenait encore un en main. Raymonde avait soulevé la tête.

« Mais qu'est-ce que tu fabriques ?

— J'ai failli renversé la chaise ; et j'ai fait tomber ton sac. »

D'habitude elle le gardait près d'elle. Il la suivait même dans la salle de bain. Dans la chambre il était en principe posé près de sa table de nuit, entre le lit et celle-ci.

La voix de Raymonde s'était éraillée sur son dernier mot. Un instant elle sembla inquiète. Elle le fixa brièvement, durement, et se laissa retomber sur son oreiller avant de tendre le drap un peu plus haut, jusque sur sa joue. Il baissa à nouveau les yeux sur le tube restant dans sa main. Il relut ce qui y été inscrit : « Gélubrix », « Gel lubrifiant à usage intime », « Non gras, ne tache pas, soluble à l'eau ». Les trois tubes étaient de même nature. Lors de certains de leurs jeux il utilisait des voies détournées comme accès au plaisir à prendre ou à donner. Cela pouvaient peut-être justifier l'emploi de ce genre de produit. Mais, quand tout fonctionnait bien chez la partenaire, il lui semblait être en mesure de mettre en œuvre le minimum de savoir faire requis pour s'en dispenser. Et toujours, lors de ces

jeux dont il savait ne pas abuser, il avait eu soin de préparer Raymonde de ses doigts, par des investigations préliminaires, d'avant en arrière. Et jamais il n'avait trouvé la voie « non naturelle » du plaisir préalablement lubrifiée...

Il prit clairement conscience qu'il savait maintenant tout à fait dominer ses emballements, ses mauvais instincts, ses pulsions destructrices. Il n'en était plus esclave. Il maîtrisait maintenant sa relation au don. Il savait être en paix avec lui-même. Et il sut qu'il n'y avait pas d'urgence à transmettre le don ; à s'en débarrasser, comme il l'avait souhaité peu après que celui-ci se fut manifesté. Bertrand ne voulait plus tant se débarrasser du don merveilleux qui lui avait été fait, que, conformément à la tradition, conformément à ce à quoi il s'était engagé, le faire vivre ! Il n'était plus pressé de céder le don. Il n'avait plus grande hâte de confier le don à Raymonde. Surtout, il convenait de bien former, sans précipitation, son apprentie, de veiller à ce qu'elle fût apte, et digne ! Il avait le sang fort. Mais il savait montrer du sang froid. Il savait maintenant faire montre de pondération. Il savait maintenant se montrer calme, posé. Et confiant.

Dans la réconfortante fraîcheur du couloir, longtemps il demeura debout, à respirer lentement et profondément.

Il ne fit pas allusion aux tubes de gel par la suite. Raymonde non plus. La chose sembla avoir encore moins d'importance que le petit mensonge concernant le « licenciement » de Raymonde.

CHAPITRE XVIII

« Mais pourquoi, bon sang, tu n'en profites pas aussi, toi ? Ce serait bien la moindre des choses, non ? Vu que c'est toi qui fait tout le boulot ! On se demande même à quoi elle sert, elle ! Te laisse pas faire à la fin, merde ! Bouge-toi ! On dirait qu'elle te fait peur cette bonne femme !

— Ne parle pas d'elle sur ce ton, s'il te plaît. C'est une amie. Une amie, vraie ! Elle m'a appris beaucoup. Et c'est elle que les gens viennent consulter.

— Tu parles ! En voyant leurs yeux de merlans frits quand ils te regardent, il n'y a pas à hésiter pour savoir à qui ils croient le plus. Et la façon dont ils te parlent ! Tu te rends pas compte ma parole que c'est surtout devant toi qu'ils n'en mènent pas large ! On pourrait se passer d'elle. Les clients, tu n'as qu'à les contacter. Et leur dire qu'on peut s'occuper d'eux, sans elle. Tu les fais venir chez toi. Ou tu vas chez eux. Ce serait plus cher. Ou tu t'établis en ville. À Langeais. Ou à Tours.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ?

— Je te le redis : tu devrais exiger qu'elle te paye ! Ou demander carrément aux clients qu'ils rajoutent quelque chose, et pas deux fois rien, s'ils veulent bénéficier de tes services. Ce serait tout à fait normal. C'est le don que tu as qui est efficace. Qu'est-ce qu'elle fait, elle, sinon être là, sinon ses petits tours de passe-passe avec les mains, ses petites combines ? ! Sans

beaucoup d'imagination on pourrait en faire autant ! Je pourrais faire aussi bien qu'elle je suis sûre !

— Je crains que tu n'aies pas bien compris. Que tu n'aies rien compris ! Et je ne fais pas ça pour l'argent. Car je n'en ai pas besoin. Et si j'en avais besoin je ne devrais pas en tout cas exiger des sommes considérables. Une juste rétribution, un dédommagement pour le temps passé, le cas échéant couvrir les frais engagés. Rien de plus. On s'efforce de soulager la misère humaine ! On ne l'exploite pas !

— Tu ne serais pas le premier à le faire. Il y en a toute une ribambelle qui en profite ! Et des moins doués que toi ! Y a là rien d'original, rien d'abominable ! Même elle, cette sainte nitouche, elle les fait cracher au bassinet, ses chers malades !

— Elle n'a pas une retraite d'officier supérieur. Et elle sait se montrer raisonnable. Ce qui se justifie dans son cas, ne se justifierait pas nécessairement dans le mien.

— Si tu ne veux pas t'en occuper par scrupule, tu n'as qu'à me donner les coordonnées de vos clients. Je les contacterai, moi.

— Mais qu'est-ce que tu te figures ! Quand bien même j'aurais ces adresses je ne te les indiquerais pas pour que tu te livres à ce genre de manœuvre.

— On pourrait aller à Tours. Tous les deux. Ouvrir un petit cabinet. Moi j'apprendrais à tirer les cartes. Et toi tu continuerais à faire guérisseur. Au fait tu pourrais peut-être bien, sûrement même, faire autre chose, faire plus !

« J'ai trouvé un local qui serait pas mal je crois. C'est discret. Un petit peu vieillot. Juste ce qui convient pour ce genre de truc. Je m'y vois déjà ! Les gens, émus, les mains moites, qui viennent voir madame Raymonde ! Madame Raymonde ! Par ici la monnaie !

« Je suis certaine que tu aurais de quoi l'acheter. Et je suis certaine que tu serais vite remboursé. J'ai fait des estimations

en fonction des tarifs pratiqués par ta copine et par d'autres oiseaux du même genre que j'ai été visiter en sous-marin...

— Bref, tu voudrais des adresses pour faire un publipostage avant l'ouverture, en quelque sorte ! Pas de cette façon. Pas avec moi.

— Si tu voulais bien m'aider je pourrais me lancer. Le petit particulier dont je t'ai parlé à Tours, il est d'un prix acceptable. Et c'est tout à fait ce qui me convient, à moi, en tout cas. À ce prix-là, il sera bientôt vendu, c'est sûr !

— Tu sais, j'avais d'autre ambition en ce qui te concernait. Et...

— Je sais le cahier en entier ! Et par cœur ! Tous les à côtés tu me les a montrés ! Et tout ce qu'il y a à savoir sur la guérison ! Mais ça, c'est plutôt ton rayon, et je te le laisse. J'aimerais mieux la voyance, ou les sorts. Lever les sorts ! Ou en jeter !

« Contraindre les gens, ou bien les événements,
Facilement cela se peut, assurément.

Par quels moyens, très anciens, cela se peut-il ?

De ces moyens, s'instruire n'est pas difficile. », comme il dit, le cahier ! »

Raymonde Badaire s'impatientait. Sa liaison avec Bertrand commençait, continuait, plutôt, à lui peser singulièrement. Elle souhaitait s'affranchir de sa tutelle au plus vite ; tout en s'affranchissant également de celle, indirecte, de Sylvie Armide, la guérisseuse, qui occupait une telle place dans la vie et dans l'esprit de Bertrand Guethencar.

« Je ne t'ai pas encore transmis formellement le don et voilà que...

— Qu'est-ce que tu me chantes, là ? Sans blague ! Que tu me le donnes, que tu veuilles me le donner ou non,

formellement, comme tu dis, ou non, le don je l'ai de toute façon, maintenant ! Tu m'as appris tout ce que tu sais, tu m'as enseigné l'essentiel de ce que l'Armide sait, ce qu'elle t'a montré ! J'ai les moyens de connaître les plantes et de préparer les médicaments ! Tout ça ! J'ai tout ce qu'il faut pour voler de mes propres ailes ! Tout ce qu'il faut pour me mettre à mon compte ! Tout pour me faire un nom dans ce registre ! Et un max de fric !

— Tu n'es pas encore prête. Il convient que tu t'efforces de transcender tout ce que tu as appris. Il convient que tu parviennes à distinguer derrière les données exotériques, immédiatement discernables, de ce que semble nous enseigner le cahier, tout l'aspect caché, tout le donné ésotérique. Il faut que tu apprennes à lire entre les lignes ! Il te faut apprendre à ronger l'os, pour en extraire la moelle ! Et le don a certaines exigences qui t'échappent encore. Il faut que tu parviennes à dominer certains de tes penchants naturels. Comme le précise l'un des textes sur lequel s'appuie mon enseignement : « Cela te fut donné pour la Puissance et le Savoir. Mais non pas pour la gloire ! ».

— Ah ! Erreur ! C'est pas dans ton foutu cahier ! Je le connais par cœur !

— Cela n'est pas écrit dans le cahier, c'est écrit dans le modèle du cahier, dont le cahier ne constitue qu'un extrait, qu'un rudiment, c'est écrit dans le Cacemphaton Magistri. Tu t'imagines que l'argent doit être au centre de tes préoccupations, alors que l'argent ne procure pas nécessairement la puissance, ni le bonheur, non plus.

« L'or ! Et l'argent !

Divins et inhumains,

Ils pénètrent le cœur

De l'être humain,

Et de fier, il devient dur ! »

Le Cacemphaton Magistri, tu as encore à l'apprendre ! C'est un texte d'une autre dimension...

— Épargne-moi tes salades tu veux ! Si tu crois m'épater avec tes citations à la con ! Mon pauvre vieux ! Tu me fais marrer des fois ! Il faut vivre avec son temps !

— Ce que je t'enseigne, ce que j'ai voulu t'enseigner, se place en marge du temps ! N'appartient pas au temps ! Cela était avant le Christianisme, avant les monothéismes, avant l'antique paganisme, avant les religions constituées, avant l'histoire ! Avant même que l'homme ne fut un animal religieux, quand l'homme était encore proche de l'animal, oui, cela était ! Quand le monde était encore en sa jeunesse, cela, déjà, était ! Et cela est encore ! Cela fut et cela demeure ! Et cela sera ! Et quand les ruines des basiliques vaticanes seront mêlées à la poussière des âges, les puissances que cela sollicite toujours seront ! »

Bertrand Guethencar s'était avancé, la tête projetée en avant ; et son visage n'exprimait plus une indulgence aimable. Raymonde Badaire recula avec un peu trop de précipitation. Elle renversa un chandelier. Dans sa chute la bougie s'éteignit. Mais Raymonde était brave. Elle se ressaisit rapidement.

« Si tu crois me faire peur ! Tu vas me faire le plaisir de te calmer ! Je vais sortir d'ici ! »

Nerveusement elle rit alors aux éclats.

« Et si tu essaies de m'en empêcher, je te jette un sort ! Abracadabra ! Abracadabra !

— Pauvre sotte, sais-tu seulement ce que tu dis ? Il ne s'agit là que d'une simple formule cabalistique, contre les fièvres ou la douleur, et à la piètre valeur apotropaïque ! Et cette formule

ne s'emploie pas ainsi ! Un sort ! Tu ne sais pas de quoi tu parles ! »

Il s'était encore approché d'elle. Elle renversa un autre chandelier. Dont, après un bref grésillement, la flamme s'étouffa elle aussi. Dans l'ombre épaisse résistant à la lueur vacillante de la dernière bougie, sans le quitter des yeux, elle s'éloignait en hâte autour de l'occultum. Elle entendit vibrer sa voix, plus grave. Elle le vit tendre un doigt vers elle.

« C'est ainsi que ce dit cette vieille formule : Abracadabra ! Bracadabra ! Racadabra ! Acadabra ! Cadabra ! Adabra ! Dabra ! Abra ! Bra ! Ra ! A ! »

Elle eut un vertige. Mais elle surmonta son malaise. Même si elle avait manifesté certains moments de faiblesse lors des premières cérémonies s'étant déroulées dans l'occultum, elle se savait d'une autre trempe que les clients débiles et impressionnables venant, tremblants, chercher réconfort chez la guérisseuse ! Elle émit un ricanement.

« Je vais me tirer d'ici ! Si le fric t'intéresse pas, moi ça m'intéresse d'en faire ! Tu crois peut-être que je vais rester longtemps encore à végéter ici, dans ce trou pourri, à supporter tes grands airs ! Si tu crois que je vais encore longtemps vivre avec toi, à t'écouter déjanter, tu te goures ! J'en ai ma claque de toi, pauvre vieux schnock ! Tu m'as toujours dégoûtée, si tu veux le savoir ! Pauvre imbécile ! Non mais ! T'as vu ta gueule ! Non mais ! Tu m'as bien regardée ? Tu sais l'âge que j'ai ? Je suis jeune, moi ! Je veux vivre ! Je veux m'éclater ! Je vais me tirer, et pas plus tard qu'aujourd'hui, pas plus tard que maintenant ! »

Elle avait pu rejoindre la porte et en saisir la poignée. Malgré les secousses qu'elle lui infligeait la porte tremblait à peine sur ses gongs. Et la clef ne se trouvait pas sur la serrure. Il s'approchait.

Sylvie Armide en était venue, avec toute la discrétion dont elle pouvait se montrer capable, à suivre au plus près les activités du couple. Jusque dans les caves. Alertée par les éclats de voix filtrant hors de l'occultum elle avait osé s'approcher de sa lourde porte.

Poussée par quelque force obscure elle avait osé faire jouer la poignée. La serrure n'était pas verrouillée. Elle avait osé entrouvrir le battant. Elle avait osé s'introduire, sans qu'il l'y invitât, dans l'occultum de Bertrand. Et derrière elle, sans vraiment en prendre conscience, elle avait repoussé le verrou, une grosse targette bien graissée.

Elle écarta doucement la tenture masquant la porte. Ses yeux s'étaient accoutumés à l'obscurité dans l'ombre presque total de la galerie sans éclairage donnant accès à l'occultum. Elle aperçut Raymonde Badaire qui se rapprochait d'elle, de la porte. Elle l'entendait invectiver durement Bertrand. Raymonde proférait des horreurs, révélait sa vraie nature ! Bertrand, adoptant une attitude méritoire, patiemment lui répondait. Bertrand, le malheureux homme, tentait de la raisonner, de l'approcher, de la calmer !

Raymonde Badaire allait bientôt la rejoindre ! Au lieu de ressortir, Sylvie Armide s'éloigna de la porte en longeant au plus près la paroi rocheuse. Raymonde tenta de sortir. Trop irritée pour apprécier la situation avec sérénité, elle ne put y parvenir. Sylvie Armide précéda donc, autour de l'occultum, Raymonde Badaire reculant devant Bertrand comme Caïn fuyant de devant Jéhovah.

Dans cette ronde macabre autour de l'occultum, la guérisseuse heurta doucement l'autel. Sur l'autel, sa main, précédant son avance incertaine dans la pénombre, avait touché le vase contenant la terre. La terre de cimetièrre, et les ossements ! Elle éloigna sa main vivement ! De la paume elle heurta le tapis d'épais velours recouvrant le dessus de la table de pierre. Et sous ses doigts... un contact ! Elle tourna les yeux vers l'autel. Dans la lueur de l'unique bougie y reposant, la seule éclairant la pièce, elle reconnut l'Arthame au manche noir, à la longue lame. Elle se tourna vers Bertrand. Celui-ci pouvait la voir ! L'avait-il vue ?

Il ne pouvait pas ne pas avoir remarqué sa présence ! Il s'était déplacé. Il se tenait entre Raymonde et la porte. Raymonde, elle, entre l'autel et la chandelle, et lui ! Dans la pénombre Sylvie fixait la crinière blonde et lumineuse de Raymonde, son dos, ses reins. Elle perçut à nouveau le son des voix, de celle de Bertrand. Il répétait ce qu'il avait dit un peu plus tôt. Mais il le complétait.

« ...L'or ! Et l'argent !
 Divins et inhumains,
 Ils pénètrent le cœur de l'être humain,
 Et il devient dur, au lieu de digne, au lieu de fier !
 Divins et inhumains,
 Ils pénètrent le cœur de l'être humain.
 Le bronze ! Ou le fer !
 Et commence l'attente sans fin et sans but.
 Prisonnier de la tranquille Mort,
 En rêvant,
 D'attendre il suffit alors. »

Les doigts de la guérisseuse se refermèrent sur le manche noir de la dague.

Raymonde se montra odieuse encore, vulgaire, injurieuse. Elle poursuivait ses récriminations injustes.

Comment Bertrand pouvait-il supporter tout cela ? Ne pouvait-il donc pas la faire taire ?

« Pauvre vieux con ! Je vais te laisser avec l'autre pauvre cinglée de vieille fille ! Je parie qu'elle est frigide cette andouille, et qu'en plus elle est même pas capable de faire semblant ! Puisque tu l'aimes tant, t'as qu'à essayer de la mettre ! Vous ferez la paire tous les deux ! Pauvre taré ! »

Alors Bertrand adopta une curieuse posture. D'une main il s'était masqué l'œil du côté opposé. Il avait replié une jambe.

Et d'un bras, d'un doigt pointé, il désignait Raymonde Badaire. Avec un œil, une main, sur une jambe !¹⁵ Des réminiscences de vieilles lectures effleurèrent la conscience de la guérisseuse. Sans plus savoir ce que cela évoquait en elle, elle éprouva néanmoins une grande frayeur. Son épiderme se tendit ! Son cuir chevelu ! Une transpiration profuse l'inonda tout à coup. Elle sentit un souffle glacé la parcourir.

Raymonde voulait en finir. Et sortir de ce trou à rat où elle se trouvait enfermée. Elle décida de récupérer la clef de l'occultum. Elle envisagea un instant l'éventualité de calmer le jeu, ne fut-ce que pour trouver l'opportunité de pouvoir s'approcher de Bertrand Guethencar, cet imbécile, afin, d'un coup de genou, lui faire remonter ses grosses couilles jusque dans la gorge ! Elle avait perdu le fil du baragouinage du soi-disant magiste, mais soudain, son instinct de conservation s'éveilla ! L'esprit en alerte elle ne comprenait pourtant pas ce qui se passait ; ou elle le comprenait trop bien, lucide tout à

15 Très ancienne posture magique remontant à la nuit des temps. On en trouve des exemples dans la matière celtique irlandaise ; c'est la posture adoptée par Lug jetant un sort sur l'armée des Fomoire.

coup. Bertrand était silencieux. Il avait pris une pose grotesque. La panique la gagna !

La peur suintait de tous ses pores ! Un vent glacial la pénétra, la paralysant sur place, lui glaçant non seulement les muscles, mais l'esprit, mais l'âme ! Ce qu'elle n'avait pas tout à fait osé croire au début, ce qu'elle avait espéré et craint, avant de le rejeter dans les limbes du fallacieux et de l'imaginaire, se révélait véridique, relevait du réel ! Et Bertrand après avoir adopté son étrange posture lança son incantation maléfique.

« Qsatros nipher roqsas tortos !
 Sur ta joue, le chancre de l'ignorance !
 Sur ton cou l'ulcère de l'injure !
 Sur ton front, le furoncle de la honte !

Qsatros nipher roqsas tortos !
 Contre toi, un cri de haine !
 Contre toi, une malédiction extrême !
 Contre toi, un Qlahm Ditsihn je prononce !
 Et que s'accomplisse ce qu'il signifie !

Qsatros nipher roqsas tortos !
 Ego te torto !
 Ego te comcrutiato !
 Ego te torto !
 Qsatros nipher roqsas tortos ! »

Elle aurait voulu lui demander pardon. Mais elle ne le pouvait pas. Elle aurait voulu qu'il la prenne dans ses bras et elle lui aurait dit qu'elle l'aimait, qu'elle se montrerait désormais une élève docile et respectueuse. Mais il ne le voulut pas. Elle aurait voulu se précipiter vers lui, se jeter à ses

genoux. Mais des liens invisibles la retenaient, debout, raide, interdite, transie de frayeur.

Et une grande force la projeta en avant ! Une grande douleur l'aveugla ! Tout son corps s'en trouva irradié ! Le don ! Le don existait vraiment ! Bertrand le possédait ! Le don, elle en mourait !

Elle s'effondra aux pieds du commandant Bertrand Guethencar.

Sylvie Armide, dans son poing serré, tenait encore la dague à l'étroite lame. Le regard fixe elle considérait le corps inerte gisant la face contre le sol. Bertrand dut l'enlacer, par-derrière, et tenant son poing dans les siens lui ouvrir les doigts un à un. Droite, le visage penché vers le cadavre, tétanisée, elle semblait absente. Une fois l'Arthame en sa possession, Bertrand la serra contre lui. Elle se laissa aller, et pleura.

Il lui baisait le front, les tempes, les cheveux. Et enfin elle laissa son cœur s'épancher. Elle lui dit qu'elle aurait voulu être sa disciple. Qu'elle en avait pris conscience trop tard. Qu'elle l'aimait. Qu'il ne devait pas lui en vouloir d'avoir tardé, pas lui en vouloir de sa faiblesse, qu'elle s'efforcera de toujours le servir loyalement.

Quand elle se fût un peu calmée, il la lâcha et s'inclina sur la dépouille. Puis, soulevant la jolie petite tête de Raymonde Badaire, d'une voix enrouée, il prononça quelques mots.

« En définitive, avons-nous obtenus un crâne pour l'occultum. »

Il essuya soigneusement la lame à l'aide des vêtements de Raymonde. Il se redressa. Et reposa l'Arthame sur l'autel.

Sylvie se rapprocha de lui, jusqu'à presser son épaule contre la sienne. Il prit alors conscience d'avoir trouvé une compagne

pour le restant de sa vie, d'avoir trouvé l'âme sœur. Mais pourtant, malgré cette chaleureuse présence à son côté, dans la fraîcheur sépulcrale de l'occultum Bertrand se sentait seul. Un passage du Cacemphaton Magistri lui revint en mémoire.

« Et jusqu'à l'effrayante brisure,
 Jusqu'à la déchirante rupture,
 Jusqu'à la très longue dormition,
 Jusqu'au repos de l'éternel instant,
 Jusqu'à sombrer dans la protection de l'apaisante Mort,
 Tu es seul, face au monde,
 Tu es seul, face au destin.
 Mais armé du souffle de vie !
 Du souffle épuisant, excitant de la vie. »

Il la prit par les épaules et l'attira à lui. Une érection formidable lui était venue ! Des siennes il chercha les lèvres de Sylvie. Et, là, dans le caveau glacial et sanglant, il la baisa.

FIN

Résumé détaillé, par chapitre

CHAPITRE PREMIER

- Dans le grenier de la vieille demeure.
- Souvenirs douloureux de reproches insensés, d'une violente querelle.
- La haine.
- Le vieux cahier retrouvé. Carmen : souvenirs émus.
- La réparation de la toiture. L'observation des environs.
- Un véhicule sur l'allée forestière. Des clients pour la guérisseuse.

CHAPITRE II

- La crevaision. Première prise de contact.
- Chez la guérisseuse.
- Rencontre avec Raymonde Badaire, la jeune et belle amie d'une cliente. Les confidences. La méprise.
- Raymonde : des émois à son souvenir.
- L'appel téléphonique de Laure : les malheurs de la famille.
- La prise de conscience. Le don.
- La nouvelle lecture du vieux cahier, après tant d'années.

CHAPITRE III

- Le don : ses aspects coercitifs et ténébreux.
- De retour chez la guérisseuse. Le cahier en dépôt.

Discussion.

- « Contraindre les gens, ou bien les événements ».
 - « Crois au souffle qui anime ce monde ». « Le Prince de ce monde ».
 - Un délai de réflexion.
 - Nouveaux souhaits banals de malheurs à l'encontre d'un fils indigne.
 - Nouveaux malheurs. Nouvelle et plus profonde prise de conscience.
-

CHAPITRE IV

- La réponse de Sylvie Armide, la guérisseuse. Un fardeau trop lourd. Projets d'aide réciproque.
 - Un méchant en guise d'exutoire.
 - Un projet d'occultum.
-

CHAPITRE V

- Difficultés dans l'aménagement de l'occultum.
 - Kermesse à Navicelles. Dans l'ancien cimetière de l'église Saint-Philbert.
 - Le battant de la cloche.
-

CHAPITRE VI

- Premiers rites « dans la forêt sauvage, en respectant les vieux usages ».
 - Confection de la baguette.
 - « Nous te saluons, Soleil invincible ! ».
 - La mare au fond des bois. Sentiments naissants.
-

CHAPITRE VII

- Fréquentation assidue.
- L'eau bénite. Retour à l'église Saint-Philbert.
- Une altercation. Les coups échangés. « Malleus maleficorum ! ». Les meurtres.
- Le clocher de Saint-Philbert.

CHAPITRE VIII

- Voyage nocturne. Un feu purificateur.
- Les livres sur les rayons de la bibliothèque. Découverte de l'ouvrage manuscrit, oublié, donné jadis par Carmen.
- « Ktéma eis aei ». Lecture du Cacemphaton Magistri.
- « L'au-delà est en nous ». « Sois respectueux envers les Dieux, si tu le veux ». « Sache-le bien, il n'y a pas de plus noble mort ». « Navigare necesse est. Vivere non necesse est ». « Vis ! Et aime ! Et fais ce que tu veux, fais ce que tu peux ! ».
- Une extase mystique et sauvage.

CHAPITRE IX

- Les inquiétudes de la guérisseuse. Son soutien.
- La vertu toute particulière de l'eau bénite puisée dans le bénitier de Saint-Philbert.

CHAPITRE X

- Formation. Phytothérapie, homéopathie. Une mère sorcière tout autant que guérisseuse.
- Nouvel appel de Laure : encore des malheurs dans la famille.
- « Le don, il le faut, doit aller d'un sexe à l'autre ; il le faut ».
- La venue de Laure. Laure apaisée et séduite. Son départ.

CHAPITRE XI

- Le don : un fardeau à transmettre, une charge à assumer.
- Délectables moments consacrés à la lecture du Cacemphaton Magistri.
- Une arme contre l'oppression. « Ô hommes humbles ! Vous croyez-vous repus ; tout juste êtes-vous rassasiés ».
- Dure solitude.
- « De l'équinoxe en solstice, de solstice en équinoxe ». Cérémonie sous le ciel étoilé.

CHAPITRE XII

- Extase.
- Évocation de la première Gorsedd druidique de Primrose Hill. L'Ancienne Religion. Le privilège de nécessité.
- Réalisation d'une dagyde.

CHAPITRE XIII

- Difficile ensorcellement. Choc en retour : protection triangulaire.
- Lecture dans la fraîcheur apaisante de l'occultum. « Il y a deux sortes ici-bas ».
- Raymonde échevelée : un mécréant chez la guérisseuse.

CHAPITRE XIV

- Une séance de magnétisation.
- Le mauvais garçon sévit encore.
- Bénédiction sur l'automobile. La dagyde : un vout bien chargé.
- La poursuite. L'accident. La mort du vaurien.

CHAPITRE XV

- Les femmes de retour chez la guérisseuse.
- Un entretien avec Raymonde. Raymonde, l'élue.
- Jalousie, humiliation éprouvées par Sylvie Armide, la guérisseuse.

CHAPITRE XVI

- Les Évangiles des quenouilles.
- Divination. Voyance par les cartes.
- « La quête du Savoir ne conduit pas nécessairement à la victoire ». La Table d'Émeraude.

CHAPITRE XVII

- La prétentieuse élève. L'animosité de la guérisseuse. Visions. Le dix de cœur.
- « Appelons cela, souvenir, ou souvenance, Démons,

revenants, ou fantômes, seulement ! ».

- Le beau petit monstre. Pressée d'apprendre. Tout, et tout de suite.
- Pantoufle à son pied. Mensonge.

CHAPITRE XVIII

- Divergences. Trahison.
 - « Cela te fut donné pour la Puissance et le Savoir. Mais non pas pour la gloire ! ».
 - En marge du temps. « Les ruines des basiliques vaticanes ».
 - Menaces. Malédictions. Une ronde macabre.
 - « Divins et inhumains, ils pénètrent le cœur de l'être humain. Le bronze ! Et le fer ! ».
 - L'Arthame. Un sort fatal. « Et jusqu'à l'effrayante brisure, jusqu'à la déchirante rupture, jusqu'à la très longue dormition ».
-

Table

CHAPITRE PREMIER.....	11
CHAPITRE II.....	21
CHAPITRE III.....	33
CHAPITRE IV.....	45
CHAPITRE V.....	53
CHAPITRE VI.....	59
CHAPITRE VII.....	71
CHAPITRE VIII.....	89
CHAPITRE IX.....	107
CHAPITRE X.....	115
CHAPITRE XI.....	131
CHAPITRE XII.....	147
CHAPITRE XIII.....	161
CHAPITRE XIV.....	173
CHAPITRE XV.....	187
CHAPITRE XVI.....	199
CHAPITRE XVII.....	211
CHAPITRE XVIII.....	223
F I N.....	235
Résumé détaillé, par chapitre.....	236

Copyright © 2000, Patrick Émile Carraud

Carraud-Baudry
17 BIS, rue de Bois-Billières — 37230 Fondettes — France